

2M 11. 2936.6

Université de Montréal

L'appropriation sociale de l'alimentation au sein d'un projet
de mise en marché socialement différenciée

Par

Marie-Claude Rose

Département de sociologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès sciences (M. Sc)
en sociologie

Août 2001

© Marie-Claude Rose, 2001



HM
15
U54
2002
V.004

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

L'appropriation sociale de l'alimentation au sein d'un projet de mise en
marché socialement différenciée

présenté par :

Marie-Claude Rose

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Paul SABOURIN
Directeur de recherche, Université de Montréal

Luc RACINE
Président-rapporteur, Université de Montréal

Gabriel GAGNON
Membre du jury

- RÉSUMÉ -

Ce mémoire porte sur l'émergence d'un nouveau rapport à l'alimentation au Québec, du point de vue d'un groupe critiquant la forme dominante des relations de marché. Nous y étudions l'appropriation sociale des aliments constitutive de l'expérience sociale d'individus participant à un projet de mise en marché socialement différencié : l'Agriculture soutenue par la communauté (ASC). À la suite des travaux d'Halbwachs et de chercheurs en sociologie de l'économie, notre thèse centrale est que la consommation est une activité construite socialement et qu'elle est le mieux étudiée grâce à la description et l'analyse de l'appropriation quotidienne des objets à travers l'échange et l'usage des aliments, posés comme moments de la formation de la valeur des biens. Il s'agit d'une étude des activités de consommation en termes sociologiques, au sens premier où ces activités sont décrites comme relevant de logiques sociales que le travail d'analyse a pour but de mettre en évidence. Dans l'ordre d'une méthodologie qualitative de recherche, la construction des matériaux s'est principalement effectuée sur la base d'entrevues à structuration ouverte. Le travail d'analyse nous permet de poser que les pratiques alimentaires étudiées s'élaborent comme pratiques sociales visant la prévention de la santé et s'inscrivent dans la constitution d'une continuité de la vie sociale, notamment par un réinvestissement de la sphère domestique. Nous avançons que les logiques sociales d'appropriation des pratiques alimentaires s'articulent à partir de valeurs absolues, de valeurs relatives ou de valeurs reconstruites à travers des médiations de l'ordre du vivant.

MOTS CLÉS : Sociologie, Consommation, Valeur, Halbwachs, Qualitatif, Agriculture soutenue par la communauté.

- TABLE DES MATIÈRES -

<i>L'appropriation sociale de l'alimentation au sein d'un projet de mise en marché socialement différenciée</i>	<i>i</i>
<i>Identification du jury</i>	<i>ii</i>
<i>Résumé</i>	<i>iii</i>
<i>Table des matières</i>	<i>iv</i>
<i>Remerciements</i>	<i>vii</i>
<i>Exergue</i>	<i>viii</i>
Introduction	1
L'émergence d'un nouveau rapport à l'alimentation	3
Orientation du partenariat et du rapport de recherche	4
CHAPITRE 1 - La consommation	
1.1 Quelques aspects du phénomène social de la consommation	8
- L' « avènement » du consommateur	8
▪ Le déplacement du politique au fondement de l'idéologie du consumérisme	10
- La tension entre transparence et opacité des relations sociales de marché	11
▪ La critique de la marchandisation de l'authentique	14
- L'étude d'un rapport au monde à travers la consommation	16
▪ Les pratiques de consommation au Québec	16
▪ Le rapport à l'alimentation connaît d'importants bouleversements	17
1.2 Une approche sociologique de la consommation	20
- La consommation évacuée du discours sociologique	21
- La construction sociale des activités de consommation	22
▪ Un objet sociologique relationnel	25
- La notion de besoin	27
▪ La nature sociale des besoins	29
- La valeur comme rapport social	33
▪ Les goûts et préférences des consommateurs	34
▪ La structure de production : subsomption de la consommation sous la production dans la théorie marxiste	36
▪ Les relations sociales constitutives de la circulation des objets	39
- Une définition sociologique de la consommation	41

▪ La médiation entre formes techniques et formes sociales	44
1.3 Les projets d'Agriculture soutenue par la communauté	49
- L'agriculture soutenue par la communauté (ASC)	49
▪ Émergence de l'ASC	49
▪ L'ASC au Québec	51
- Le groupe associatif écologique <i>Équiterre</i>	51
▪ La coordination des projets d'ASC	55
▪ Portrait du réseau québécois d'ASC	56
▪ Les agriculteurs en ASC	58
▪ Les questionnements d' <i>Équiterre</i> : l'avenir du réseau d'ASC au Québec	61
- L'objet de la recherche : l'expérience de l'alimentation dans le cadre d'un projet d'ASC	63

CHAPITRE 2 – Méthodologie de la recherche sur les consommateurs participant à un projet d'Agriculture Soutenue par la communauté.

- L'appropriation sociale de la réalité	68
▪ L'étude de cas	69
▪ Une théorie de l'appropriation sociale	72
- Sociologie de l'expérience et sociologie de la mémoire	74
▪ Mémoire de l'expérience	75
▪ Mémoire dans l'expérience	79
▪ Reconstruire les pratiques à travers les discours sociaux	80
▪ La description et l'analyse des entretiens	81
- Démarche méthodologique	84
▪ La construction des informations	85
▪ Les entretiens à structuration ouverte	87
▪ Les médiations propres à l'entretien à structuration ouverte	88
▪ Résumons notre démarche méthodologique	90
- Construction des matériaux de cette recherche	90
▪ Une définition opératoire de l'appropriation sociale de l'alimentation au sein des projets d'ASC	93
▪ Le logiciel d'analyse de contenu Atlas-ti	95
- Fondements et limites de la connaissance sociologique	96
▪ Éthique dans la recherche	98
- La description des entretiens	98
▪ Situation sociale et relation d'entrevue propres à chacun des entretiens	99
▪ Ordre d'exposition des informations dans le discours des répondants	118

CHAPITRE 3 – L'expérience de l'alimentation et de la participation à un projet d'ASC

- L'alimentation : d'abord une affaire de santé	125
▪ Une critique commune du rapport dominant à la santé	126
▪ Usage social alternatif des aliments et son importance dans l'organisation de la vie quotidienne	136

- Des pratiques sociales d'information	139
▪ La connaissance des projets d'ASC	143
- Le marché et les pratiques alimentaires	144
▪ La production et la distribution	145
▪ L'échange marchand dominant	151
▪ La consommation : des pratiques alimentaires différenciées	155
- Les projets d'ASC et les pratiques alimentaires	156
▪ La production	160
▪ La distribution : au point de chute	161
▪ L'échange monétaire en ASC	164
• La relation directe à l'agriculteur	166
• Un échange monétaire qui prend des formes hétérogènes	171
▪ La consommation des denrées des projets d'ASC	175
• Le goût	176
• L'apparence	177
• L'usage des produits achetés en ASC	178

CHAPITRE 4 – Analyse de l'appropriation sociale de l'alimentation au sein des projets d'ASC

- La santé : une question de continuité	187
- Opacité et transparence dans les relations de marché : de la déconstruction de la valeur à sa reconstruction à venir	190
▪ Rapport individualisé à l'alimentation	192
- Espace domestique et espace de travail	194
▪ Les trajectoires sociales vers l'ASC : la sphère domestique	195
▪ Les trajectoires sociales vers l'ASC : la sphère du travail	199
- La reconstruction des valeurs en ASC : les logiques sociales d'appropriation des pratiques alimentaires	201
▪ La logique sociale articulée à partir de valeurs absolues	203
▪ La logique sociale articulée à partir de valeurs relatives	207
▪ La logique sociale articulée à partir de valeurs reconstruites à travers les médiations	210
- L'appropriation sociale de l'alimentation au sein des projets d'ASC	212

Conclusion	214
L'ASC : un regroupement d'agriculteurs?	215
Une note pour <i>Équiterre</i>	218

Bibliographie	222
---------------	-----

ANNEXE 1 – Préambule et Schéma d'entrevue	ix
---	----

Mille mercis à Paul Sabourin. Pour ta présence, ta passion, ta mesure.

Merci à Josée, Gilles, Mylène, Benoît et Ernest pour votre soutien. Avec vous, s'est créé un espace pour l'échange.

Aux membres de ma famille, je vous admire et je vous remercie pour l'appui moral et l'amour qui m'ont soutenue au cours de cette recherche.

Marie-Rose, Jacques, Sébastien; vous êtes le départ et la continuité.

Bonjour à Cécile et Denis. Votre domicile est ce lieu qui allège du poids du quotidien; une brèche pour la simplicité.

Merci aussi à Agathe et Pierre pour votre appui, vos sourires.

Merci à Luc, pour la tendresse, le dialogue, la complicité.

Sohie et Martine, vous avez maintes fois remises les pendules à l'heure.

Y'a de ceux qui font toute la différence ...

Merci à tous ceux et celles qui m'ont aimablement fait part de leur expérience de participation à un projet d'Agriculture soutenue par la communauté.

Je tiens aussi à remercier chaleureusement l'équipe d'Équiterre pour leur ouverture et leur générosité. Ce travail de collaboration réunissant militants et chercheurs donnait sens à ce mémoire.

Merci à Mike, avec qui il fut toujours agréable de faire l'exercice de réfléchir en commun.

Je lève mon couvre-chef à la troupe des lecteurs, correcteurs et amis! Marie-Rose, Sophie, Luc, Louis, Marco, Benoît, Mamadou. Nous avons fait le dernier sprint ensemble!

Enfin, j'embrasse très fort tous ceux qui ont bien voulu investir le rôle d'infirmière cet été. Marco, Samuel, Luc et tous les autres : j'ai été choyée de recevoir les soins d'une équipe aussi formidable!

Bref, on arrive ici en groupe! J'en mesure d'autant plus ma chance d'avoir complété ce premier projet de recherche. En espérant poursuivre encore un bout de chemin avec vous ...

« Peut-on être un saint sans Dieu, c'est le seul problème concret que je connaisse aujourd'hui. »

Albert Camus, *La peste*

« Si les idées d'aujourd'hui sont capables de s'opposer aux souvenirs, et de l'emporter sur eux au point de les transformer, c'est qu'elles correspondent à une expérience collective, sinon aussi ancienne, du moins beaucoup plus large, c'est qu'elles sont communes non seulement (comme les traditions) aux membres du groupe considéré, mais aux membres d'autres groupes contemporains. La raison s'oppose à la tradition comme une société plus étendue à une société plus étroite. Au reste, les idées actuelles ne sont vraiment nouvelles que pour les membres du groupe où elles pénètrent. »

Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*

« Après tout, l'alimentation tout l'monde en mange! »

Les Aparthistes

- INTRODUCTION -
L'ÉMERGENCE D'UN NOUVEAU RAPPORT À
L'ALIMENTATION

La fin du millénaire a vu monter une grande peur inattendue : celle de la nourriture quotidienne. On craint l'extension épidémique de la vache folle (ESB), la tremblante du mouton, le bœuf aux hormones, le poulet à la dioxine; on s'inquiète des risques potentiels que représentent les organismes génétiquement modifiés (OGM) et le clonage. Cette perte de confiance dans la nourriture quotidienne a sa contrepartie à l'autre extrême du spectre idéologique de notre époque de la croyance en l'infaillibilité du progrès technique. Les conflits d'« experts » au sujet de la vache folle ou des OGM ont montré les limites des expertises et surtout des conditions dans lesquelles celles-ci sont effectuées (intérêts privés, opacité de l'information, etc.).

Ici et là, on se demande s'il y a lieu d'avoir peur de ce qui se trouve dans nos assiettes. Des groupes s'organisent pour s'opposer à la « *malbouffe* » (*Slow Food*, par exemple), terme d'abord utilisé par José Bové, président de la Confédération Paysanne, et qui fait référence aux modes de productions agricoles, à la standardisation de l'alimentation et à l'uniformisation des goûts. La critique de l'authenticité des biens de consommation que soulèvent Luc Boltanski et Ève Chiapello dans *Le Nouvel Esprit du Capitalisme* (1999), auquel nous ferons référence dans les prochaines pages, est remise aujourd'hui avec éclat sur la scène publique. L'expérience de la production et de la circulation des objets qui échappe aux consommateurs dans le cadre de l'économie marchande fondée sur l'offre et la demande fait l'objet d'une critique grandissante. La liste constamment croissante des aliments frelatés a par ailleurs jeté la suspicion sur certaines pratiques agricoles. Contre les aliments issus de l'industrie agro-alimentaire, les produits du terroir sont mis à l'honneur.

La production et la consommation intensive des biens ont fait l'objet d'une critique de la part d'un nombre croissant de groupes sociaux depuis les dernières années. La critique de l'opacité des relations sociales de marché en regard des aliments est soulevée par les consommateurs, mais aussi par les producteurs. Certaines initiatives¹ ont été mises sur pied au cours de la dernière décennie afin de proposer une modification dans la structuration du système de production, de distribution et de consommation. Ces organisations critiques visent la constitution d'un front unissant agriculteurs paysans, consommateurs et mouvements de citoyens afin de redéfinir les liens unissant producteurs et consommateurs, caractérisés par une forte différenciation sociale, et de s'opposer au contrôle alimentaire dont jouissent les industries agroalimentaires.²

L'Agriculture soutenue par la communauté (ASC) est une de ces tentatives de redéfinition du rapport à l'alimentation, organisée autour de l'agriculture. Il s'agit d'une forme de mise en marché se posant comme alternative à la mise en marché conventionnelle des denrées issues des industries agro-alimentaires par une mise en marché mettant directement en lien des producteurs et des consommateurs afin de promouvoir l'économie locale³. Ce partenariat de récolte entre des agriculteurs de produits maraîchers biologiques et des consommateurs permet, comme nous le verrons, une mise en marché qui favorise une certaine sécurité financière au cultivateur et l'accès à des produits frais et biologiques au consommateur. Dans le cadre de cette recherche, nous nous intéressons à l'expérience de l'alimentation d'individus participant en tant que consommateurs à un projet d'Agriculture soutenue par la communauté.

¹ Nous pensons, entre autres, au regroupement mondial *Via Campesina*, à l'*Union Paysanne* au Québec et à la *Confédération Paysanne* en France.

² Voir notamment l'article de François Dufour, agriculteur et Porte-parole de la Confédération paysanne : « Les savants fous de l'agroalimentaire : dioxine, « vache folle », OGM ». *Le monde diplomatique*. Juillet 1999. p. 1, 6 et 7.

³ L'ASC a été mise en place avec l'optique de créer des réseaux d'approvisionnement locaux et indépendants qui tiennent compte des critères écologiques, humains et économiques de chacun des milieux. Inscrits dans diverses organisations sociales locales, ces projets se fixent selon des modalités et des formes qui varient sensiblement d'un milieu à l'autre, donnant à chaque projet sa couleur et sa spécificité.

Plusieurs penseurs comptent les projets d'Agriculture soutenue par la communauté (ASC) parmi les solutions prometteuses qui rendrait possible la redéfinition des représentations et des pratiques alimentaires. Selon les économistes G. Esteva et M. Prakash, l'ASC s'ancre dans une pensée locale qui est soucieuse des conditions de production de la marchandise en « *réduisant le nombre de kilomètres que nous mangeons* » et en suscitant une réflexion sur l'articulation existante entre la production et la consommation des aliments⁴.

La généralisation d'un nouveau rapport à l'alimentation

Les habitudes alimentaires en Amérique du Nord ont relativement changé au cours des dernières années. On note un engouement pour les produits biologiques et les cuisines du terroir porté par les nombreux scandales alimentaires ici comme en Europe⁵.

Depuis quelques années au Québec, on peut noter l'émergence d'un nouveau rapport à l'alimentation fondé sur un intérêt croissant pour la nutrition et la santé, dont témoigne notamment la popularité de l'émission télévisuelle de Daniel Pinard « *Les pieds dans les plats* ». Cette émission est d'abord structurée comme lieu d'une éducation populaire autour de la consommation des aliments par l'entremise des informations sur l'achat et la préparation, sur l'historique et les valeurs nutritives des aliments, mais aussi sur la production et la distribution des aliments (on y fait la visite de différentes fermes, commerces et usines) et sur des questions

⁴ Pour ces auteurs, penser localement le rapport de consommation aux aliments, c'est s'intéresser au sort des individus qui produisent la nourriture et aux conditions dans lesquelles elle est produite, connaissances qui échappent aux consommateurs lorsque les denrées circulent au sein de chaînes globales de marchandises. (Esteva et Prakash, 1997 : 281).

⁵ Les 24 et 25 octobre 2000, se tenait à l'Université de Montpellier un colloque sur l'alimentation intitulé « *Nourritures bonnes ou mauvaises? Approches historiques et ethnologiques des pratiques alimentaires.* », organisé par le CERCE (Centre d'études et de recherches comparatives en ethnologie). On y a débattu certaines questions telles que les interdits alimentaires et l'opposition du comestible et du non-comestible. Notamment, furent abordées certaines pratiques nouvelles, qui opposent la recherche active de nourriture saine et « vraie » (les saveurs authentiques, les produits biologiques, la cuisine de terroir comme patrimoine culturel) et la crainte parfois phobique de l'aliment nocif, voir fatal (le discours récent sur la *malbouffe* ou encore la notion de risque alimentaire, la peur des OGM ou de la vache folle).

relatives à la santé. L'émission est en onde pour une troisième année et connaît un succès grandissant⁶. Cette émission populaire qui prend la forme d'un lieu d'éducation accessible reconduit certains traits du groupe écologique montréalais *Équiterre*, coordonnateur des projets québécois d'Agriculture soutenue par la communauté (ASC) : des outils de sensibilisation et d'information en regard d'un rapport à l'alimentation différencié de la forme dominante d'achat et d'usage des denrées.

Ce nouveau rapport à l'alimentation reste par ailleurs à être qualifié et nous nous proposons de l'étudier à travers l'expérience de l'alimentation des individus participant en tant que consommateurs à un projet d'Agriculture soutenue par la communauté. Dans cette recherche, nous souhaitons mettre en lumière les conditions de généralisation de cette forme alternative de mise en marché qu'est l'ASC et de ce rapport au monde, auquel nous accédons à travers les pratiques alimentaires des individus. Quels sont les fondements et les limites de cette nouvelle forme sociale?

Partenariat et rapport de recherche

Notre objet de recherche est l'appropriation sociale des aliments telle qu'elle s'élabore chez les individus participant à un projet d'Agriculture soutenue par la communauté (ASC). L'orientation de cette étude prend sa source dans les questionnements soulevés par les responsables de l'organisme écologique *Équiterre*, initiateur et coordinateur du réseau québécois des projets d'ASC. Au cours des discussions que nous avons eues ensemble, ceux-ci ont soulevé l'importance de connaître les consommateurs qui participent à cette forme différenciée de mise en marché, au moment où les projets d'ASC connaissent une

⁶Les cotes d'écoutes, en constante progression, comptaient 400 000 auditeurs hebdomadaires durant la saison 2001, à raison d'une proportion légèrement supérieure de femme et dont la grande majorité (environ 90%) se situe entre 30 et 55 ans. Informations fournies par le centre de recherche de Télé-Québec.

forte croissance et que de plus en plus d'individus se joignent aux différents projets.

Dans le **premier chapitre** de ce mémoire, nous proposons quelques points saillants permettant de cerner le phénomène social de la consommation de masse. La modification dans l'organisation de la production passant d'une production en série à la production souple ou artisanale, la tension entre transparence et opacité dans les relations de marché en économie capitaliste, ainsi que la critique sociale de la marchandisation sont autant de facettes constitutives de l'organisation sociale des activités de consommation au début du vingt-et-unième siècle.

Plusieurs auteurs ont noté que l'étude du rapport de consommation reste à faire en ce qu'elle est essentielle pour saisir les logiques sociales qui organisent un milieu et son économie. Une deuxième section du premier chapitre présente l'objet théorique reposant sur la définition sociologique des activités de consommation dans le cadre d'une discussion sur la théorie de la valeur. Bien que le discours dominant sur la consommation pose un individu rationnel et isolé, on peut penser que la consommation ne relève pas d'un sort individuel, mais qu'elle est une conduite sociale, et notamment collective. Nous discutons aussi la question des besoins, qui est centrale aux réflexions portant sur les activités de consommation. Enfin, en accord avec notre proposition théorique portant sur la valeur comme rapport social, nous proposons de reconstruire les pratiques de consommation relatives à l'usage et à l'échange des denrées au sein d'un projet de mise en marché socialement différencié.

La dernière section du premier chapitre nous permet de situer la forme de mise en marché que sont les projets d'Agriculture soutenue par la communauté (ASC) par rapport à l'économie alimentaire de marché. Nous y présentons cette initiative, définie par un lien direct entre producteurs et consommateurs, et exposons l'objet de la recherche portant sur l'expérience d'alimentation et de participation d'individus associés à une ferme en tant que consommateurs.

Dans le cadre d'une sociologie de l'expérience, nous faisons l'étude des activités de consommation en termes sociologiques, au sens premier où ces activités sont décrites comme relevant de logiques sociales que le travail d'analyse a pour but de mettre en évidence. L'exposition de la démarche méthodologique de recherche fait l'objet du **deuxième chapitre**. Nous y discutons d'abord l'étude des pratiques sociales dans le cadre d'une sociologie de la mémoire. Ensuite, est présentée la construction des matériaux de cette recherche, reposant principalement sur la conduction d'entretiens à structuration ouverte, ainsi que la sélection des répondants. Sera ici exposé le choix d'une démarche de description et d'analyse des matériaux en trois moments correspondant à la dernière section de ce second chapitre, au troisième et au quatrième chapitres.

La fin du chapitre méthodologique présente la description des entrevues (la situation sociale et la relation d'entrevue propres à chacun des entretiens, ainsi que les thèmes abordés dans chacun des discours) par l'entremise desquelles se sont élaborés les discours analysés, afin de mettre au jour les médiations dans la construction des connaissances sur les pratiques alimentaires. Ces pages permettent au lecteur de prendre la mesure de la co-construction du sens du discours par le chercheur, comme préalable à la lecture des matériaux, rendant par la suite possible l'analyse faite des matériaux en regard de notre objet de recherche.

Ensuite, nous procédons à la description des entretiens menés auprès d'individus participant en tant que consommateurs à un projet d'ASC. Essentiellement, nous répondons aux questions suivantes : « De quoi parle-t-on? » et « Comment en parle-t-on? » Ce **troisième chapitre** présente les pratiques de consommation à l'alimentation chez les participants à un projet d'ASC, activités qui s'inscrivent d'abord comme pratiques sociales visant la santé et qui se différencient des pratiques alimentaires de marché, notamment par des pratiques d'information complexes. Nous y décrivons les pratiques d'usage et d'échange des produits dans le cadre de l'économie de marché et au sein des projets d'ASC.

Suite à la mise au jour des médiations constitutives de la construction des matériaux et de la description des discours, nous exposons, dans le **quatrième chapitre**, l'analyse des entretiens, c'est-à-dire l'étude des régularités sociales centrales de l'expérience de l'alimentation des individus participant à un projet d'ASC. Nous faisons ici état de l'articulation entre la forme et le contenu des discours. Nous constatons que l'espace social des pratiques alimentaires étudiées est fait de diverses tensions que nous présentons en trois axes : la continuité / discontinuité de la vie sociale, le dilemme entre opacité et transparence des relations sociales de marché, puis la différenciation de l'espace domestique et de l'espace du travail. C'est à travers l'analyse de ces diverses tensions qu'émergent les logiques sociales d'appropriation des pratiques alimentaires qui s'articulent à partir de valeurs absolues, de valeurs relatives ou de valeurs redéfinies à travers des médiations de l'ordre du vivant.

Enfin, nous concluons en soutenant que la construction sociale d'un usage et d'un échange des aliments tels qu'ils circulent dans les relations sociales au sein des projets d'ASC relève d'une appropriation sociale à l'échelle individuelle fondée sur une critique des pratiques alimentaires dominantes. S'il apparaît qu'une réciprocité des perspectives parmi les participants en ASC fait pour l'instant défaut, nous soutenons qu'un cadre collectif qui permettrait une appropriation de l'alimentation commune à l'échelle des participants en ASC semble une condition pour que se généralise ce nouveau rapport à l'alimentation à travers cette forme de mise en marché. En outre, par l'entremise des discours de l'ordre de l'écologie et du politique, est notée l'émergence de la transition d'une logique d'organisation sociale fondée sur une valorisation matérielle vers une logique organisée du point de vue de l'univers biologique.

- CHAPITRE 1 -

LA CONSOMMATION

1.1 QUELQUES ASPECTS DU PHÉNOMÈNE SOCIAL DE LA CONSOMMATION

Dans ce premier chapitre, nous allons évoquer quelques points saillants qui ont donné forme au rapport de consommation prédominant actuellement. La modification dans l'organisation de la production, une tension nouvelle entre opacité et transparence de la circulation des biens au sein des relations sociales de marché en économie capitaliste et la critique sociale de la marchandisation sont autant de facettes constitutives de l'organisation sociale des activités de consommation. Il ne s'agit pas de poser des liens de causalité entre les différents aspects du rapport de consommation, mais d'évoquer la configuration originale de la consommation en général et plus particulièrement de la consommation alimentaire. Cette étape franchie, il nous sera possible de préciser l'objet théorique, puis l'objet empirique de recherche de ce mémoire.

I - L'« avènement » du consommateur

Par rapport aux sociétés dites traditionnelles, le capitalisme se présente comme libérateur, puisque la primauté accordée au marché signifie la possibilité de choisir les biens et les services consommés. Mais le caractère fallacieux de la libération promise grâce au capitalisme par l'entremise du marché a été dénoncé depuis les années 1960, avec la critique de la « société de consommation », à laquelle le développement du marketing et de la publicité a redonné, au cours de ces dernières années, toute sa vigueur.

Dans le domaine d'étude de la sociologie de la culture¹, certains auteurs se sont intéressés au phénomène social de la consommation en reprenant cette critique sociale. Les travaux de Jean Baudrillard ont, à ce propos, connu une certaine diffusion (1970, 1985). Les thèses s'y rattachant se font l'écho de la critique sociale dénonçant la « société de consommation », et suggérant notamment que la publicité régulerait désormais la consommation des individus. La publicité est ici conceptualisée comme une réponse directe aux besoins d'un système économique capitaliste de production de masse (Martin, 1999 : 428). La thèse centrale de ce corpus suggère qu'a eu lieu, autour des années 1920, le passage d'une économie fondée sur la production à une économie tournée vers la consommation. C'est à croire que les individus auraient produit les aliments pendant la première moitié du siècle pour ensuite les manger pendant la seconde moitié... On périodise la consommation de façon simpliste, posant d'abord un dix-huitième siècle fondé sur une économie d'autosubsistance, un dix-neuvième siècle caractérisé par des prolétaires travaillant très dur et des bourgeois économes, puis l'émergence d'un consommateur aux besoins illimités au cours du vingtième siècle. Avec J. Martin, soulignons, au contraire, que l'économie capitaliste a toujours été, comme toute autre forme sociale d'économie, fondée à la fois sur la consommation et la production².

Plusieurs des changements étant survenus dans les comportements de consommation peuvent être interprétés non pas comme un virage hédoniste ou une conversion soudaine des travailleurs en consommateurs, mais par l'expérience

¹ Voir J. Martin (1999) pour une revue de la littérature sur la thèse d'une économie orientée sur la consommation, prévalant notamment en sociologie de la culture.

² Le sociologue John L. Martin a bien mis en évidence le peu de pertinence dont relève la thèse d'un système économique fondé sur la consommation posant le passage d'une éthique de l'épargne à une éthique de dépense. L'histoire du système capitaliste est plutôt l'histoire de la co-existence de ces deux rapports à la consommation (Martin, 1999 : 435). « *Most particularly, the critique of the "artificiality" of wants in the culture of consumption arguments, as well as the legitimate attention to the phenomenon of the structuring of demand, evolved into economically untenable general theses that denied demand in principle, implying that first the production of hair-ribbons sky-rocketed (as it did) and then "it is no accident" that people developed a "hair-oriented" subjectivity.* » (Martin, 1999 : 445)

changeante d'une classe moyenne dans un monde où les produits sont moins onéreux. (Martin, 1999). Notamment, on peut penser qu'il y a eu une importante hausse de la consommation suite à l'augmentation substantielle des revenus et à l'enrichissement général notable de la population au début du vingtième siècle.

Jacques Donzelot a proposé une explication de la structuration des relations de marché actuelle qui nous paraît beaucoup plus satisfaisante que les théories de « la société de consommation » et qui repose sur le déplacement du politique dans l'entre-deux-guerres. Ce qui est « advenu » au début du siècle, ce n'est pas tant le « consommateur » que l'émergence des catégories producteurs / consommateurs constitutives d'un déplacement du politique avec le keynésianisme. Donzelot met au jour l'émergence du rapport de consommation dominant actuel marqué d'une forte différenciation entre producteurs et consommateurs. (Donzelot, 1984)

1.1 Le déplacement du politique au fondement de l'idéologie du consumérisme

Donzelot a bien exposé comment l'introduction des droits sociaux par la technique assurantielle à la fin du dix-neuvième siècle allait inscrire les rapports de production dans deux logiques antagoniques, celles de la rationalité sociale et de la rationalité économique. À l'assujettissement de la classe ouvrière au pouvoir paternaliste des patrons, la technique assurantielle allait opérer « *une transposition à l'échelle de ces deux abstractions – le social et l'économique – du conflit qui auparavant opposait directement le travail et le capital* » (Donzelot, 1984 : 157-158). Autour des entités que sont le social et l'économique vont s'organiser des forces bien réelles à travers les syndicats et les monopoles, prétendant défendre exclusivement la rationalité de l'une ou de l'autre. C'est avec en toile de fond l'oscillation du rôle de l'État entre ces deux tendances ennemies, nous dit Donzelot, que l'on peut comprendre la fortune que connaîtra la doctrine keynésienne, laquelle permet à l'État d'articuler centralement l'économique et le social au lieu de laisser s'installer la prédominance de l'une ou de l'autre de ces logiques.

« Mais comment y parvenir, comment faire triompher le sens de l'intérêt général dans la gestion de la vie économique et sociale? Réponse : en étendant la capacité politique aux producteurs, aux consommateurs, aux entrepreneurs – en tant que tels et non comme citoyens abstraits. » (Donzelot, 1984 : 163)

C'est donc d'un déplacement de la sphère politique dont il est question ici, l'État étendant son pouvoir aux sphères « économique » et « sociale » en organisant l'expression de la société sur la base réelle de la production (notamment par la création de parlements représentant les producteurs et les consommateurs). L'idéologie consumériste, née à l'époque de l'État keynésien, s'implantera en force à la suite de la seconde guerre mondiale.

C'est au sein de cette mutation politique, et non de sa disparition, que s'inscrit le déplacement vers la consommation. Il y a eu institutionnalisation d'un secteur « social » confortant la sphère « économique »; deux abstractions non pas contradictoires, mais participant d'une même logique et modelant des formes d'interventions, se réclamant exclusivement de l'une ou l'autre rationalité - et que l'on posera comme réponse pour réaliser l'intérêt général de la société.

II - La tension entre transparence et opacité des relations sociales de marché

Il va sans dire que, comparativement au siècle dernier, la majorité des individus vivant aujourd'hui dans les pays occidentaux ont une connaissance moins intime des objets dont ils font usage. La connaissance entourant les objets est aujourd'hui quantitativement et qualitativement différente. La production est désormais fondée sur la complexification matérielle des objets, rendant malaisés la connaissance et le jugement que les individus peuvent porter sur ces derniers³. Les caractéristiques des objets changent rapidement et constamment, si bien que les besoins semblent évanescents, totalement sujets à l'offre sur le marché. La

³ Voir la discussion de W. Leiss. *Limits to satisfaction*, 1978.

distance (physique et sociale) entre les moments de production et de circulation s'est par ailleurs rapidement accrue, donnant l'impression que les objets ont leur vie propre. Du point de vue des consommateurs, les marchandises arrivent et disparaissent des tablettes des commerces quasi-spontanément.

Les récentes transformations dans l'organisation de la production et de la consommation prennent place au sein de chaînes globales de marchandises (Wallerstein, 1986) articulées à des réseaux sociaux complexes à l'échelle de la planète, si bien que le consommateur en sait généralement fort peu sur la route des marchandises, étant donné que les liens l'unissant aux producteurs impliquent un nombre croissant d'intermédiaires. De l'augmentation de la distance et de l'institutionnalisation des flots de marchandises à l'échelle du globe, il est résulté une opacité grandissante des rapports sociaux liant producteurs, distributeurs et consommateurs⁴. Il y a désormais lieu de parler d'un marché mondial dans lequel se constituent des chaînes de rapports sociaux complexes reliant le producteur au consommateur, via des circuits de commercialisation de plus en plus longs. Cette opacité a notamment donné lieu à un mouvement d'institutionnalisation pour assurer la transparence : divers sceaux de certification des entreprises et des procédés de fabrication sont apparus comme forme de régulation, pour objectiver les produits qui se trouvent sur le marché et obtenir la confiance des consommateurs.

La méconnaissance entre producteurs et consommateurs ne signifie pas, cependant, qu'il y ait auto-régulation du marché. Le sociologue F. Cochoy, retraçant l'histoire de l'évolution des connaissances entre producteurs et consommateurs, souligne la question que si les individus en viennent à perdre de vue le cheminement des produits dans le circuit économique, ce n'est pas que le marché est désormais impersonnel, que les rapports humains sont remplacés par les rapports de marché ou que l'on assiste à la disparition des contacts humains,

⁴ Pour une discussion fort intéressante sur les chaînes globales de marchandise (*global commodity chains*) voir Gerrefi et Korzeniewicks, 1994.

mais plutôt qu'il y a multiplication des relations sociales grâce à l'intermédiaire d'agents, grossistes et détaillants, produisant l'effet d'impersonnalisation (Cochoy, 1999).

Par ailleurs, on peut noter une tension entre cette opacité dans les relations sociales de marché - dû notamment à la complexité grandissante des circuits par lesquels circulent les aliments - et une plus grande connaissance des médiations constitutives de la production des aliments, qui, somme toute, offre une transparence accrue. Dans les dernières années on a bien posé (par l'entremise des médias notamment) que la forme même des aliments n'est pas le résultat d'un processus naturel, les denrées résultant d'une intervention humaine. Alors que le traitement et la transformation des aliments sont des réalités datant de plusieurs siècles, il y a là un élément nouveau : percevoir la production des aliments comme travail humain, plutôt que le résultat de régularités qui seraient uniquement fondées sur l'état naturel de la matière. Cette connaissance plus « transparente » face aux aliments, dès lors posés à travers les médiations par lesquelles ils sont produits, ne donne cependant pas lieu à une meilleure objectivation des aliments. C'est plutôt une crise de confiance face aux produits qui circulent dans l'économie de marché que l'on voit émerger. La quantité imposante d'informations (parfois contradictoires) visant à permettre une objectivation de l'aliment en regard de ces nouvelles connaissances ne constitue pas une norme commune pouvant fonder une pratique de l'alimentation. La transformation des denrée fait, par ailleurs, un saut qualitatif ; pensons, entre autres, à l'accès aux codes génétiques des organismes vivants. L'état de la connaissance sur les produits permet donc une appropriation limitée de cette médiation mise au jour, posant la nature sociale de la production de l'aliment. Ainsi, la tension entre transparence et opacité au sein des relations sociales de marché reste entière.

II.2 La critique de la marchandisation de l'authentique

Plusieurs auteurs ont noté que la concurrence économique est désormais fondée sur l'originalité de la production, sur la différenciation des produits, c'est-à-dire sur leur valeur d'usage plutôt que sur une économie d'échelle (valeur d'échange)⁵. Au cours des dernières décennies, la valeur d'usage s'est vue réintroduite dans la concurrence économique⁶, c'est-à-dire que la diversification de l'usage est au cœur des mécanismes de compétition actuels, ce que Boltanski et Chiapello identifient dans *Le nouvel esprit du capitalisme* comme une « ère de la marchandisation de la différence ». En réponse à la critique de la société de consommation comme inauthenticité⁷, des modifications sont apportées dans la sphère de la production afin d'offrir aux consommateurs des produits authentiques et différenciés (Boltanski et Chiapello, 1999 : 533). Ils parlent d'une nouvelle forme de production fondée sur la codification des produits, à travers la production souple :

« La codification se différencie de la standardisation, qui était une exigence de la production de masse, au sens où elle permet une plus grande souplesse. Tandis que la standardisation consistait à concevoir d'emblée un produit et à le reproduire à l'identique en un nombre aussi important d'exemplaires que

⁵ Voir notamment L. Boltanski et E. Chiapello (1999), A. Jacquemin (1985) et M. Piore et C. Sabel (1989).

⁶ Considérant la régulation du mode de production capitaliste de la production, Piore et Sabel notent que la consommation de masse est constitutive d'un tournant dans l'organisation sociale de la production. Elle est liée à une deuxième vague de mécanisation de la production, faisant suite à l'avènement des grandes entreprises à la fin du dix-neuvième siècle (Piore et Sabel, 1989 : 21). Ces auteurs parlent d'une seconde transition dans la structure de production au cours du dernier tiers du vingtième siècle, reposant cette fois-ci sur les techniques utilisées plutôt que sur un mode donné de technologies industrielles : une transition graduelle d'un modèle rigide de production en série vers une production souple permettant un éventail grandissant de biens et de services plus « personnalisés ».

⁷ L. Boltanski et E. Chiapello notent que la dénonciation de la production de masse, comme marchandisation, s'est réalisée en corrélation avec la dénonciation de la massification des êtres humains : « La standardisation des objets et des fonctions entraîne en effet une standardisation similaire des usages et, par voie de conséquence, des usagers, dont la pratique se trouve par là, sans que nécessairement ils le veuillent ni même qu'ils s'en rendent compte, massifiée. Cette massification des êtres humains, en tant qu'usagers, par le truchement de la consommation, s'étend, avec le développement, à la fin de l'entre-deux-guerres et surtout après la Seconde Guerre mondiale, du marketing et de la publicité à l'une des dimensions des personnes qui semble pourtant parmi les plus singulières, les plus intimes, ancrée dans leur intériorité : le désir lui-même dont la massification est à son tour dénoncée. » (Boltanski et Chiapello, 1999 : 530)

le marché pouvait en absorber, la codification, élément par élément, permet de jouer sur une combinatoire et d'introduire des variations de façon à obtenir des produits relativement différents mais de même style. » (Boltanski et Chiapello et, 1999 : 537-538)

La marchandisation de l'authentique que relèvent Boltanski et Chiapello par l'entremise de la codification permet de relancer, sur de nouvelles bases, le processus de transformation du non-capital en capital et de faire face à la menace de la crise de la consommation de masse qui se profilait dans les années 70⁸. Mais la possibilité de marchandiser les différences allait ouvrir une nouvelle ère du soupçon (Boltanski et Chiapello, 1999 : 540). Alors qu'il était auparavant relativement aisé de distinguer un objet artisanal d'un produit de masse, comment savoir désormais si un bien présenté comme authentique n'est pas en fait une marchandise standardisée ou codifiée? En ce qui concerne plus particulièrement la consommation alimentaire, notons qu'à la fin des années 80, se développèrent notamment des pratiques de traçabilité pour répondre à la menace du consumérisme vert⁹, afin d'intégrer le souci de la protection de l'environnement au management.

« (...) Le désir des consommateurs pour des produits dits « naturels », considérés comme moins polluants ou moins nocifs pour la santé, peut être déçu quand la réponse du capitalisme à cette demande passe pas le marketing et la publicité ». (Boltanski et Chiapello, 1999 : 541)

⁸ « [...] nous assistons, dans un premier temps, à une critique des biens et des rapports humains standards, conventionnels et impersonnels. Les dispositifs du capitalisme sont amendés pour répondre à ces critiques par la mise en œuvre d'une marchandisation de la différence et l'offre de nouveaux biens dont la valeur réside précisément dans leur écart originel à la sphère marchande. On peut dire ici que dans un certain sens le capitalisme a récupéré la demande d'authenticité au sens où il en a tiré profit. » (Boltanski et Chiapello, 1999 : 540).

⁹ Les activités de production et de consommation dans les sociétés industrielles contemporaines ont eu un impact notable sur la globalité du système écologique. Avec la mondialisation des activités économiques, l'universalité des interactions entre les écosystèmes locaux est désormais un lieu commun. Si le rapport à la nature comme support aux besoins de l'homme tel qu'il se construit dans le contexte environnemental des activités de production et de consommation est caractéristique de nos économies de marché (Leiss, 1978), le mouvement écologique pose pour sa part la nature comme valeur et non plus seulement comme élément à l'intérieur d'une fabrication (les débats sur les génomes humains s'inscrivent dans cette même perspective). Pour éviter une catastrophe écologique, on parle de la nécessité d'apporter des changements fondamentaux à la structuration des pratiques de consommation. Les besoins de l'homme sont de plus en plus posés en relation à l'état du système écologique entendu à l'échelle planétaire.

III – L'étude d'un rapport au monde à travers la consommation

Le système capitaliste est fondé sur un principe d'organisation du travail mort. Cette organisation du travail rend problématique le rapport au vivant, i.e. que les règles de la production ne se reproduisent pas dans une logique relevant du vivant. Il s'agit d'une question très vaste que nous ne pouvons que souligner ici. Nous nous intéressons, dans le cadre du présent projet de recherche, à reconstituer un rapport de consommation tel qu'il s'ancre dans un rapport à la nature et à notre nature en tant qu'êtres humains. En dernière instance, nous nous intéressons au rapport entre les formes sociales et la reproduction de l'existence humaine, dans la suite du projet proposé par M. Godelier. À cet égard, le rapport de consommation à l'alimentation est un point de vue privilégié pour saisir les modalités d'expression du rapport au monde.

III.1 Les pratiques de consommation au Québec

Comme dans les autres pays occidentaux, les années qui ont suivi la deuxième guerre mondiale se sont accompagnées d'une hausse substantielle du pouvoir d'achat des québécois. De nombreuses sociographies ont permis d'étayer ce processus au Québec (Rocher, 1973; Caldwell, 1977). On peut parler d'une consommation de masse au Québec seulement après la deuxième guerre mondiale, alors qu'est notée une tendance à la croissance élevée de la consommation (Caldwell, 1977). Une grande transformation s'est opérée en peu de temps dans l'équilibre entre les milieux urbains et ruraux (Tremblay et Fortin, 1964). Les habitudes de consommation allaient se transformer très rapidement: des sociologues du Québec estiment que dans les années 1960, un tiers du budget était consacré à des besoins nouveaux par rapport au début du vingtième siècle, si bien que les auteurs parlent d'un éclatement de l'univers des besoins. « *L'univers des besoins s'est donc structuré de nouveau pour englober le mobilier moderne et les appareils ménagers, l'assurance, l'automobile et les loisirs commerciaux.* » (Tremblay et Fortin, 1962 : 125) L'utilisation que les familles québécoises font de

leurs revenus disponibles traduit une nouvelle structuration des besoins : le besoin de loisir est un besoin récent au même titre que l'automobile (désormais perçue comme bien indispensable), des niveaux élevés d'instruction et la sécurité sous toutes ses formes (Tremblay et Fortin, 1962 : 197).

III.2 Le rapport à l'alimentation connaît d'importants bouleversements

Des modifications en profondeur sont survenues au sein des habitudes alimentaires au Québec au cours des dernières décennies. La transformation rapide des régimes alimentaires (les produits consommés, les lieux et les occasions, les gens avec qui est partagée la nourriture, les significations sociales attribuées à la fonction alimentaire, etc.) et l'évolution du marché caractérisé par une industrialisation croissante et aussi par une forte diversification des produits, ont donné lieu à d'énormes bouleversements dans le marché de l'alimentation. Confrontés à la réalité de ces transformations, les consommateurs se sont vus obligés d'établir de nouveaux critères empiriques permettant d'établir la valeur des produits et la constitution de nouvelles pratiques alimentaires.

Le renforcement de la consommation à l'extérieur du foyer, au cours de la journée de travail ou durant les loisirs et les voyages, est un des exemples les plus caractéristiques des modifications qui sont survenues, au cours des années 80, dans les modalités de la consommation alimentaire au Canada (Langlois, S. 1990 : 498). S. Langlois note aussi que le temps alloué à la consommation des repas a augmenté de façon significative pour tous les Québécois, sans exception. Deux éléments ont contribué à cet accroissement. Premièrement, plus de travailleurs prennent plus souvent leurs repas du midi à l'extérieur du foyer, principalement au restaurant. Le changement des conditions de travail et l'apparition de nouvelles catégories de travailleurs semblent jouer un rôle essentiel dans la détermination du temps consacré à manger, du moins en ce qui concerne les repas pris à l'extérieur (Essemyr, 1993). Par ailleurs, le repas du soir ou de fin de semaine au restaurant s'est popularisé. De même, il est devenu plus fréquent de recevoir parents et amis

à la maison autour d'un repas soigné. Les repas ont été de plus en plus souvent posés comme occasion d'hospitalité et comme moment de détente.

Deuxièmement, une autre tendance notée par S. Langlois réside dans la production de certains biens ou services servant avant tout à l'autoconsommation qui sont désormais de plus en plus considérés comme une forme de loisir (faire des confitures, du pain, des vêtements) et non plus comme un travail de production au sens strict, étant donné qu'il est désormais aisé de se procurer mets et vêtements sur le marché. Aussi, le temps dédié à la consommation proprement dite, tant à l'extérieur (restaurants) qu'à la maison, le temps des courses au supermarché, le temps du repas, et son caractère structuré et convivial ont bénéficiés d'une véritable promotion (Aymard, 1993).

Pour conclure ce bref survol sur le rapport actuel de consommation alimentaire, notons que le discours sur l'alimentation tel qu'il se pose aujourd'hui est relativement récent au Québec. Si l'on parle autant de l'alimentation actuellement, c'est que la connaissance sur les produits conduit à un statut équivoque des aliments, alors que cette problématisation était absente au moment où le statut accordé aux aliments était posé comme le résultat d'un processus naturel. Cette ambiguïté explique tout le travail social accompli au cours des dernières années afin de comprendre l'alimentation, comme nous pouvons le constater à travers la valeur sociale accordée au discours des nutritionnistes, les nombreuses publications et programmes télévisuels sur l'alimentation, l'explosion des nouveaux rapports alimentaires par l'entremise, notamment, des différents régimes alimentaires, etc. Il n'existe pas d'objectivation sociale de l'aliment, au sens d'une norme pouvant fonder une pratique de l'alimentation. Dans l'état des relations sociales actuelles, y aura-t-il une objectivité sociale qui va se constituer?

Dans la prochaine section, nous proposons une approche sociologique de la consommation, i.e. l'objet théorique à partir duquel nous ferons l'étude des

pratiques alimentaires d'individus participant à un projet de mise en marché socialement différencié : l'Agriculture soutenue par la communauté.

1.2 UNE APPROCHE SOCIOLOGIQUE DE LA CONSOMMATION

S'appuyant sur des développements récents en sociologie de l'économie, plusieurs auteurs ont noté que l'étude des relations sociales dans lesquelles s'inscrivent les pratiques et représentations de consommation, reste à faire en ce qu'elle est essentielle pour saisir les logiques sociales qui organisent un milieu et son économie. (Douglas et Isherwood, 1979; Cheal, 1990; Bélanger et Lévesque, 1991) Ces auteurs soulèvent que les rapports salariaux, notion centrale de l'approche régulationniste dans l'étude des pratiques socio-économiques (Bélanger et Lévesque, 1991), de même que les rapports sociaux de production, retenus aussi bien dans l'approche marxiste (Cheal, 1990) qu'au sein de l'école de la nouvelle sociologie de l'économie s'intéressant à la structuration des activités de marché (Brown, 2000), ne résument pas les relations sociales participant de la production et de la reproduction d'une économie et d'une société. L'étude des activités de consommation, à travers l'appropriation sociale des objets, apparaît un moment essentiel pour mettre au jour l'enracinement social des conditions de production et de reproduction de l'existence. Les anthropologues M. Douglas et B. Isherwood ont proposé que soit faite l'étude de la circulation des objets, ainsi que de leur appropriation sociale afin de délimiter les groupes sociaux et de saisir les rationalités sociales qui organisent les rapports de consommation : « *The patterns flow of consumption goods would show a map of social integration* ». (Douglas et Isherwood, 1979 : xxii)

Dans le présent chapitre théorique, nous soulevons d'abord pourquoi la consommation a fait l'objet de peu d'attention dans la littérature sociologique, puis nous situons les activités de consommation comme activités économiques socialement construites. Ensuite, nous discutons la question de l'irréductibilité sociale des besoins; la notion de besoin étant un incontournable des réflexions sur la consommation. Enfin, la valeur des objets, qui organise socialement la production et la consommation des biens, est abordée à travers les différentes

définitions de l'économie, pour finalement nous permettre d'élaborer une définition relationnelle de la constitution de la valeur. Dans ce chapitre, nous proposons l'étude du rapport au monde, comme rapport à la nature et à sa propre nature, qui sera ici envisagé à travers l'analyse des activités de consommation à l'alimentation.

I - La consommation évacuée du discours sociologique

S'il y a une littérature abondante traitant du capitalisme, il faut cependant convenir que le volet « consommation » propre au capitalisme est plutôt mal connu et fort peu étudié en sciences sociales. Une idée centrale du corpus s'intéressant aux pratiques socio-économiques suggère que la consommation commence là où finit le marché. Ainsi, dans la majorité des travaux on s'intéresse à la production des biens sociaux tout en passant sous silence leur circulation et leur consommation. La consommation, posée comme moment d'une économie désenracinée de la vie sociale par l'entremise de la notion économique d'utilité, a été le plus souvent évacuée du discours sociologique.

Le courant théorique « *économie et société* » de la sociologie américaine associé à Parsons et ses collègues¹⁰ a dominé la sociologie économique pendant plusieurs décennies (Swedberg, 1994). La prépondérance du paradigme « *économie et société* » en sociologie de l'économie explique sans doute pourquoi la consommation est à ce jour un domaine qui a eu peu d'échos dans la littérature sociologique, en dépit des liens étroits qui existent entre les divers rapports sociaux économiques que Marx identifiait déjà dans le cycle de la production, la distribution, la circulation et la consommation. Le nom de ce paradigme traduit essentiellement que la société et l'économie - telles que définies en sciences économiques - sont par nature des sphères séparées et distinctes. La production d'objets à des fins d'échanges y est définie comme la caractéristique définissant principalement « *l'économie* ». Les activités relatives à l'usage des biens de

¹⁰ Quelques ouvrages classiques du paradigme « économie et société » : Parsons et Smelser, 1956; Smelser, 1963; Moore, 1955.

consommation se voient définies à l'extérieur du champs de l'économie, relevant uniquement des « *processus sociaux* ». (Cheal, 1990) Malgré quelques incursions, les rapports de consommation sont pour ainsi dire absents de l'analyse sociologique¹¹. Plutôt que fait vivant, inscrit dans des relations sociales, l'activité de consommation est généralement posée uniquement comme achat et réductible aux domaines économiques et technologiques. Fort peu d'attention a été accordée à la façon dont les individus, comme membre appartenant à des groupes sociaux, consomment. Aussi, quoique les activités de consommation soient ancrées dans les pratiques quotidiennes, très peu de connaissances sont construites en ayant recours à des méthodes sociologiques ou anthropologiques. (Cochoy, 1999)

II- La construction sociale des activités de consommation

Le domaine de recherche sur les activités de consommation a été largement négligé, et ceux qui s'y sont intéressés ont mis l'accent sur les aspects macro-économiques ou sur la psychologie des activités de marché en tentant de cerner la psyché du consommateur. (Prus, 1989) La majorité des théories par lesquelles on a souhaité rendre compte de l'activité de consommation s'appuient sur une définition formaliste de l'économie, se donnant pour objet d'étude l'action rationnelle des individus mettant en relation des moyens rares pour atteindre des fins. Les pratiques de consommation y sont sous-entendues comme acte individuel, une activité de nature privée. Or, comme Godelier l'a noté, la rationalité du comportement économique des individus apparaît, à la lumière des études sociologiques et anthropologiques, comme une facette d'une rationalité sociale plus large. « *Il n'y a pas de rationalité économique « en soi » ni de forme définitive de rationalité économique.* » (Godelier, 1969 : 55) L'irréductibilité

¹¹ Par ailleurs, l'insistance sur le caractère déterminant des relations sociales de production a porté ombrage non seulement à la nécessité de faire l'analyse de l'organisation sociale des pratiques de consommation, mais aussi de l'interdépendance entre les sphères de production et de consommation, qui a été réduit à un simple déterminisme mécanique. (Préteceille et Terrail, 1985).

sociale des activités économiques n'est pas appréhendée dans la majorité des propositions théoriques s'intéressant à la consommation¹².

Contrairement à la vision de sens commun selon laquelle les activités économiques sont trop furtives pour créer un lien social, qu'elles laissent en dehors les hommes les uns par rapport aux autres, les activités sociales de marché – dont la consommation est un moment constitutif – s'inscrivent dans des groupes sociaux. Si le discours sur la consommation s'articule comme un discours à soi-même, dans les faits les pratiques de consommation relèvent d'une multitude d'individus et impliquent la présence de multiples échanges de référence dans les jugements établissant la valeur. Les pratiques socio-économiques de consommation ne se résument pas à un calcul rationnel de l'offre et de la demande.

Un découpage abstrait entre les sphères économiques et sociales ne résiste pas à l'étude empirique des activités économiques. Le « marché » ne produit pas son ordre social. Comme le souligne le sociologue italien de l'économie Enzo Mingione, on ne peut raisonnablement poser que de l'agrégation d'une multitude d'actions d'individus isolés s'organise un système cohérent de par une quelconque morale naturelle. Mingione écrit :

« Atomized market behavior is an abstract model without rules. In reality, market behavior occurs according to rule that are set not by the market itself but by the socio-regulatory contexts. Concrete action is not, therefore, individualistic/atomized but conditioned by these contexts. » (Mingione, 1991: 8)

Bien que l'échange marchand puisse prédominer comme forme sociale d'intégration, il n'en est pas moins enraciné socialement. L'économie de marché est une forme sociale complexe dans laquelle s'articulent plusieurs types de socialités.

¹² Ces travaux reprennent la vision de l'économie capitaliste telle que posée par Polanyi où les relations sociales seraient désormais *encastrées* dans l'économie. (Polanyi, 1983)

Nous nous inscrivons à la suite des développements récents de la sociologie de l'économie¹³, laquelle étudie la dynamique des rapports sociaux constitutifs des activités économiques. Ces études ont démontré que l'action économique est située socialement; elle est non réductible aux motivations d'individus atomisés, mais constitutives des relations sociales. Les moyens concrets de toute activité économique sont aussi situés socialement. Les travaux s'inscrivant dans la nouvelle sociologie de l'économie permettent d'opposer aux modèles abstraits et posés en terme d'universaux des discours libéraux et néo-libéraux, la morphologie sociale : les représentations et pratiques de consommation sont ancrés dans des espaces et des temps sociaux, ainsi que dans des formes de connaissances localisées socialement. **À la suite des travaux d'Halbwachs et des chercheurs s'inscrivant dans le renouveau de la sociologie de l'économie, notre thèse centrale est que la consommation est une activité construite socialement, et qu'elle sera le mieux étudiée dans l'appropriation quotidienne qu'en font les individus à travers l'échange et l'usage des aliments.**

Au cours des années 80, des sociologues de l'économie ont fait la démonstration que les activités « économiques » sont constituées socialement, i.e. localisées dans des relations sociales. (Granovetter, 1985; Mingione, 1991) Les travaux empiriques du sociologue de l'économie Mark Granovetter portant sur l'organisation du travail et les relations sociales au sein des entreprises présentent une forte démonstration de l'enracinement social de l'économie. L'activité économique est une forme d'action sociale dont les moyens concrets sont situés dans des réseaux sociaux. Quoique l'idéologie libérale prescrive des relations impersonnelles, on ne fait pas affaire ainsi, puisqu'on ne peut alors ni faire confiance ni faire des arrangements. Les travaux de Granovetter démontrent bien le peu de portée réelle dont relèvent la plupart des théories économiques dans l'explication des phénomènes sociaux accordant à l'individu un statut *sous-*

¹³ Nous pensons notamment aux travaux de T.F. Brown (2000) sur l'offre et la demande au sein de l'industrie; D. Cheal (1990) sur la consommation; M. Granovetter (1973, 1985, 1995) sur l'organisation sociale du marché de l'emploi et les formes de réciprocité au sein des entreprises; R.C. Prus (1989) sur les activités de vente; V. Zelizer (1992) sur les assurances vie et la construction sociale de la valeur.

socialisé, i.e. dans lesquelles les relations sociales intervenant entre les agents sont éliminées. Granovetter parlera d'une sorte de schizophrénie où chacun connaît son propre cas mais pense que le cas général suit l'idéologie¹⁴. (Granovetter, 1995)

Des travaux en anthropologie et sociologie de l'économie ont mis en évidence les représentations et pratiques de consommation comme construction sociale. (Appadurai, 1986; Brown, 2000; Cheal, 1990; Douglas et Isherwood, 1981; Preteceille et Terrail, 1985) « *Consumption is eminently social, relational, and active rather than private, atomic and passive.*» (Appadurai, 1986 : 31) Les activités de consommation se constituent à la mesure des relations sociales; M. Douglas et B. Isherwood diront « *consumption is an active process in which all the social categories are being continually redefined [and] in which goods are endowed with value by the agreement of fellow consumers* ». (Douglas et Isherwood, 1984 : 45) Quoique individualisées et personnifiées, les pratiques de consommation ne peuvent être reléguées au domaine individuel comme étant de nature subjective, périphérique ou comme épiphénomène, en ce que qu'elles sont toujours enracinées dans des relations sociales concrètes, i.e. constitutives des relations sociales. **Nous dirons volontiers que les formes et possibilités de la consommation individuelle sont construites à la mesure des groupes sociaux.**

II.1 Un objet sociologique relationnel

Plusieurs auteurs ont noté qu'il est propre à nos sociétés de situer les phénomènes sociaux à l'échelle individuelle. (Beauvois, 1994; Beck, 1998; Kosik, 1978) Dans le discours libéral, la liberté du sujet est affirmée comme valeur centrale et on y pose les pratiques individuelles sous couvert de la responsabilité personnelle et de l'autonomie, comme faisant les frais d'individus atomisés. Or, les moyens concrets dont disposent les individus sont situés socialement, ils ne renvoient pas à une psyché ou une intelligence individuelle qui serait en dehors de la vie sociale.

¹⁴ Ainsi, c'est via des connaissances et des contacts que la grande majorité des individus (environ 85%) obtiennent un emploi, contrairement à la vision de sens commun soutenant l'idée d'un marché autonome et indépendant des autres types de relations sociales qui le tissent (familiales, religieuses, politiques, etc). (Granovetter, 1973)

L'autonomie sans référents sociaux ne peut exister que dans une conception individualiste abstraite. Envisagée sous l'angle des relations, l'interdépendance forge tous les rapports sociaux, comme en font état les travaux empiriques de M. Granovetter (1973, 1985), cela vaut pour le processus d'individuation qui s'avère sociale aussi. (Dumont, 1991) D'un point de vue théorique et méthodologique, nous nous inscrivons dans cette voie de connaissance tracée entre l'individu et la société qui s'intéresse à la dynamique interrelationnelle, à la suite des travaux de M. Halbwachs (1925, 1968), M. Granovetter (1973, 1985) et P. Sabourin (1989, 1992, 1993, 2000). Le travail du sociologue relève donc d'une connaissance élaborée du point de vue des rapports sociaux. Entre l'individu isolé et la marionnette soumise aux ficelles du marché, nous proposons l'étude des relations sociales concrètes. Granovetter parlera de deux stratégies théoriques très similaires (*sous-socialisée et sur-socialisée*) en ce que se sont toutes deux des simplifications, loin des relations sociales, qui ne permettent pas de saisir la complexité des phénomènes sociaux. (Granovetter, 1985)

Comme nous allons le voir dans la théorie de la valeur, la nature du social est ici comprise comme *interaction entre deux individus* qui, comme dans l'échange, implique l'Autre généralisé. Cette interaction sociale ne se résume ni par les propriétés de l'un des partenaires ou de l'autre, ni par leur agrégation. Individus et société ne sont pas deux pôles, mais issus d'un rapport faisant état de deux points de vue sur une même réalité auquel ils participent. En ce sens, il n'y a pas de choix à faire entre individus et société qui sont des catégories de connaissances de l'ordre du sens commun et non des concepts opératoires, i.e. qu'ils ne nous donnent pas prise sur la réalité en fonction d'un travail de description et d'analyse. (Houle, 1979 ; Piaget, 1957) En posant que l'ordre des faits sociaux auxquels s'intéresse la sociologie relève d'une connaissance relationnelle, une voie est tracée pour régler le débat toujours récurrent au cœur de la discipline entre le collectif et l'individuel. C'est à l'échelle des relations sociales que seront étudiés les temps et espaces sociaux constitutifs du rapport de consommation.

III- La notion de besoin

L'activité de consommation évoque irrésistiblement l'idée de la satisfaction d'un besoin. Les notions d'utilité et de besoin sont au fondement de l'idéologie libérale et du concept de progrès. Dans l'économie de marché, il est posé que les besoins de l'homme sont immenses, voir infinis, alors que les moyens sont limités quoique perfectibles; on peut ainsi réduire l'écart entre fins et moyens par la production industrielle¹⁵. La nature sociale des besoins est généralement évacuée, pour laisser place à une prétendue nature illimitée des besoins de l'homme¹⁶.

Dans les théories du besoin sous-jacentes aux analyses économiques, on parlera soit de la faculté des biens eux-mêmes à satisfaire *de vrais besoins* posés en terme universaux et abstraits (théorie matérialiste ou hygiénique) ou de la relativité des besoins en ce qu'ils sont définis à travers la perception de chaque individu considéré isolément (théorie de l'envie)¹⁷. En accord avec la théorie utilitariste, on

¹⁵ À ce sujet, nous référons le lecteur aux travaux de M. Godelier qui traite abondamment de la question de l'individu rationnel, soutenant qu'on ne peut pas partir des individus et de la forme du comportement général finalisé pour faire l'étude de la rationalité des groupes sociaux. (Godelier, 1969, tome 1) L'auteur dira que la pensée économique bourgeoise se fonde sur ce postulat métaphysique que les hommes sont condamnés par nature à l'insatisfaction de leurs besoins, qu'ils sont donc contraints de calculer l'usage de leurs moyens et que se serait là l'objet et le fondement de la science économique. Les théories économiques reposant sur la satisfaction des désirs présupposent tout autant un *a priori* asocial, celui du désir comme intentionnalité extérieure à l'univers social et qui par la suite se concrétise dans cet univers.

¹⁶ On ne saurait parler d'un manque que rien ne fonde subjectivement. S'opposant aux idées reçues des thèses d'économie classique, l'anthropologue de l'économie Marshall Sahlins (1972) soutiendra que ce sont les sociétés de chasseurs-cueilleurs qui furent des "sociétés d'abondances", en ce que tous les besoins s'y trouvaient satisfaits. Dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs qu'a étudié Sahlins, les besoins sont définis au sein de petites communautés et renvoient à des produits de fabrication aisée, fait de matériaux rustiques se trouvant en abondance (pierre, os, bois, peau). On découvrit que les chasseurs-cueilleurs travaillaient en moyenne quatre heures par jour, jouissant ainsi de loisirs surabondants. Ces sociétés étaient donc sous-productives en regard de leurs possibilités économiques objectives et satisfaisaient tous les "besoins" définis au sein de la société. Résoudre le '*problème économique*' avec des techniques paléolithiques est chose aisée, soutient Sahlins. Ce ne fut qu'au moment où elle eut presque atteint le sommet de son développement matériel, qu'on érigea dans la culture occidentale "*un autel à l'Inaccessible: des Besoins Infinis*". (Sahlins, 1972: 81).

¹⁷ Voir Douglas et Isherwood (1984) pour une revue de la littérature sur les théories des besoins dans les sciences économiques.

parle d'un individu rationnel et isolé¹⁸, postulant que le désir résulte des perceptions qu'a chaque individu pour évaluer la nature de ses besoins. On présume qu'en tant qu'acteur rationnel, l'individu ajusterait sa consommation à la hausse ou à la baisse selon ses revenus. Cette position ne résiste cependant pas à l'étude empirique des pratiques de consommation. (Halbwachs, 1933; Sahlins, 1972; Appadurai, 1984; Brown, 2000;) L'approche économique néglige que les nécessités de l'existence humaine, soit la reproduction biologique et sociale de l'existence, sont toujours appropriées socialement.

D'autre part, dans les études sur les comportements de consommation et les études de marketing, il sera généralement posé que les produits sont d'abord fabriqués et les consommateurs ensuite convaincus de ce qu'ils ont *besoin*. On s'intéresse principalement à la façon dont les firmes peuvent intentionnellement influencer les goûts et les préférences des consommateurs, notamment par la publicité et autres stratégies de marketing¹⁹. Ici, l'individu désire ce qu'on veut bien lui faire désirer.²⁰ On pose un mode de consommation passif où les pratiques de consommation des individus seraient déterminées par le marché. Par ailleurs, cette littérature se fonde sur le postulat qu'il est possible de fabriquer une utilisation prédéterminée des objets. Elle s'inscrit dans une perspective théorique

¹⁸ Godelier dira : « À l'encontre du marginalisme et de toute définition formelle de l'économie, il apparaît qu'on ne peut partir des individus pour expliquer le contenu et la hiérarchie de leurs besoins, de leur valeur et de leurs objectifs. Et le fait que chacun utilise des moyens pour atteindre une fin ne nous apprend rien sur le contenu de son action mais sur la forme générale et vide de toute activité finalisée. » (Godelier, 1974 : 55)

¹⁹ À noter que ces travaux de marketing s'inscrivent dans une intentionnalité de connaissance visant une gestion, qui n'a pas pour but d'expliquer le phénomène social de consommation auquel s'intéresse la sociologie.

²⁰ L'ouvrage fort intéressant de M. Schudson (1984) traitant du phénomène publicitaire soulève l'influence toute relative de la publicité dans la détermination des comportements de consommation. Les études démontrent que la publicité a peu d'effet sur la demande générale, et que, s'il y a une relation de causalité, elle semble plutôt inverse : les dépenses publicitaires sont relatives aux ventes passées plutôt que fondées sur des ventes futures. La publicité est rarement l'unique source d'informations à laquelle se réfère le consommateur pour prendre des décisions en regard d'un produit. Quoique la publicité puisse entrer partiellement dans la détermination de l'usage des biens, il semble peu réaliste de penser qu'elle est structurante en dernière instance. La représentation de la publicité comme contrôle potentiel du rapport de consommation des individus par la promotion de la consommation comme mode de vie, structurant les choix et les valeurs des consommateurs relèverait plus d'un argument de vente de la part des agences de publicité que d'un pouvoir réel à créer les besoins et modifier les pratiques de consommation.

posant la consommation comme opération improductive : la consommation y est essentiellement définie comme activité par laquelle sont sacrifiées et détruites des ressources dans le but de satisfaire un besoin, combler une attente, promouvoir une fin.

En accord avec le savoir spontané entourant les objets, souvent repris comme explication des comportements dans les sciences sociales (Racine, 1979), on tend à considérer les marchandises comme un substitut des relations sociales, dans lesquelles ces premières sont pourtant enracinées, i.e. à poser les objets comme entités supra-sociales qui contrôleraient les individus. Les marchandises ne sont pas séparées de la demande des consommateurs, comme si elle formait un système qui s'imposant à eux afin de les manipuler. Cette mythologie repose sur une lecture des biens comme divorcés des consommateurs et des réseaux sociaux dans lesquels ces derniers circulent. (Appadurai, 1984 : 51)

III.1 La nature sociale des besoins

Dans la tradition établissant une échelle de la structuration des besoins²¹, Thorstein Veblen, puis plusieurs sociologues, se sont attardés à montrer que certaines pratiques de consommation servaient le maintien d'un statut plutôt que d'assurer les nécessités de base²². Mais ce point de vue accepte implicitement le préjudice puritain, auquel ni Smith ni Marx ont succombé, que tout ce qui n'est pas un besoin matériel fondamental est superflu. (Leiss, 1976; Schudson, 1984)

Avec M. Halbwachs, nous envisageons les besoins comme des tendances nées de la vie sociale et évoluant avec elle. Par besoins, on entend non seulement ceux qui résultent de la nature et qui tendent à assurer le maintien de la vie et la

²¹ Cette approche souvent utilisée en psychologie sociale, se fonde sur une hiérarchisation des besoins, dont la pyramide de Maslow reste parmi les plus influentes. Maslow a établi une hiérarchisation des besoins humains basés sur deux groupements : d'abord les *besoins d'insuffisance* : physiologique, le besoin de sécurité (ordre, prédictibilité, etc.), l'amour, l'affection et l'appartenance à un groupe, l'estime de soi; puis les *besoins de croissance* tels que l'épanouissement, le besoin de comprendre, les besoins esthétiques, etc. (Maslow, 1962)

²² Notamment, les travaux de Baudrillard et, dans leur poursuite, ceux de A. Gorz s'inscrivent cette tradition.

perpétuation de l'espèce, mais aussi tous ceux fondés sur l'habitude et la coutume. Si la conceptualisation des besoins humains la plus commune est sans doute celle reposant sur la distinction entre le biologique et le social²³, notons que les aliments ne servent jamais qu'à réparer l'organisme, les vêtements à le couvrir ou le logement à l'abriter. Nous dirons volontiers que les besoins sont toujours de nature biologique et sociale à la fois.

« Comment parler d'un minimum irréductible, du nécessaire ou de l'indispensable dans ce domaine où tant de combinaisons sont possibles? (...) Chaque pays, chaque groupe a ses habitudes et préférences (...) elles tirent leur force et leur autorité de ce qu'elles sont communes à un groupe ou à une société. (Halbwachs, 1933 : 90) Cette emprise qu'exercent les nouvelles inventions, les nouveaux produits, les formes modernes du confort (...) s'expliqueraient non par le caractère mécanique de ces objets et de ces institutions, mais parce qu'on y reconnaît la marque de la société contemporaine et ses tendances maîtresses, et, plus généralement, qu'on aperçoit derrière eux une civilisation que l'on considère, à tort ou à raison, comme plus large, plus riche, et plus progressive que les autres. (...) Ce n'est pas dans l'organisme des individus que sont inscrits les nouveaux besoins. Mais ce n'est pas une raison pour les considérer comme moins naturels que les autres. (Halbwachs, 1933 : 108) »

Les pratiques de consommation sont relatives à des groupes sociaux et témoignent de préférences pour une forme de vie. Pour ne retenir que cet exemple, nous ne mangeons pas toute la journée, exception faite des nouveau-nés, mais habituellement selon le rythme des repas contrairement à toutes les autres organisations non-humaines²⁴. Manger relève toujours de conventions sociales : la quantité appropriée de nourriture, les types de mets consommés, les règles de préparation et de partage de la nourriture sont régulées socialement. Dans toutes les sociétés, les besoins sont socialement construits. L'essai socio-politique de M.

²³ Plusieurs auteurs se sont intéressés à la question de la structuration des besoins humains. La conceptualisation des besoins la plus commune est sans doute celle reposant sur la distinction entre les besoins biologiques et sociaux. Entre autres, les théories du développement et les indicateurs de pauvreté globale s'inscrivent dans cette perspective postulant des « besoins humains fondamentaux » qui seraient propres à tout être humain indépendamment de l'appartenance sociale.

²⁴ Pour des discussions sociologiques, anthropologiques et historiques sur la construction sociale du rapport à l'alimentation, voir notamment Aymard, M., C. Grignon et F. Sabban (dir.). *Le temps de manger : alimentation, emploi du temps et rythmes sociaux*. 1993.

Rahnema met bien en évidence que les notions de manque et de besoin sont nécessairement localisées socialement. (Rahnema, 1991)

Halbwachs dira que les goûts et préférences des individus se forment progressivement dans leur milieu, relativement aux contraintes imposées par les conditions sociales d'existence, le travail, les traditions familiales, le système de valeurs, etc. Les activités de consommation sont inscrites dans des groupes, à la mesure de l'opinion que chacun de ces groupes a de lui-même. Les études d'Halbwachs ont démontré qu'à revenu égal, un ouvrier d'origine rurale ne mangera ni ne se logera de la même façon qu'un ouvrier d'origine urbaine. Un ouvrier dont les revenus s'élèvent sensiblement n'alignera jamais son mode de vie sur celui d'un cadre; il vivra comme un riche ouvrier, ce qui est très différent.

De même, le sens des modifications dans les habitudes alimentaires qu'étudiera Halbwachs n'est intelligible qu'à partir de la logique du budget antérieur, et non par le seul indicateur d'une hausse ou baisse de salaire. D'un groupe social à l'autre, un montant de dépenses consacré à l'alimentation dissimulera des paniers de consommation très différents²⁵. « *Sous le chiffre, le produit; sous le produit, la valeur sociale qui lui est accordée et l'usage qui en est fait* ». Halbwachs porte ainsi une importante critique aux théories en science économique dans lesquelles on pose les comportements de consommation comme renvoyant à des objets neutres et répondant à une mécanique des besoins universaux.

La théorie des besoins de M. Halbwachs lui permet de soulever que les pratiques de consommation ne relèvent pas d'acteurs isolés, puisqu'elles sont accomplies par des individus répartis entre des groupes et que c'est en tant que membres de

²⁵ Les études sur les pratiques de consommation menées par Halbwachs ont bien mis en évidence que l'organisation d'un budget est un fait social trop complexe pour s'ordonner à partir des seules variations de ressources et de revenu. Des études sur la consommation parmi les classes ouvrières allemandes au début du vingtième siècle démontrent qu'il n'y a pas de relation mécanique entre la répartition des dépenses et le niveau de revenu. (Halbwachs, 1933) Le revenu est toujours insuffisant pour connaître les pratiques et les représentations de consommation d'un groupe social donné. « *La logique des comportements sociaux déborde largement les cadres d'une rationalité économique à court terme. Il s'agit là d'un principe fondamental de l'analyse sociologique dont toutes les enquêtes ultérieures ont démontré le bien fondé.* » (Baudelot et Establet, 1994 : 23)

ces groupes que les individus accomplissent ces actes. Dans une perspective sociologique, les besoins ne sont envisageables qu'en considérant les relations sociales par lesquelles ils se constituent²⁶. C'est une théorie dans la voie de la théorie contemporaine de l'appropriation sociale que propose ici Halbwachs :

« S'expriment en effet dans la structure du budget – dans les écarts de consommation de pomme de terre – des modes de vie dont les différences qualitatives renvoient à des conditions de travail, à un passé familial, et plus généralement au rapport que le groupe social entretient avec la société du moment. » (Baudelot et Establet, 1994 : 21)

Non seulement la valeur accordée aux objets n'est-elle jamais naturelle, en dehors des rapports sociaux (Appadurai, 1984), mais l'usage des objets se constitue à la mesure des groupes sociaux. L'utilité des biens, quoique généralement considérée comme propriété physique autonome des réseaux sociaux par lesquels ils circulent, est partiellement construite à la mesure des groupes sociaux. Si on peut dire que l'utilité des biens de consommation est partiellement déterminée par les propriétés de la marchandise, la configuration physique des objets est, d'une part, le résultat des formes d'actions sociales²⁷, et d'autre part, l'appropriation sociale de ces dernières ne s'y résume pas et est ainsi relative aux groupes sociaux par lesquels elles circulent. Nous reviendrons sur cette question dans la dernière section de ce chapitre.

²⁶ À terme, la proposition de l'anthropologue A. Appadurai sera de considérer la consommation comme relevant essentiellement d'une demande sociale. Ce dernier fait une intéressante distinction entre désir et demande, permettant d'éviter d'articuler la consommation comme relevant d'un individu atomisé. La demande ne peut être définie ni par une réponse mécanique à la structure de production ni comme le résultat d'un appétit naturel illimité. « *It is a complex social mechanism that mediates between short- and long-term patterns of commodity circulation.* » (Appadurai, 1984 : 41) Poser la consommation en terme d'une demande sociale pour certains objets plutôt que de besoin nous permet de souligner la consommation comme activité socio-économique participant de l'économie de marché, plutôt qu'une activité *sociale* en dehors de l'économie.

²⁷ L'action sociale ne se résume pas, par ailleurs, aux tentatives intentionnelles des individus, à la planification ou à la fabrication des objets indépendamment de la dynamique de l'offre et de la demande. Voir, entre autres, la démonstration de T. F. Brown sur la construction sociale de l'industrie. (1997)

IV-La valeur comme rapport social

La valeur des objets organise socialement la production et la consommation des biens. Hannah Arendt a bien mis en évidence le tournant fondamental que prendra le statut de la notion de valeur dans les écrits des penseurs du XIXe siècle, notamment avec Marx, Nietzsche et Kierkegaard. (Arendt, 1972) La valeur, comme point d'ancrage du rapport aux êtres et aux choses, cesse de relever du spirituel pour s'inscrire dans la sphère matérielle lorsque tombe l'autorité des traditions. De valeurs absolues, les critères permettant de situer socialement les êtres et les choses deviennent relatifs et commensurables. Cette absence de valeurs universelles est à la source de la crise de la culture identifiée par Arendt²⁸.

S'intéressant aux propositions théoriques sur la formation de la valeur, Godelier a noté deux perspectives opposées pour appréhender l'origine et la nature de la valeur conférée aux objets (Godelier, 1969) :

- une première hypothèse part des consommateurs pour expliquer la formation de la valeur : on part de l'utilité subjective des biens pour chaque individu pour expliquer l'origine de la valeur. Il s'agit principalement de la théorie marginaliste utilisée en science économique, dont nous avons brièvement traité en discutant la question des besoins.
- à l'inverse, une seconde hypothèse part des conditions de production des biens pour expliquer l'origine et la nature de la valeur des objets avant même qu'ils ne soient offerts sur le marché. Cette hypothèse est retenue dans les études de marketing et études des comportements de consommation, dont nous avons

²⁸ Aussi, H. Arendt nous dit-elle : « La dévaluation nietzschéenne des valeurs, comme la théorie marxiste de "valeur-travail", naît de l'incompatibilité entre les "idées" traditionnelles qui, en tant qu'unités transcendantes, avaient servi à reconnaître et à mesurer les pensées et actions humaines, et la société moderne qui avait dissout toutes les normes de ce genre dans les relations entre ses membres, les établissant comme "valeurs" fonctionnelles. Les valeurs sont des articles de société qui n'ont aucune signification en eux-mêmes mais qui, comme d'autres articles, n'existent que dans la relativité en perpétuel changement des relations et du commerce sociaux. Par cette relativisation, les choses que l'homme produit pour son usage et, tout à la fois, les normes conformément auxquelles il vit, subissent un changement décisif; elles deviennent des entités d'échange et le détenteur de leur "valeur" est la société et non pas l'homme qui produit, utilise et juge. » (Arendt, 1972 (1954) : 47-48)

soulevé plus haut. Nous discuterons plus en détail de la théorie marxiste de la valeur-travail.

Nous reprendrons ici à notre compte ce découpage afin d'organiser une brève revue de la littérature et d'exposer comment s'y inscrit notre position théorique soutenant la valeur comme rapport social. Pour notre part, nous soutenons que la valeur s'élabore dans la circulation des objets; elle s'inscrit dans l'échange et l'usage des biens. Les trois prochaines sections relèvent de ce découpage. Y sont d'abord exposées les définitions formaliste et substantive de l'économie pour en arriver à proposer une définition relationnelle des activités socio-économique de consommation.

IV.1 Les goûts et préférences des consommateurs

Dans plusieurs approches théoriques, on a tenté de rendre compte de l'origine de la valeur en mettant la notion de besoin à la base du raisonnement. Dans la tradition économique néoclassique, on assume habituellement que les besoins ou encore les goûts et les préférences des individus, utilisés comme variables dans le calcul de la demande, sont fixés et exogènes à la structure économique. (Brown, 2000) En accord avec une théorie du consommateur rationnel, on parlera des besoins comme entités exogènes des activités de production. Cette doctrine dominante de nos jours hérite d'une partie des théories classiques et a son expression la plus élaborée dans le marginalisme moderne. (Godelier, 1974 : 33) Avec la théorie marginaliste on part de l'utilité subjective des biens pour chaque consommateur pour expliquer le système capitaliste, sans se soucier par ailleurs, d'expliquer pourquoi ces goûts diffèrent. Les économistes ne se sentant pas responsables d'expliquer pourquoi les préférences individuelles varient – et dont l'origine demeure *mystérieuse* - cette discussion est pour ainsi dire absente de la littérature. Le sociologue de l'économie Thomas F. Brown note :

« Core questions in economics do ask what value is and how it is created, but these questions are not accessible to the mathematical methods used by

the academic discipline of economics, which deals admirably with how "utility" - the technical term for value- is exchanged, stored, communicated, regulated, and gauged, but which remains oddly reticent when it comes to the nature and origin of utility itself. » (Brown, 2000)

Ainsi, on dira que les produits et les prix reflètent les efforts des industries pour s'adapter aux désirs des consommateurs. En accord avec le paradigme de la théorie économique néoclassique, les chercheurs épousent généralement la vision d'un consommateur comme individu isolé et idéalement libre, qui agit de manière rationnelle afin de maximiser ses utilités au sein d'une économie posée comme entité indépendante du reste de la société. L'initiative du consommateur se répercuterait ensuite sur les entreprises de production. La valeur des objets ne serait relative qu'à l'usage des objets pour chacun des individus considérés isolément.

La définition de l'économie proposée par Marx a dépassé cette définition formaliste de l'action économique comprise comme une action rationnelle mettant en relation des moyens rares pour atteindre des fins. Une contribution importante de Marx fut de mettre au jour le capital comme rapport social. Ses thèses s'opposent aux économistes qui pensent le système économique moderne comme système de liberté et d'égalité, une circulation réciproque et égale entre deux individus sous prétexte que les échanges se réalisent sur la base de l'équivalence entre les objets échangés. Plus que le calcul d'acteurs isolés, Marx a mis en lumière la nature collective de l'échange marchand, un processus social dynamique impliquant une multitude d'échanges de références au jugement marchand.

IV.2 La structure de production : subsomption de la consommation sous la production dans la théorie marxiste

La théorie marxiste de la valeur a fait couler beaucoup d'encre²⁹. Cependant, ce qui a trop peu souvent été soulevé dans ce débat est que Marx ainsi que l'abondante littérature subséquente portant sur la théorie de la valeur, n'a pas fait de l'idée de socialisation la base de l'analyse théorique. Dans l'importante littérature s'intéressant à la théorie de la valeur dans la poursuite ou la critique des travaux de Marx, la contradiction entre la valeur d'échange et la valeur d'usage continue d'apparaître comme une contradiction entre la production et la circulation/consommation, les marchandises n'ayant une valeur que dans la mesure où elles représentent une partie du temps de travail global.

Dans la théorie marxiste, on part des conditions techniques et sociales de la production des biens matériels pour expliquer l'origine et la nature de la valeur. L'acception la plus courante de la loi de la valeur est que le travail qu'une société consacre à la production d'une marchandise règle la valeur à laquelle cet objet s'échange sur le marché. La théorie traditionnelle marxiste de la valeur est essentiellement une théorie de la grandeur de la valeur, cette dernière étant définie comme la quantité de travail incorporé dans la production des marchandises³⁰.

En accordant une valeur biologique absolue à ce travail, posé comme seule source de la valeur, la théorie de Marx repose sur une logique strictement de la production, évacuant les cycles de distribution, circulation et de consommation. En dernière instance, Marx réduit le procès de l'économie à la production³¹, en proclamant d'abord une identité entre production et consommation, puis en

²⁹ Pour un aperçu de l'état actuel des débats sur la théorie de la valeur-travail de Marx, nous référons le lecteur au collectif « Un échiquier centenaire. Théorie de la valeur et formation des prix. » Gilles Dostaler, éd. 1985.

³⁰ Pour une lecture critique de l'éclatement des positions sur la théorie de la valeur voir Michel De Vroey, 1985.

³¹ H. Denis note que Marx, dans ses écrits publiés, restera en retrait par rapport à ce qu'il disait dans l'*Introduction* de 1857 relativement à l'interdépendance de la consommation et de la production.

subordonnant la consommation à la production définie comme facteur décisif. (Cheal, 1990) Ici, la valeur s'inscrit en dernier lieu dans les rapports sociaux de production. Aussi, sur cette question, nous abondons dans le sens du sociologue D. Cheal, se réclamant d'une sociologie constructiviste post-marxiste, qui parlera de la subsumption insoutenable entre consommation et production dans la théorie marxiste. L'analyse des pratiques socio-économiques doit transcender la subsumption marxiste de la consommation sous la production et prendre en compte la relative indépendance des processus de circulation et de distribution des objets dans l'économie. (Cheal, 1990) Les rapports sociaux de consommation sont ici posés dans leur interrelation aux activités de production.

Les différentes lectures et re-conceptualisations de la théorie de la valeur marxienne font le plus souvent abstraction de la valeur d'usage des objets, les notions de valeur et de valeur d'échange y étant par ailleurs souvent confondues. (De Vroey, 1985) A été évacué de ce débat, l'idée que la valeur est le résultat d'un usage et d'un échange. H. Denis a mis en évidence comment Marx parlera d'abord d'une valeur d'usage répondant à des besoins humains qualitatifs et dont l'utilité est socialement déterminée, pour ensuite poser dans *Le Capital* que l'utilité est déterminée par les propriétés du corps de la marchandise, ne s'interrogeant plus sur la valeur d'usage social des biens. Dans son œuvre publiée, Marx pose clairement que la valeur d'usage correspond aux qualités physiques des objets : elle est « *l'élément naturel qui sert de "base matérielle" aux rapports sociaux de l'économie marchande.* » (Denis, 1980 : 141) Marx prendra ainsi le plus souvent l'option de substantifier la valeur en posant le travail abstrait comme sa détermination extérieure, la valeur d'un objet étant du « travail coagulé »³². La rupture est alors totale entre une valeur d'usage purement naturelle et une autre proprement sociale.

³² L'épistémologue Maurice Lagueux, re-situant la pensée de Marx dans son contexte socio-historique, souligne que le type d'intelligibilité qui était associé aux principes de conservation dans le développement de la science physique au cours de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle pouvait assez spontanément se présenter à Marx comme une voie privilégiée pour appréhender scientifiquement le monde des choses sociales. La valeur est ainsi appréhendée dans la pensée de Marx comme une substance quantifiable en termes d'absolus. (Lagueux, 1985)

Si on peut effectivement noter que Marx n'est pas parvenu à déterminer la place que la valeur d'usage social des objets doit occuper dans l'analyse de l'économie, un historien de la connaissance économique comme Henri Denis a mis en évidence d'autres conceptualisations de la valeur chez Marx et en a tiré des avancées pouvant palier à ces objections (Denis, 1980). L'ébauche de la théorie hégélienne de la valeur chez Marx permet à H. Denis de repenser la valeur comme constituée dans la médiation de l'échange et l'usage des objets, plutôt que de substantifier la valeur en lui attribuant un contenu prédéterminé, le travail général, à la suite de la théorie ricardienne de la valeur-travail³³. Il s'agit ainsi de retenir ce que Marx affirmera par moment, à savoir qu'il n'y a pas de valeur d'échange sans valeur d'usage, la marchandise n'ayant une valeur que dans la mesure où elle est en même temps une valeur d'usage, un objet consommable. (Denis, 1980 : 97-98)

Si De Vroey note que Marx n'a pas été conséquent avec sa découverte de la marchandise comme forme sociale, il souligne par ailleurs qu'en retenant la dimension qualitative de la théorie de la valeur³⁴, la théorie de Marx ne peut plus être assimilée à une théorie de la production à la manière de celle de Ricardo³⁵.

Plutôt que de poser la détermination mécanique de la production sur la sphère de consommation, en autonomisant deux facettes d'un même processus dans la

³³ Denis écrit : « Le problème qui se pose à lui est introduit sous la forme d'une question relative au vocabulaire, Marx se demandant si l'on ne devrait pas parler d'une valeur en général, dont les modalités seraient la valeur d'usage et la valeur d'échange. Mais il semble conscient du fait que, dans la mesure où l'on accorderait un rôle actif à la valeur d'usage dans le processus capitaliste, rôle qui tiendrait au fait que la valeur d'échange serait obtenue par sa médiatisation, le recours à la théorie de la création de la valeur d'échange par le travail serait pour le moins superflu. Apercevant cette difficulté, Marx commence par l'écarter de façon catégorique en affirmant que la valeur d'usage « n'a pas de détermination économique », ce qui signifie qu'elle se situe en dehors du domaine étudié par l'économie politique. Cependant, si l'on poursuit la lecture du texte, on voit que cette élimination de la valeur d'usage du champ de l'analyse économique n'est pas maintenue. (... Parfois) il reconnaît explicitement que la valeur d'usage est une catégorie de l'analyse économique. » (Denis, 1980 : 96)

³⁴ De Vroey soutient l'impossibilité de penser la valeur comme une substance qui se retrouverait en tant que telle dans le travail abstrait. La dimension qualitative de la valeur doit être retenue, plutôt qu'une quantification de la valeur. (De Vroey, 1985)

³⁵ « La valeur se fonde sur une articulation entre production et échange. Elle ne peut être rattachée ni à la production ni à la circulation, prises isolément (Benetti 1974, p.22) Sans vente, il n'y a pas de formation de valeur. La perspective technologique n'est cependant pas abandonnée, seulement on y greffe, dans une dualité irréductible, une perspective de forme sociale. » (De Vroey, 1985 : 37)

création de la valeur (Brown, 1997), il apparaît plus intéressant d'étudier comment se construit l'échange et l'usage des objets appropriés dans le cadre des relations socio-économiques actuelles. Alors que les sociologues de l'économie ont eu tendance à s'intéresser principalement à la sphère de la production dans l'étude de l'organisation industrielle, le sociologue de l'économie T. F. Brown a fait la démonstration empirique, dans son article « *Consumer demand and the social construction of industry* » (1997), que les activités de consommation et de production sont imbriquées et socialement construites en interaction à travers l'offre, la demande et le prix. Il y a rétroactivité entre activités sociales de production et activités sociales de consommation dans la formation de la valeur. Cette étude sur l'industrie de la guitare électrique met en lumière la construction de la valeur de ces instruments à travers l'achat et l'usage, dans l'interaction entre des guitares désormais produites à grande échelle et la demande des collectionneurs en regard de certaines caractéristiques symboliques (originalité, provenance, âge, etc.), demande constituant une facette significative dans la structuration du marché des nouvelles guitares. La valeur s'inscrit à la fois dans le cycle de la production des biens et dans celui de leur consommation.

IV.3 Les relations sociales constitutives de la circulation des objets

De nombreuses études anthropologiques portant sur la circulation des objets mettent bien en évidence que se sont des attributs essentiels de la vie humaine que de s'approprier les objets socialement, les choses n'ayant pas de valeur en elles-mêmes mais construites à la mesure des relations sociales³⁶. Non seulement les besoins individuels sont-ils toujours définis socialement, mais parmi les besoins individuels se trouve le besoin de relations sociales, besoin qui s'exprime, entre autre, par la médiation des objets. L'appropriation sociale des objets s'inscrit dans des formes sociales complexes, relevant de l'articulation de diverses logiques sociales. (Halbwachs 1912, 1933)

³⁶ Voir le collectif d'études anthropologiques *The social life of things*. A. Appadurai, éd. (1984)

Certains auteurs se sont intéressés à la circulation des objets pour expliquer l'origine et la nature de la valeur des biens. L'analyse sociologique des marchés de R.C. Prus portant sur les interactions sociales et anticipations des vendeurs, nous permet aussi de souligner que les objets n'ont pas de valeur en soi, mais qu'il y a co-construction de leur valeur sociale à travers la vente. (Prus, 1989a, 1989b) La valeur des objets est ancrée dans les réseaux sociaux par lesquels les biens s'échangent.

« Worth is the value attributed to objects by prospective buyers (a valuing which may be shaped by the vendors and others) (p.24) Objects become meaningful when located within a group' symbolic system ... We can intend or presume objects to have specific meanings, but we are always dependant on the interpretations of others for the configuration of our reality. » (Prus, 1989a : 34)

Dans la philosophie de l'argent, la discussion sociologique de Simmel portant sur la monnaie, la valeur et le prix lui permet de proposer que la valeur des biens s'objective dans l'échange des objets, la valeur étant éminemment sociale. « *The value of an object is a socially attributed quality.* » (Simmel, 1900 : 81) L'échange est ici posé comme la source de la valeur des objets, plutôt que sous-produit de cette dernière, c'est-à-dire que la valeur est créée dans l'échange à la mesure des relations sociales. Suivant en cela Simmel, plusieurs auteurs soutiennent que la valeur ne peut se poser en dehors du contexte concret des échanges. L'anthropologue A. Appadurai propose de saisir la '*logique sociale des choses*' en étudiant l'action humaine comme source de la valeur des biens, les objets étant toujours inscrits dans des rapports sociaux. (Appadurai, 1984)

Les travaux de ces auteurs nous permettent de poser la formation de la valeur dans le processus de la circulation des objets plutôt que strictement dans la sphère de la production. L'étude des activités de consommation proprement dites, comme point de vue permettant l'étude de la constitution sociale de la valeur des objets, a cependant été négligée dans la littérature sociologique et anthropologique. (Cheal, 1990; Prus, 1989; Cochoy, 1999) Il nous apparaît intéressant de revenir sur la question de l'usage des objets. L'étude des pratiques socio-économiques de

consommation nous permet de poser le moment aussi de l'usage des objets comme contribuant à la construction de la valeur.

Notre position est que l'existence de la valeur est une affaire de rapport social. La valeur des objets est ancrée dans des réseaux sociaux par lesquels les biens circulent, elle n'est pas inhérente à la matière ni fondée sur des lois physiques. Dans la conception marxiste traditionnelle, on introduit un point de vue substantif de la valeur, comme travail « coagulé », et on ne parvient pas à s'en tenir à une définition relationnelle de la valeur. (De Vroey, 1985 : 44) Les relations sociales – constitutives des moments de production, distribution, circulation et consommation du cycle économique - doivent être remises au centre de la construction théorique de la valeur. La valeur ne se résume ni par le système d'organisation de la production, ni par les propriétés physiques des objets, mais se constitue à la mesure de l'appropriation sociale faite des objets à travers l'échange et l'usage.

V - Une définition sociologique de la consommation

Dans la théorie libérale associant les comportements de consommation à l'achat, il n'y a que l'échange entre le ménage et le marché qui serait d'intérêt économique. (Cheal, 1990) La relation entre valeur et usage est écartée du discours économique, posant la construction de la valeur strictement dans la production en vue de l'échange. On soutiendra que l'échange a pris le pas sur l'usage qui ne relèverait plus que de la contingence. Aussi, dans la majorité des études portant sur les pratiques de consommation, les chercheurs ont mis l'accent sur l'échange marchand des biens dans la compréhension de la création de la valeur. En accord avec un découpage abstrait de l'économique et du social, que nous soulevions plus tôt, l'usage des objets n'a reçu que peu d'attention de la part des chercheurs de sciences sociales s'intéressant aux activités socio-économiques. En accord avec l'idéologie libérale, la valeur n'existerait qu'à travers une construction économique.

Évidemment, il ne s'agit pas ici de nier que l'intérêt économique entre partiellement dans l'usage des objets. La concurrence économique touche désormais aux fondements de la vie sociale, elle en est un des modes d'appropriation sociale résultant notamment dans la prépondérance des objets individualisables et conçus pour des utilisations prédéterminées donnant lieu, pour emprunter l'expression de M. Aglietta, à la spécialisation fonctionnelle étroite des usages³⁷. Nous soutenons cependant que l'usage des objets n'est pas assimilable à un ordre mécanique, mais relève d'une appropriation sociale faite de la médiation de la construction sociale de l'objet dont l'utilisation humaine produira une consommation aussi différenciée que serait l'usage du marteau comme outil de construction par le menuisier et comme instrument de sculpture par l'artiste.

Dans les sciences sociales, quantité de théories se fondent sur le postulat de sens commun que la réalité matérielle existe de façon autonome et possède un sens en elle-même, éliminant de même coup l'usage qui est fait des objets achetés. Certains auteurs, prenant congé de la théorie sociologique, traiteront des pratiques de consommation en tenant un discours moralisateur sur l'être et le paraître dans les sociétés capitalistes avancées, posant *a priori* la valeur d'échange comme principe unique des rapports de consommation, la victoire de la quantification des rapports sociaux eux-mêmes. Uniquement intéressés à l'activité de consommation comme échange, peu d'auteurs se sont penchés sur l'usage effectif des biens achetés, à l'**appropriation sociale des formes matérielles**. En guise d'exemple, retenons ici l'ouvrage très souvent cité de Jean Baudrillard, "*La société de consommation*". La théorie de la *logique sociale de la différenciation* dans l'étude des rapports de consommation que propose Baudrillard ne permet pas de saisir la valeur d'usage des biens sociaux, puisqu'il est posé *a priori* que ces derniers

³⁷ « Il s'agit d'une ligne de force de la consommation de masse qui oppose un rationalisme fonctionnel à la diversité des pratiques culturelles. Cet appauvrissement a abouti dans l'habitat notamment, à la construction répétitive de formes minimales et, dans l'équipement du logement, à la fabrication d'objets conçus chacun pour un seul usage. Cette réduction formelle des usages, où le producteur impose *a priori* son mode d'emploi au consommateur, est pauvre parce qu'elle ne crée pas de nouvelles pratiques de consommation. Le fonctionnalisme de la consommation décortique les pratiques antérieures et interpose des instruments qui soumettent ces pratiques à des critères d'efficacité technique (gain de temps, meilleur rendement physico-chimique) transplanté de l'univers de la production. » (Aglietta, 1984)

seraient totalement vidés de leur utilité dans les sociétés capitalistes avancées³⁸. Il y aurait relégation de la valeur d'usage des objets, ces derniers étant exploités uniquement en tant que signes, comme différence. La consommation y est posée comme structuration des conditions d'existences au sein d'une économie fondée uniquement sur l'échange, c'est-à-dire que la logique sociale de la consommation ne renverrait pas à l'appropriation sociale et à l'usage des objets, mais les biens y seraient manipulés comme un signe qui positionne l'individu par rapport à un groupe social. Pour Baudrillard, dans la destruction rapide des biens dans les sociétés capitalistes avancées, contrairement à l'entreposage qui renvoie à l'idée d'un manque potentiel, les objets seraient là comme superflu et témoigneraient de la richesse. Cependant, cet aspect symbolique de la destruction, dont témoignent en effet certains rituels de consommation, ne doit pas nous mener à la fausse affirmation selon laquelle consommation égale destruction. On peut penser que la consommation comme phénomène général n'a rien à voir avec la destruction des biens, mais suppose plutôt leur réintégration dans la vie sociale, un moment du cycle de la reproduction des relations sociales. L'anthropologue A. Gell dira :

« But even quite ephemeral items, such as the comestibles served at a feast, live on in the form of the social relations they produce, and which are in turn responsible for reproducing the comestibles. » (Gell, 1984 : 112)

Nous soutenons que l'étude des activités de consommation ne doit substantiver ni la valeur d'échange ni la valeur d'usage en ce que la valeur est de nature relationnelle, inscrite à la fois dans l'usage et l'échange des biens. La valeur s'élabore à la mesure des relations sociales qui constituent les moments des activités économiques à travers la production, l'échange et la consommation des biens. **La consommation est ici posée dans une acception dépassant le strict échange marchand : les activités de consommation doivent être définies à la fois comme l'usage et l'échange des objets (par l'entremise du troc, du don, de l'achat ou en fonction de d'autres formes de circulation des objets).**

³⁸ En s'appuyant sur la théorie de la consommation de Baudrillard, A. Gorz (1978, 1988) propose de considérer la consommation non en fonction de l'utilité sociale à laquelle renverraient les biens, mais en accord avec leur inutilité comme symbole d'évasion.

V.1 La médiation entre formes techniques et formes sociales

Pour terminer, notons enfin que dans l'histoire des sociétés humaines, il n'y a jamais eu d'appropriation « directe » de la nature ou des objets; jamais eu de division simple entre des besoins strictement organiques et des besoins sociaux. Halbwachs a mis en évidence que les représentations et les pratiques entourant les objets sont autant de traces des logiques sociales qui organisent un groupe et son rapport au monde. (Halbwachs, 1925)³⁹. L'appropriation sociale des biens est relative à leurs propriétés physiques socialement élaborées qui en construisent partiellement l'usage, c'est-à-dire qu'elles représentent une organisation préalable des fonctions possibles des objets et qu'elles déterminent les possibilités et les limites de l'utilisation ou encore nous pouvons dire qu'elles pré-forment l'usage social en tant que médiation. (À ne pas confondre avec les prétendues propriétés publicitaires qui sont trop souvent peu effectives.) Les propriétés matérielles des objets possèdent un certain registre de langage (Appadurai, 1984) autorisant certaines formes de pratiques sociales et en excluant d'autres. Les moments de la production des objets organisent ainsi partiellement leur appropriation possible. L'aménagement des lieux sociaux est expressif de la vie des groupes tout comme la configuration imprimée par l'humain à la matière (Halbwachs, 1952)

On a généralement postulé que la forme naturelle de l'objet, i.e. que lui a conféré le travail à sa production, résume l'usage de l'objet. Or, on parlera de la forme sociale des objets, en ce que leurs propriétés physiques ne sont pas accidentelles mais témoignent d'une organisation sociale inscrite dans leur fabrication⁴⁰. Les travaux de Bruno Latour et Michel Callon sur l'enracinement social des

³⁹Les objets matériels sont des signes de la vie sociale, c'est-à-dire que les formes sociales sont toujours constitutives des formes physiques. L'objet n'existe qu'approprié socialement. Pour Halbwachs, la forme de l'objet renvoie à la forme même de la morphologie des groupes sociaux. (1925)

⁴⁰ Voir notamment l'étude de P. Sabourin sur l'industrie de machinerie lourde Forano exposant comment la forme physique de la machinerie renvoyait à une conception tantôt collective du travail agricole, pour ensuite être redéfinie à la mesure de la consommation individuelle des producteurs. (Sabourin, 1989)

techniques démontrent bien que les objets n'ont pas de « qualité intrinsèque », un « élan propre » ou une « force d'inertie ». (Callon et Latour, 1986) L'objet existe à l'intérieur de groupes sociaux, c'est pourquoi :

« comprendre un objet technique, c'est comprendre quels acteurs (consommateurs, industriels, bureaux d'études) se trouvent intéressés, liés, attachés ensemble et par quoi (procédés, mécanismes, règlements) ». (Callon et Latour, 1986 : 119)

L'objet, diront ces auteurs, est un ensemble de positions occupées qui déplace et réassocie les hommes et les choses.

A. Appadurai a noté que les activités de production relèvent de connaissances localisées socialement, inscrites dans la morphologie des interactions sociales. Les marchandises sont produites à la mesure de formes sociales complexes, inscrites dans divers types de connaissance, relatives notamment aux savoirs intervenant dans la production des marchandises, ainsi que des connaissances relatives à leur consommation adéquate. Pour différentes quelles soient, Appadurai note que les connaissances intervenant dans la production et la consommation ne constituent pas deux sphères exclusives :

« The production knowledge that is read into a commodity is quite different from the consumption knowledge that is read from the commodity. Of course, these two readings will diverge proportionately as the social, spacial and temporal distance between producers and consumers increases. As we shall see, it may not be accurate to regard knowledge at the production locus of a commodity exclusively technical or empirical and knowledge at the consumption end as exclusively evaluative or ideological. Knowledge at both poles has technical, mythological, and evaluative components, and the two poles are susceptible to mutual and dialectical interaction. » (Appadurai, 1984 : 41)

Les changements intervenant dans la demande des biens de consommation ne peuvent être déduits exclusivement des changements technologiques et économiques d'une société donnée. (Appadurai, 1984; Brown, 1997; Gell, 1984) La connaissance imbriquée dans la production des marchandises n'est jamais purement technique, elle ne répond pas à une logique du marché mur à mur, mais

elle est toujours à la mesure de connaissances localisées socialement. Outre la standardisation technique, la production relève aussi nécessairement d'une connaissance des normes sociales concernant ce que sont les marchés, les consommateurs, les lieux de distribution, etc.

La configuration physique des biens ne résume pas, par ailleurs, la constitution de leur utilité sociale. L'analyse de R. C. Prus a démontré que la construction de l'utilité sociale des biens est non réductible à leurs caractéristiques physiques, mais s'inscrit aussi notamment dans l'interaction sociale de la vente. (Prus, 1989a) De même, l'étude de cas anthropologique de A. Gell portant sur la tribu des Murias a bien mis en lumière les pratiques de consommation comme des activités sociales relatives aux groupes dans lesquelles elles prennent forme. L'étude remet en cause une vision mécanique et naturelle de la demande comme réponse aux biens et avoirs disponibles. Il n'y a rien de mécanique entre la production des biens et leur appropriation, la consommation étant étroitement liée aux enjeux collectifs et aux valeurs d'égalitarisme économique, en accord avec une définition de l'individu cohérente socialement⁴¹. Quoique la production et le pouvoir d'achat soient passablement élevés parmi cette communauté, la consommation y restera quantitativement faible, ancrée dans des formes sociales d'économie antérieures. Il y a nécessairement appropriation sociale des objets au sein d'un groupe et dans le cas des Murias, l'anthropologue souligne : « *objets are desirable if they have meaning within the context of public feasting; otherwise, they have no value* ». (Gell, 1984 : 121)

⁴¹ L'achat et l'usage de biens de prestige tels que certains vêtements, bijoux, poteries, etc, sont considérés chez les Murias comme une marque collective en regard à d'autres communautés. La consommation ne sert pas la comparaison inter-individuelle. La consommation a pour fin une image collective, dans le contexte d'un groupe appréhendé comme un tout. « *Consumption is not associated with competition, but with the demonstration of adequacy, the ability to come up to the collective mark. (...) The murias are dedicated followers of fashion, followers being the operative word. Their fashions are anachronistic because no one wants to defy the restraints of the collective style.* » (Gell, 1984 : 123) Au sein du village, pris pour lui-même, la consommation n'a donc de sens qu'en terme d'un égalitarisme, d'un *collectivism consumption ethos*, où il n'y a pas place à la compétition individuelle, puisqu'elle entrerait en contradiction avec les valeurs se fondant sur une égalité économique.

L'étude des pratiques et représentations dans les rapports de consommation ne peut faire fi de l'usage des objets achetés. À cet égard, des sociographies portant sur l'organisation des biens au sein des réseaux sociaux, à travers leur configuration physique, leur circulation et leur usage, restent à faire. Comme les objets n'ont pas de signification fixée, il est essentiel de re-connaître les diverses réalités à travers lesquelles s'élaborent les rapports de consommation comme autant de médiations sociales qui modèlent progressivement la valeur. De ce point de vue, l'usage qui est fait des objets permettra de rendre compte des espaces socio-économiques en agissant comme base dans la description et l'analyse de la morphologie des réseaux sociaux.

La valeur des objets consommés se constitue à la mesure et de l'usage et de l'échange des biens. Si les objets peuvent conférer aux individus une identité comme le pose Baudrillard, c'est que les objets se voient doté d'une valeur au sein des relations sociales. Avec Halbwachs, nous dirons que c'est à travers les relations sociales que se constitue le rapport aux objets, d'une part, et qu'il y a création de formes matérielles à la mesure des réseaux sociaux, d'autre part. Il y a réciprocity causale entre rapports sociaux et matérialité, et il semble que ce soit cette interrelation qui décrit le mieux la création de la valeur des objets. Appadurai relève l'exemple de la tribu des Trobiands :

« The Kula system gives a dynamic and processual quality to Mauss's ideas regarding the mugging or exchange of qualities between men and things, as Munn has noted with regard to Kula exchange in Gawa: 'Although men appear to be the agents in defining shell value, in fact, without shells, men cannot define their own value; in this respect, shells and men are reciprocally agents of each other's value definition. » (Munn, 1983 : 283; cité dans Appadurai, 1984 : 20)

En somme, d'une part, la production des objets ne détermine pas à elle seule leur valeur et la consommation n'y est pas mécaniquement subordonnée. (Cochoy, 1999; Gell, 1984; Prus, 1989) D'autre part, consommer ne se résume pas à l'achat de biens et doit être défini beaucoup plus largement, en tenant compte de l'usage des objets. (Cheal, 1990) La consommation est ici d'abord définie comme

l'activité d'user de ressources. En posant que la valeur est construite à travers les relations sociales, l'approche théorique et méthodologique dans l'étude des pratiques de consommations doit être conséquente avec l'idée de la consommation comme achat et usage des objets. Nous avons d'ailleurs vu qu'une scission entre valeur d'usage et valeur d'échange dans la compréhension de la création de la valeur ne résiste pas à l'étude empirique des faits sociaux. (Brown, 1997; Prus, 1989) Dans la présente recherche, nous proposons de faire l'étude des activités de consommation en termes sociologiques, au sens premier où ces activités sont décrites comme relevant de logiques sociales que le travail d'analyse a pour but de mettre en évidence. (Sabourin, 1993) À la suite des travaux d'Halbwachs et de chercheurs en sociologie de l'économie, notre thèse centrale est que la consommation est une activité construite socialement et qu'elle sera le mieux étudiée, d'un point de vue stratégique, par sa régularité dans l'appropriation quotidienne des objets à travers l'échange et l'usage des aliments, posés comme principes de la formation de la valeur.

Dans la dernière section de ce premier chapitre, nous allons exposer la configuration sociale originale d'une forme de mise en marché socialement différenciée à travers laquelle sera étudié le phénomène social de la consommation.

1.3 LES PROJETS D'AGRICULTURE SOUTENUE PAR LA COMMUNAUTÉ

La présente section a pour but de présenter notre objet empirique de recherche que sont les pratiques socio-économiques de consommation, telles qu'elles s'inscrivent dans le cadre d'une forme de mise en marché socialement différenciée : l'Agriculture soutenue par la communauté (ASC). Afin de situer socialement les rapports de consommation à l'alimentation des individus participant à un projet d'ASC, nous ferons un survol de l'histoire et des modalités de cette forme de mise en marché qui a été implanté un peu partout sur le globe. Ensuite, nous présenterons brièvement l'organisme *Équiterre*, responsable de coordonner les projets d'ASC au sein du réseau québécois, ainsi qu'un portrait des agriculteurs qui vendent les produits de leurs cultures biologiques en faisant affaires directement avec les consommateurs urbains par l'entremise des projets d'ASC. Enfin, nous préciserons l'objet concret de recherche portant sur les individus associés à un projet d'Agriculture soutenue par la communauté. Qui sont les consommateurs? Quels liens établissent-ils entre leurs pratiques de consommation et leurs conditions sociales d'existence?

I - L'Agriculture soutenue par la communauté (ASC)

1.1 L'émergence de l'Agriculture soutenue par la communauté

La formule de mise en marché de l'Agriculture soutenue par la communauté (ASC) a été mise sur pied il y a une trentaine d'années en réaction à la mondialisation des échanges économiques. Ce jumelage, défini par une relation directe entre producteurs et consommateurs, prend ses racines dans une initiative japonaise née au début des années 70. Cette forme de mise en marché fut mise sur pied par des groupes de femmes concernées par l'accroissement de

l'importation de denrées alimentaires et de son corollaire, la diminution de la production locale. Cet arrangement, appelé « teikei » en japonais, se traduit par l'expression « mettre le visage du fermier sur la nourriture ». Cette formule, ensuite renommée Agriculture soutenue par la communauté (Community Supported Agriculture), a été instaurée dans les années 80 en Suisse, puis ailleurs dans les pays d'Europe, dont en France, en Allemagne et aux Pays-Bas. Des projets de ce type se sont structurés en Amérique du Nord depuis les quinze dernières années. En 1997, on en comptait 550 en Amérique du Nord, dont une soixantaine au Canada. [Pochette d'information sur l'ASC. Équiterre, 1999]

L'Agriculture soutenue par la communauté (ASC) est une tentative de redéfinition des conditions d'existence organisée autour de l'agriculture. Il s'agit d'une forme de mise en marché se posant comme alternative à la mise en marché conventionnelle des denrées issues des industries agro-alimentaires, par une stratégie mettant en lien des producteurs et des consommateurs afin de promouvoir l'économie locale. Ce partenariat de récoltes entre des agriculteurs de produits maraîchers et des consommateurs, permet une mise en marché qui favorise une certaine sécurité financière aux cultivateurs et l'accès à des produits frais et biologiques aux consommateurs. L'ASC a été mise en place dans l'optique de créer des réseaux d'approvisionnement locaux et indépendants qui tiennent compte des critères écologiques, humains et économiques de chacun des milieux. Inscrits dans diverses organisations sociales locales, ces projets se fixent selon des modalités et des formes qui varient sensiblement d'un milieu à l'autre, donnant à chaque projet sa couleur et sa spécificité.

L'ASC repose sur le principe du partage des risques et des bénéfices de l'agriculture. De petites fermes cultivant des produits diversifiés peuvent ainsi établir un marché fiable et assuré pour la saison, en comptant sur l'engagement économique (mais aussi parfois une aide manuelle et un engagement solidaire) des membres associés à un projet d'ASC. Concrètement, cela signifie que des consommateurs deviennent "partenaires" d'une ferme en achetant au début de la

saison des parts de la récolte. Certaines fermes exigeront, en plus de cette implication financière, que les membres du projet travaillent aux champs ou à l'organisation de la distribution des paniers de denrées en ville. Les cultivateurs livrent ensuite régulièrement des paniers de légumes frais et cultivés localement à un point de chute situé dans le quartier du groupe de consommateurs, et ce, de 15 à 52 semaines par année, selon l'entente établie. La formule a pour principe qu'ensemble, les producteurs et consommateurs partagent ce qui est naturellement imprévisible dans la culture des aliments, notamment les aléas de la température. Le partenariat s'organise généralement lors d'une réunion au début du printemps au cours de laquelle fermiers et membres s'entendent sur le prix d'une part de la récolte pour la saison (ou l'année). En principe, un équilibre doit être trouvé pour permettre à l'agriculteur d'avoir un revenu décent pour son travail, d'une part, et de donner aux consommateurs l'accès à des produits frais à prix abordables, d'autre part.

1.2 L'agriculture soutenue par la communauté au Québec

La formule de mise en marché qu'est l'ASC, mettant en relation directe producteurs et consommateurs, s'est mise en place au début des années 90 dans quelques fermes québécoises s'étant inspirées de projets américains ou européens. C'est cependant en 1996 qu'a été formé le réseau québécois des projets d'ASC, à l'initiative de l'organisme *Équiterre* (dont l'appellation d'origine était, jusqu'en 1999, ASEED Québec - "Action pour la solidarité, l'équité, l'environnement et le développement"). L'organisme sans but lucratif montréalais assume depuis lors le rôle de coordination et de promotion des projets d'ASC au Québec.

II- Le groupe associatif écologique *Équiterre*

On ne saurait parler des projets d'Agriculture soutenue par la communauté au Québec sans les situer au sein du réseau québécois des projets d'ASC qui a été mis sur pied et qui est depuis lors coordonné par le groupe associatif écologique

Équiterre. Originellement appelé *ASEED Québec*, le groupe est né en 1993 à la suite du *Sommet de la Terre* à Rio. Fondée par des jeunes montréalais, l'organisation est rattachée à un réseau international voué à la promotion du développement local durable. *Équiterre* mène actuellement de front quatre projets: 1) la campagne "Un juste café", faisant la promotion du commerce équitable ; 2) l'agriculture soutenue par la communauté, qui met en lien des consommateurs et consommatrices avec des agriculteurs de produits maraîchers biologiques ; 3) le transport écologique, axé sur l'utilisation du vélo et la combinaison de différents moyens de transport en guise d'alternative à la voiture; et 4) "Ensemble en zone verte", qui vise à mettre en valeur des terres agricoles de la zone péri-urbaine de la région de Montréal tout en offrant des possibilités de formation et l'accès à des légumes biologiques pour les populations à faible revenu. L'organisme se donne pour mission :

« la promotion de choix écologiques et socialement équitables par l'action, l'éducation et la recherche dans une perspective intégrant la justice sociale, l'économie solidaire et la défense de l'environnement. » [Dépliant *Équiterre* 2000]

Équiterre a été mis sur pied en réaction aux bouleversements récents de la scène mondiale, au cœur de la généralisation d'une société de consommation de masse, certes, mais aussi inégalitaire et portant atteinte à la cohésion sociale. L'organisme constituant un mouvement d'action collective autour de quelques projets, buts et objectifs répondent au profil d'une organisation associative, dont la dynamique repose sur une formule de vie en société qui fonde sur le rapprochement libre et décidé d'individus, la solution de problèmes d'époque. J-L. Laville et R. Sainsaulieu soutiennent que ces associations qui imaginent et expérimentent de nouvelles formes de réponses organisées sont un phénomène constitutif des sociétés contemporaines. (1997 : 35) Selon ces auteurs, les acteurs de la vie associative insistent sur l'identité collective et les efforts déployés pour en construire une lecture commune susceptible de mobilisation efficace dans le changement. J-L.Laville et R. Sainsaulieu définissent l'espace associatif comme un lieu révélateur des tensions d'une époque : « *Le phénomène associatif ne*

saurait être interprété par un seul rapport à l'entreprise; sa plasticité et son adaptabilité lui confient une place d'analyste sociétal (...)» (1997 : 321)

Équiterre est un mouvement écologique qui s'inscrit parmi ces mouvements sociaux remettant en question le modèle productiviste fondé sur une croissance ininterrompue comme indice unique de progrès. (Bélanger et Lévesque, 1991) Y est proposé un rapport nouveau entre l'être humain et la nature, fondé sur l'équilibre et la survie plutôt que les rapports de domination.

La formule de l'ASC est posée par Équiterre comme un projet politique alternatif, l'embryon d'une organisation sociale possible autour de l'agriculture, i.e. une réévaluation du statut du consommateur et du producteur par une formule alternative qui privilégie des valeurs et une mise en marché susceptible de permettre la redéfinition des pratiques alimentaires de marché dominantes. L'ASC est présentée par Équiterre comme une réponse organisée collectivement suite à la critique de la forme des rapports marchands actuellement prévalant.

Voici la présentation que la coordonnatrice des projets agricoles chez Équiterre fait de l'organisme, ainsi que de la problématique dans laquelle s'inscrit la mise en place des projets d'Agriculture soutenue par la communauté, en introduction du guide sur l'ASC publié en 2000 :

« Équiterre est un organisme à but non lucratif voué à la promotion de choix écologiques et socialement équitables par l'action, l'éducation et la recherche, dans une perspective intégrant la justice sociale, l'économie solidaire et la défense de l'environnement.

Dans un monde où l'écart entre les riches et les pauvres se creuse, où les sociétés transnationales ont une influence de plus en plus grande sur notre système économique et politique, et où nous faisons face à de sérieux problèmes environnementaux, il est essentiel de réaliser que nos gestes individuels, notamment nos choix de consommation, constituent une partie du problème ... et de la solution.

En effet, chaque dollar que nous dépensons, chaque geste que nous posons est un « vote » pour le genre de monde dans lequel nous voulons vivre. C'est pourquoi les projets d'Équiterre visent à mettre sur pied des alternatives

concrètes et accessibles par lesquelles les citoyen-nés peuvent participer à la création d'un monde plus juste et plus viable.

En plus de son implication dans les projets d'Agriculture soutenue par la communauté et dans le milieu de l'agriculture biologique, Équiterre œuvre également dans les domaines du commerce équitable, du transport écologique et de l'efficacité énergétique. »

C'est donc dans le sens du développement d'une alternative au système économique et politique actuel, comme amorce d'un contrôle citoyen de la mondialisation, que l'on pose la promotion de la formule de l'ASC par l'organisme. Les atouts que représente cette forme de mise en marché, tels qu'identifiés par Équiterre, sont nombreux : l'ASC suppose un contact direct entre producteurs et consommateurs, permettant possiblement de briser l'isolement des premiers par la redécouverte, de la part du consommateur, du travail que suppose la culture des aliments; l'ASC s'inscrit dans une économie locale permettant la reconnaissance de l'agriculteur et une remise en cause du principe de marketing fondé sur le consommateur-roi, voulant que l'acheteur ait toujours raison, au profit d'un *consomm-acteur* soucieux de son rôle politique; ces projets favorisent l'établissement d'un lien entre les gens de la ville et de la campagne. Aussi, on parlera de la solidarité locale et d'une redistribution de la richesse dans un groupe à dimension humaine; l'agriculture biologique à petite échelle ne fait pas l'utilisation à haute dose d'engrais chimiques qui épuisent le sol; enfin, c'est une alternative aux monopoles agro-alimentaires qui contrôlent une part importante des aliments qui se retrouvent sur les rayons de nos épiceries, en favorisant une meilleure sécurité alimentaire à l'échelle régionale.

« En visant à offrir aux producteur-trices un prix juste et un revenu décent pour leur travail et en évitant les intermédiaires commerciaux, l'Agriculture soutenue par la communauté représente une façon d'établir des relations commerciales plus équitables, un peu sur le modèle du commerce équitable Nord/Sud pour des denrées telles que le café. De plus, les projets d'ASC nous permettent d'établir un lien direct avec la personne et avec la terre qui produisent nos aliments, ils soutiennent l'économie locale et réduisent les distances de livraison entre le lieu de la production et le lieu d'achat, diminuant ainsi la pollution issue du transport et procurant des aliments d'une qualité et d'une fraîcheur supérieures. » [Guide ASC, 2000 : 10]

II.1 La coordination des projets d'ASC

Les deux mandats généraux que se donne l'organisme Équiterre quant aux projets d'Agriculture soutenue par la communauté sont les suivants :

- *Promouvoir la consommation des aliments biologiques du Québec, en soutenant les petites fermes et en facilitant l'accès à leurs produits;*
- *Promouvoir les projets d'ASC par l'information et la formation des producteurs-trices et les consommateurs-trices.* (Vogt, 2001)

Équiterre est une organisation non-hiérarchique dont le rôle de coordination des projets d'Agriculture soutenue par la communauté est essentiellement de définir les grandes lignes de l'action, les cadres de compréhension et d'intelligibilité, laissant au collectif des participants des projets d'ASC de repenser, au fur et à mesure des saisons, les modalités des projets et leurs orientations futures. Concrètement, c'est au moment des réunions bisannuelles que sont remises sur la table les objectifs et le fonctionnement des projets d'ASC, réunions très majoritairement composées d'agriculteurs et présidées par quelques membres d'Équiterre. Équiterre favorise la rencontre des agriculteurs, par l'organisation de réunions et d'un colloque en 2000, et par la production de divers documents internes. Équiterre crée un espace de discussions permettant l'élaboration de pratiques et de représentations collectives aux agriculteurs en ASC. Les réunions sont l'occasion de discuter du fonctionnement du réseau québécois, de mettre en commun bilans, préoccupations, réflexions et pistes de travail, dont ressortiront ensuite des actions à suivre, pouvant notamment être prise en charge par l'organisme. (Par exemple, la coordination d'ateliers de formation pour les agriculteurs qui eurent lieu en hiver 2001.)

Par ailleurs, Équiterre fait la promotion de l'Agriculture soutenue par la communauté auprès des producteurs et des consommateurs. Les projets d'ASC ont connu une bonne visibilité dans les médias, soit environ 125 publications entre

1996 et 2000. (Journaux nationaux et locaux, magazines – y compris un cahier spécial dans la populaire revue québécoise d'information aux consommateurs « Protégez-vous » (déc. 2000) –, radio et télévision)

II.2 Portrait du réseau québécois d'ASC

C'est en 1995 que certains des membres d'Équiterre ont décidé d'expérimenter la formule de l'ASC. Vingt-cinq consommateurs furent recrutés à Montréal grâce au bouche-à-oreille, puis jumelés à la ferme bio-dynamique *Cadet-Roussel* à Mont St-Grégoire. Devant le succès de cette première expérience, un réseau fut formé en 1996 afin de développer les projets d'ASC au Québec. Le réseau québécois des projets d'ASC est une organisation unique au Canada pour laquelle Équiterre assume le rôle de coordination des projets d'ASC et de diffusion de l'information. L'engouement pour les produits biologiques depuis quelques années s'est fait sentir dans la progression rapide du nombre de projets d'ASC au Québec. Comptant sept fermes en 1996, le réseau connut une progression notable en atteignant quatorze fermes en 1997, vingt-neuf en 1998, trente-neuf en 1999 et quarante-un en 2000 et cinquante-cinq en 2001. Deux mille cinq-cent parts de récolte ont été vendues en 2000, ce qui permet d'estimer à plus de cinq mille le nombre de personnes ainsi approvisionnées. [Pochette d'information sur l'ASC. Équiterre, 1999; Rapport d'évaluation du réseau québécois d'ASC, 2001.] D'une douzaine de points de distribution des paniers de denrées en 1996, le réseau en comptait au moins 65 en 2000. Aussi, depuis les dernières années, la demande des consommateurs dépasse les possibilités d'approvisionnement offertes par les fermes du réseau québécois des projets d'ASC.

Bien que chaque projet d'ASC varie d'une ferme et d'un milieu à l'autre en fonction des modalités de partenariat établi entre agriculteurs et consommateurs au début de la saison, quatre critères définissent le fonctionnement commun des fermes au sein du réseau québécois d'ASC, tel que chapeauté par Équiterre. Ces principes de base sont :

- *Agriculture biologique.* Toutes les fermes sont certifiées biologiques. On n'y utilise aucun pesticide ou engrais de synthèse et on travaille dans le respect de l'environnement et de la biodiversité.
- *Engagement financier.* Les partenaires s'engagent financièrement auprès de leur ferme pour la saison et acceptent de partager les risques d'une récolte moins abondante.
- *Production locale.* Les produits sont locaux et proviennent majoritairement de la ferme ou d'une ferme associée. Ainsi, un minimum de 75 % des produits contenus dans un panier d'été doit provenir de la ferme, et 50% dans le cas des paniers d'hiver.
- *Dimension sociale.* Les projets comprennent des rencontres, des fêtes de récolte, des journées de travail à la ferme afin de permettre un contact entre producteurs et consommateurs.

L'ASC est une mise en marché définie par le contact direct entre producteurs et consommateurs. Quoique certains principes de base aient été établis au sein du réseau québécois d'ASC afin d'encadrer le fonctionnement des projets, les modalités et les formes des projets peuvent varier considérablement selon les ententes établies entre agriculteurs et consommateurs de divers milieux. Si certaines lignes directrices sont communes à tous les projets, d'importantes différences existaient parmi les 41 fermes du réseau québécois en 2000 : la variété et le nombre de produits cultivés, le type d'implication des participants, les modalités relatives à la distribution des paniers, la taille, le prix et le nombre de paniers offerts au cours d'une saison, les activités organisées entre les membres, les modes de communication entre agriculteurs et consommateurs, etc. Ce sont autant de façons de faire qui peuvent être discutées lors de la réunion du printemps, au moment où agriculteurs et consommateurs décident d'une entente et de la forme du partenariat pour la saison. Concrètement, en 2000 d'importantes variations existaient entre les fermes comptant entre 10 à 330 membres et de un à une dizaine de lieux de distribution des légumes. Si quelques agriculteurs posent comme condition première que les membres participent au travail à la terre,

d'autres préfèrent assurer seuls ou avec l'aide de quelques stagiaires et employé(e)s le travail aux champs; la majorité des agriculteurs se chargent eux-même de la distribution des paniers dans le quartier du groupe de consommateur bien que d'autres aient recours aux services d'un livreur; les fermes peuvent être plus ou moins mécanisées et faire appel à différents modes de production; et, bien que tous les agriculteurs cultivent des aliments biologiques, certains produisent de plus selon les principes de l'agriculture bio-dynamique. Ces quelques indications suffisent pour souligner que les projets québécois d'ASC sont relativement différents les uns des autres.

II.3 Les Agriculteurs du réseau québécois d'ASC

S'il ne nous est pas possible d'exposer ici en détail la situation des agriculteurs de produits maraîchers biologiques⁴² en ASC, ce travail dépassant largement le cadre de la présente étude, il est cependant intéressant de brosser un portrait sommaire de ces cultivateurs ayant recours à cette forme de mise en marché socialement différenciée pour vendre les produits de leur terre. Plusieurs points sont communs aux fermiers québécois en ASC.

Avant de nous attarder plus en détail sur les agriculteurs en ASC, notons qu'au milieu des années 80, les importantes transformations observées au sein de l'économie canadienne se sont accompagnées d'une industrialisation et d'une

⁴² Notons que l'agriculture biologique a pris naissance dans les années 30, en Europe, après qu'on y eut constaté les méfaits générés par les produits chimiques dans la pratique de l'agriculture intensive. Les principes de l'agriculture biologique ont été réintroduits en France, après la seconde guerre mondiale par des médecins et des consommateurs incriminant les produits chimiques agricoles dans le développement de cancers et maladies mentales. Elle fut ensuite remise à la mode dans les années 60 et 70 avec le mouvement hippie. En France, l'Agriculture Biologique est née de deux mouvements parallèles initiés dans les années 60 par :

- *des producteurs* souhaitant réagir au développement croissant d'une agriculture intensive, mécanisée, utilisant des intrants chimiques de toutes sortes (fertilisants, pesticides, hormones...) et industrialisant l'élevage des animaux;

- *des consommateurs* soucieux de la dégradation qualitative des produits contenant de plus en plus de colorants, conservateurs, pesticides, hormones, etc.

Nous pouvons remarquer que l'agriculture biologique connaîtra une émergence à la mesure de la différenciation sociale entre producteurs et consommateurs que nous soulevons au début du chapitre. (Donzelot, 1984)

capitalisation soutenues des chaînes agro-alimentaires. Si la stratégie agricole canadienne de 1945 à 1970 reposait sur la transformation de la ferme familiale en entreprise, la crise des années 80 servira d'élément accélérateur de la transformation de l'agriculture paysanne en une agriculture industrielle. [Perreault, 1987] L'activité de production des aliments s'y est développée au sein de groupes dont la taille ne cessera d'augmenter et les produits agricoles emprunteront des circuits de plus en plus complexes et longs, avec un prélèvement croissant des marges commerciales. [Gherzi, G., 1987] En vingt ans, la valeur des fermes québécoises s'est multipliée par six, permettant un accroissement important de la production et une réduction de la main-d'œuvre. Cette forme d'agriculture intensive plus dépendante du coût de l'énergie, du prix des fertilisants et des taux d'intérêts résultant de lourds emprunts pose aussi le problème de la relève et de l'endettement de nombreux agriculteurs, qu'ils fassent ou non de l'agriculture biologique.

Les agriculteurs en ASC sont des producteurs biologiques cultivant généralement à petite échelle une grande variété de produits. Ces agriculteurs ont une expérience agricole relativement grande, soit une moyenne d'une dizaine d'année. (Vogt, 2001) Tout comme dans le secteur de la production alimentaire en générale, les agriculteurs sont souvent au prise avec le problème de financement dû à l'inflation de la taille des terres. La formule de l'ASC leur permet une certaine sécurité financière, leur évitant d'entrer en concurrence directe avec les multi-nationales et permettant la mise en place des conditions nécessaires pour faire une agriculture biologique et soucieuse de l'écologie (bio-diversité, environnement, protection du sol, etc.) sans un endettement trop important. Un individu qui souhaiterait se lancer en agriculture peut trouver dans la forme de mise en marché qu'est l'ASC un moyen d'éviter la surcapitalisation; l'investissement initial nécessaire peut être minime (l'agriculture biologique à petite échelle requérant une faible mécanisation de la production) et la formule suppose une avance de fonds des consommateurs avant le début de la saison. (Hunter, 2000) L'importance du revenu obtenu par l'entremise des projets d'ASC joue non seulement comme proportion notable du

revenu global d'un certain nombre de fermes, mais aussi par la sécurité financière que procure cette forme de mise en marché. (Vogt, 2001)

Il appert qu'un souci premier qui rallie ces producteurs s'ancre dans la condition des fermiers qui font de l'agriculture biologique à petite échelle. Issue d'une réflexion sur les méthodes actuelles de production, ces agriculteurs remettent en cause le productivisme ambiant et l'agriculture conventionnelle. La question de l'écologie, entendue comme souci de la préservation du sol et la santé des êtres humains, est récurrente. L'agriculture s'inscrit dans un rapport politique : l'ASC est conçue par de nombreux agriculteurs comme la pointe d'un projet de société permettant de faire les choses différemment, l'affirmation de liens sociaux, un rapport différent aux autres, à la terre, au travail et à l'environnement.

Certaines fermes en ASC sont d'ailleurs membres du syndicat en formation *Union Paysanne* dont nous parlions en introduction, une coalition faisant la promotion d'un virage vers une agriculture paysanne, et faisant la promotion d'une politique agricole favorisant les petites fermes et la revitalisation des campagnes⁴³. Les producteurs en ASC font de l'agriculture en accord avec le souci que soit préservée la petite ferme et l'implication de la famille paysanne, grâce auxquelles on considère que l'on pourra assurer la qualité des produits, protéger l'économie locale et l'écosystème dans son ensemble. Au-delà du mode de production

⁴³ Au Québec, petits producteurs, restaurateurs et consommateurs décidaient au cours de l'été 2001 de se rallier et de créer l'Union Paysanne, un « *grand syndicat citoyen* » voué à « *défendre une agriculture à dimension humaine et respectueuse de l'environnement* », en réaction aux pratiques controversées de l'industrie alimentaire conventionnelle (radiations, OGM, pesticides, antibiotiques, hormones, etc.) L'Union Paysanne se trouve actuellement en voie d'affiliation au mouvement paysan international Via Campesina et s'inspire largement de la Confédération paysanne, dont le célèbre français José Bové est le président.

La coalition souhaite faire la promotion et se doter d'une politique agricole fondée sur une agriculture paysanne définie comme privilégiant « *la ferme à dimension humaine et des pratiques qui favorisent l'implication de la famille paysanne, la qualité des produits, l'économie locale et l'écosystème rural dans son ensemble* ». (Manifeste provisoire de l'Union paysanne, Juin 2001) On y propose la promotion d'une politique agricole pouvant favoriser les petites fermes, garantir la qualité des aliments, préserver l'environnement et revitaliser les campagnes. Car, si la production agricole est en croissance constante, la terre fait vivre de moins en moins de gens. Cette « *alternative à la malbouffe et à l'industrie industrielle* » renvoie en dernière instance au souci que soit construite une alternative paysanne afin qu'on cesse « *de vider les rangs des campagnes* » et que les gens puissent reprendre le contrôle de leur garde-manger.

biologique, pour plusieurs d'entre eux, l'ASC permet d'établir des liens entre fermiers et consommateurs, pour que soit revalorisé le travail de la terre et brisé l'isolement des agriculteurs.

Selon certains membres d'Équiterre, plusieurs partenaires interrogés, ainsi que les producteurs eux-mêmes, les agriculteurs en ASC cultivent des produits biologiques par conviction, soucieux de la santé du sol, de la préservation de l'écologie, de l'amélioration de la qualité de vie des gens qui travaillent à la ferme comme de celle des consommateurs. À la question de savoir pourquoi, selon elle, les producteurs dans le réseau faisaient de l'agriculture biologique et participaient à un projet d'ASC, une consommatrice membre d'un projet d'ASC et bénévole chez Équiterre, parlera d'un militantisme qui s'exprime à travers l'agriculture :

« C'est une catégorie de gens qui veulent changer quelque chose (...) C'est du monde engagé, pis qui milite de cette façon-là (...) c'est par l'agriculture qu'ils s'impliquent. » (femme, 18-30 ans)

À maintes reprises, des producteurs ont soulevé le désir d'être en relation avec les autres agriculteurs du réseau québécois d'ASC et avec les consommateurs participant aux projets, voire de réinventer les rapports entre producteurs et consommateurs. Dans l'enquête statistique d'évaluation des projets québécois d'ASC menée chez Équiterre (Vogt, 2001), il est clairement ressortit le désir des agriculteurs de se rapprocher des partenaires, d'établir des contacts avec eux. L'idée de pouvoir établir un contact direct avec les consommateurs, est une raison très souvent citée pour expliquer l'engagement dans un projet d'ASC.

II.4 Les questionnements d'Équiterre : l'avenir du réseau d'ASC au Québec

Équiterre célébrait cette année le cinquième anniversaire du réseau des projets d'agriculture soutenue par la communauté. Suite aux cinq années d'expérience de coordination du réseau de 1996 à 2000, les membres d'Équiterre ont souhaité faire le bilan des réalisations du réseau, du travail d'Équiterre dans la promotion et la

coordination de l'ASC au Québec, du fonctionnement du réseau et de l'avenir de l'ASC. C'est dans la poursuite de ces questionnements qu'a été réalisé par certains membres d'Équiterre le rapport de recherche intitulé : *Le réseau québécois des projets d'Agriculture soutenue par la communauté : évaluation de 5 années d'expérience (1996-2000)*. (Vogt, 2001) Cette étude a été réalisée sur la base de questionnaires téléphoniques auprès de 17 fermes (sur 41 fermes membres en 2000) et 106 consommateurs (sur environ 5000 consommateurs). L'évaluation aura permis d'établir un portrait statistique des fermes en ASC, ainsi que des consommateurs qui y participent.

D'une part, l'organisme Équiterre et d'autre part les agriculteurs, se sont appropriés cette forme de mise en marché et y sont très engagés. Le rapport de recherche établit que l'échange de connaissances et le réseautage entre fermes a été réalisé sur une base régulière et avec succès durant ces cinq années. De nombreuses rencontres en témoignent. Des réunions bisannuelles avec tous les agriculteurs oeuvrant sur une ferme en ASC sont organisées par Équiterre afin de faire le point sur le fonctionnement du Réseau et des différents projets. Un premier colloque canadien sur l'Agriculture soutenue par la communauté fut mis sur pied par Équiterre en novembre 2000, regroupant 200 participants, dont la majorité étaient des agriculteurs, mais parmi lesquels se trouvaient aussi quelques consommateurs engagés auprès d'une ferme en ASC. Enfin, la coordinatrice des projets agricoles chez Équiterre est en lien direct avec les agriculteurs, leur offrant un suivi et un support personnalisés. (Organisation de formations techniques, guides de références, études de prix, etc) Le rapport d'évaluation aura permis de saisir plus en détail la participation des agriculteurs au réseau québécois des projets d'ASC et de conclure au désir des agriculteurs que soit maintenue cette forme de mise en marché.

Les contacts qui s'établissent avec les consommateurs participant à un projet d'ASC sont cependant beaucoup plus rares et diffus. Au cours d'un entretien avec la responsable des projets d'Agriculture soutenue par la communauté en

2001, cette dernière déplorait que la progression rapide du réseau, dont nous avons fait état précédemment, n'ait pas permis que soit maintenu un lien direct et soutenu avec les consommateurs. Environ 6000 consommateurs participaient à un projet d'ASC en 2001. Cependant, quoique le nombre de participants augmente sensiblement d'une année à l'autre, la participation d'un même individu d'une année à l'autre est beaucoup plus hasardeuse. Le rapport d'évaluation établit que le taux de retour des consommateurs d'une année à l'autre varie de 23 à 86% dépendant de la ferme, pour un taux de retour moyen de 48%. Ce qui fera dire à la responsable des projets d'ASC chez Équiterre en conclusion du rapport que le taux de retour faible année après année risque à terme d'ébranler les notions même de partenariat et de coopération sous-jacentes à la mise en marché de l'ASC.

Certains questionnements soulevés par les membres d'Équiterre, n'ont ainsi pu être résolus dans le cadre du rapport d'évaluation du réseau d'ASC mené par Équiterre en 2000. Cette évaluation souhaitait notamment répondre aux questions suivantes : Quel a été l'impact des ASC sur les consommateurs? Jusqu'à quel point ce projet répond-il à leurs besoins? Dans quelle mesure les projets sont-ils viables à long terme? En conclusion du rapport d'évaluation, l'auteure pose qu'il est prioritaire de se pencher sur le taux de retour et les raisons expliquant la participation ou l'arrêt de participation des individus à un projet d'ASC, afin d'identifier des solutions ou pistes de travail à poursuivre. (Vogt, 2001)

III- L'Objet de la recherche : l'expérience de l'alimentation dans le cadre d'un projet d'ASC

Dans le cadre des questionnements émis par Équiterre, nous nous intéressons ici plus particulièrement aux consommateurs montréalais participant à un projet d'Agriculture Soutenue par la Communauté (ASC). L'étude des pratiques de consommation de personnes associées à un projet d'ASC s'ancre dans la volonté de situer ce rapport de consommation par rapport aux pratiques socio-économiques dominantes, et de discuter des conditions pour que se généralise cette forme

alternative de consommation. Nous cherchons à saisir les logiques sociales à l'œuvre dans la mise en place et le maintien du réseau d'ASC, et ce, principalement du point de vue des consommateurs, sur lequel on s'est fort peu attardé.

Cette omission n'est pas l'apanage de l'organisme écologique Équiterre. La majorité des études canadiennes et américaines menées sur l'ASC accordent une visibilité aux agriculteurs en ASC ou aux individus qui participent activement dans la mise en place et l'organisation des projets, sans s'intéresser aux autres consommateurs. (Delind et Ferguson, 1999; Meares, 1997) La littérature existante néglige la localisation sociale de chacun des projets et l'importance du rôle et de la diversité des individus associés à une ferme. On en sait finalement très peu sur les consommateurs participant à un projet d'ASC, outre l'établissement de listes de motivations, souvent établies sur la base de sondages réalisés auprès des producteurs et non directement auprès des consommateurs. (Salm, 1997) Par conséquent, ce que nous savons à propos de l'adhésion des consommateurs au mouvement d'ASC se résume à des portraits généraux et homogénéisants sur les intentions, motivations et préférences des participants. Or, l'expérience à l'alimentation des personnes ne se résume ni à des intentions ni à des indices de satisfaction, mais s'ancre dans une trajectoire, dans des relations sociales que nous proposons d'étudier pour saisir l'expérience de la participation à un projet d'ASC. C'est-à-dire que nous ferons état de l'articulation des représentations et pratiques de consommation telles qu'elles s'inscrivent dans une trajectoire sociale, des habitudes alimentaires, puis dans l'élaboration de l'échange et de l'usage des produits obtenus dans le cadre d'un projet d'ASC.

Au-delà d'un portrait statistique général des partenaires, nous avons redéfini les questionnements d'Équiterre relatifs à « l'impact des ASC sur les consommateurs » et « du taux de retour et les raisons les expliquant » en terme sociologique de **l'appropriation sociale de l'alimentation chez les individus participant en tant que consommateurs à un projet d'ASC.** La

consommation, que nous avons définie comme activité sociale, s'ancre dans des groupes sociaux que nous souhaitons mettre en évidence. Quelles sont les pratiques socio-économiques de ces individus et comment s'insèrent-elles dans leur trajectoire de vie? Comment sont-elles articulées dans des relations sociales? Nous souhaitons ici démontrer la pertinence de faire l'étude de l'expérience sociale des individus afin de comprendre l'appropriation sociale des aliments et de la participation à un projet d'ASC. Notre démarche permettra de faire état des relations sociales par lesquelles circulent et sont consommés les aliments.

Mettre au jour les conditions concrètes d'existence des participants de l'ASC est, du point de vue du chercheur, une nécessité première pour pouvoir discuter des modalités de généralisation de cette forme alternative de consommation, étant donné que toute forme sociale prend racine dans des organisations et logiques propres à des groupes. C'est l'étude des formes sociales dans lesquelles sont enracinées ces pratiques socio-économiques de consommation qui nous permettra de situer ce rapport de consommation et de saisir la participation à cette forme de mise en marché différenciée qu'est l'ASC, telle qu'elle s'organise au sein de relations sociales. À ce sujet, plusieurs études ont permis de démontrer que les activités économiques sont enracinées dans des réseaux sociaux, qu'elles ne sont ni mécaniques, ni transposables, puisqu'elles ne sont jamais neutres. Entre autres, un projet de recherche portant sur les services d'aide alimentaire au Québec, échelonné de 1996 à 2000, a bien mis de l'avant que se sont les conditions d'existence des usagers qui sont le plus à même de rendre compte de la configuration effective que prendront, dans des régions et dans des milieux, les activités d'aide alimentaire et non, comme on le conçoit généralement, la dynamique du secteur communautaire. (Sabourin et al., 2000)

Ainsi, on peut se demander ce qu'ont en commun les individus participant à un projet d'ASC. Comment la participation à l'ASC s'inscrit-elle dans un parcours de vie, comment s'insère-t-elle dans les pratiques alimentaires quotidiennes? Quels liens établissent ces individus entre leurs pratiques de consommation et leurs

conditions d'existence? Quelles relations sociales s'établissent entre consommateurs et avec les agriculteurs? Sont-elles de nature conjoncturelle ou donnent-elles lieu à de nouveaux rapports de socialisation qui pourraient se poursuivre dans le temps, organiser de nouvelles structures sociales?

Y a-t-il adéquation entre les visées d'Équiterre et des producteurs, que nous avons brièvement soulevées précédemment, par rapport à l'appropriation de cette forme de mise en marché de la part des consommateurs? Quelles sont les compatibilités et incompatibilités des logiques sociales à l'œuvre?

Notons enfin que l'objectif de cette recherche n'est en aucun cas d'évaluer les services offerts par Équiterre, mais de connaître l'expérience sociale des consommateurs en tant que participants à un projet de mise en marché socialement différencié. Notre propos est de faire l'étude des **pratiques socio-économiques de consommation** à l'alimentation d'individus participant à un projet d'agriculture soutenue par la communauté. À quelles activités de consommation donne lieu cette forme de mise en marché, qui relève déjà d'une pré-construction différenciée de l'échange (de par le lieu, les modalités de paiement et d'entente entre producteurs et consommateurs, l'organisation de la distribution, etc.)? Nous posons que les pratiques socio-économiques au sein de cette forme de mise en marché socialement différenciée ne se résument pas à la reconduction des règles dominantes de marché. Quelles sont ces pratiques de consommation et que reconduisent-elles? Avant tout, nous nous intéressons à l'expérience sociale de ces consommateurs, appréhendée de leur point de vue. Quelle est l'expérience de l'alimentation et quelle appropriation sociale est faite de cette forme de mise en marché de la part des consommateurs rencontrés?

En conclusion, notons que pour nous, l'objet de la sociologie repose sur l'étude de la production et de la reproduction des formes sociales, telles qu'elle s'élabore au sein des activités quotidiennes. Nous nous intéressons aux relations sociales consitutives de la vie de tous les jours et non seulement à l'évènementiel, qui

relève d'avantage de la science historique. Ce sont les pratiques de consommation à l'alimentation telles qu'elles s'ancrent dans une expérience sociale qui retiennent ici notre attention. Le deuxième chapitre de cette étude portera sur notre démarche méthodologique de recherche dans l'étude des pratiques sociales.

- CHAPITRE 2 -

MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE

Dans le cadre d'une sociologie de l'expérience, nous proposons la description et l'analyse des pratiques de consommation constitutives de la morphologie des relations sociales. Nous verrons que les référents d'espace-temps social et de formes langagières constituent des procédures opératoires d'observation de la morphologie sociale des phénomènes sociaux. L'objet de la sociologie est ici posé dans l'étude de la production et de la reproduction des formes sociales telles qu'elles prennent forme dans les activités de tous les jours. Parce que l'évènementiel ne résume pas la temporalité des processus sociaux permettant de comprendre une société, notamment par l'étude de l'élément fondamental qu'est le rapport à la nature et à sa propre nature, nous nous intéressons ici aux pratiques de consommation relatives à l'alimentation quotidienne. La clé de notre démarche méthodologique est la mise au jour de la localisation sociale des pratiques alimentaires.

I - L'appropriation sociale de la réalité

La recherche découle nécessairement d'un postulat ontologique du social qui en définit la nature. Le choix d'une théorie et d'une méthodologie suppose des manières de poser l'être dont on parle, « *la manière de sélectionner implicitement des données que l'on estime représentatives de la "réalité sociale"* ». (Ramognino, 1992) Comme le note l'épistémologue Nicole Ramognino, si nous n'admettons pas que la nature du réel relève de l'identité, mais qu'il est multiple et complexe, il faut se donner les moyens de percevoir et décrire ce qui n'est pas nécessairement reconnu d'emblée comme faisant partie de la vie sociale. Montesquieu, Rousseau et plus récemment T. Todorov ont, à notre avis, mieux cerné que d'autres les

complexités de la vie humaine¹. Appréhender le réel en tenant compte de l'altérité suppose une méthodologie de recherche conséquente².

Saisir la complexité d'un phénomène social consiste à rendre compte des multiples formes de vie sociale formant cette réalité. Une notion socio-logique doit nous permettre de décrire plusieurs formes de représentations et pratiques sociales, de langages et d'espaces-temps sociaux. Procéder et statuer sur cette hétérogénéité des savoirs sociaux existants est un des éléments déterminant de la constitution d'un savoir sociologique. (Sabourin, 1993) Constatant les limites de la représentativité statistique, notre étude se fonde sur une représentativité sociologique dans la sélection des individus rencontrés – celle permettant d'établir une pertinence en regard de l'objet de recherche, de donner un statut à la multiplicité sociale par la densité de la description des activités et des représentations des groupes sociaux en présence. (Houle, 1979)

Les construits sociologiques ont pour matériaux de base les référents de sens commun, d'où l'intérêt de premier ordre de statuer sur ce savoir de sens commun. C'est ce à quoi nous nous attarderons dans les prochaines pages.

1.1 L'étude de cas

L'étude de cas procède de deux préceptes fondamentaux. (Houle, 1998)³ **Premièrement**, on y reconnaît la parole du sujet comme explication première de la réalité à partir de laquelle le chercheur établit un savoir d'explication scientifique second. Plutôt que rapport faux ou problématique au réel (dans la tradition de la théorie des idéologies dans certaines perspectives marxistes), le discours des individus s'ancre dans un rapport direct à la réalité. Gilles Houle, dans ses travaux sur les histoires de vie, parlera de modèle concret de

¹ Voir notamment T. Todorov, 1989.

² Voir le collectif « Connaissance et Altérité », dans la revue Sociologie du Sud-Est dirigée par N. Ramognino et A. Turmel. Numéro 59-62 1989

³ Voir codex du colloque de l'identité à l'action citoyenne. Voir p. 92, 94 et 95

connaissance pour rendre compte de la mise en forme de l'expérience de sens commun. (Houle, 1979) Fondé sur le sens commun, l'objet de la sociologie est l'étude d'une « *réalité qui s'est toujours déjà construite elle-même* ». (Houle, 1987) Toutes les informations sur la vie sociale sont déjà une construction de la réalité, un savoir suivant une logique à définir, et qui est par ailleurs non-réductible au seul objet de la sociologie. Nous y reviendrons.

Si la sociologie s'est édifiée sur la disqualification du sens commun, ce dernier est ici posé, suivant la définition de G.-G. Granger reprise par G. Houle, comme modélisation concrète de la réalité. (Houle, 1979) Le savoir de sens commun est un modèle concret de connaissance par opposition au modèle abstrait que construit le chercheur. G.-G. Granger a bien souligné qu'il n'y a pas de supériorité de la connaissance scientifique sur le savoir spontané, mais une visée différente reposant sur l'étude des structures du sens, qui échappent à l'individu dans ses activités de tous les jours⁴. (Granger, 1982)

La constitution d'un savoir sociologique suppose de reformuler les questions sociales dans le cadre de référence propre à la sociologie, à savoir la logique de la recherche, nécessitant le passage d'une forme de connaissance à l'autre à travers la construction explicite d'une forme seconde sur une forme première (sens commun). (Houle, 1989)

⁴ À ce propos, la discussion que propose le philosophe K. Kosik sur l'opacité des rapports sociaux de l'homme vivant en économie capitaliste est fort intéressante. Ce dernier soulève que dans le savoir de sens commun, la vie sociale se manifeste sous forme de contrainte, comme « souci ». On pose le processus de socialisation comme une inculcation, une mécanique en dehors de l'individu. C'est ce que l'auteur appelle l'objectal. « Cet univers n'apparaît pas à l'homme comme une réalité qu'il a créée lui-même, mais comme un univers achevé et impénétrable, au sein duquel la manipulation se présente comme engagement et activité. » (Kosik, 1978 : 49) Kosik dira que l'économie classique, qui renvoie à une vision partielle de la totalité du social quoiqu'on lui confère une légitimité scientifique, formule des lois sur l'objectal plutôt que sur la réalité objective; réalité qui ne renvoie jamais uniquement à des contraintes, mais aussi, pour le dire avec Halbwachs, à des possibilités d'existence. « En modifiant ce qui, en apparence, n'est qu'un point de vue, on fait de l'homme un objet, et on l'analyse comme s'il vivait sur le même plan que les choses et les objets. Le monde humain devient un univers physique, et la science de l'homme celle de l'homme-objet, c'est-à-dire une physique sociale. » (Kosik, 1978 : 66)

« Expliquer consiste alors à construire une forme abstraite qui n'expliquera cette réalité que dans la mesure même où elle expliquera la forme première qui lui est donnée; c'est s'assurer de ce passage obligé où *"toute pratique pourrait se décrire comme une tentative pour transformer l'unité de l'expérience en l'unité d'une structure"* (Granger, 1968). » (Houle, 1987 : 148)

Une deuxième propriété de l'étude de cas est de poser la connaissance comme processus social symbolique. Le discours d'un individu est théorisé comme le résultat historique de l'appropriation sociale de la réalité. Les explications que les gens ont d'eux-mêmes et de leur société sont donc construites socialement⁵ : la constitution du langage relève d'un rapport à l'expérience, résultat d'un travail quotidien. Il s'agit d'opérationnaliser dans la description et l'analyse selon cette proposition théorique qui veut que l'expérience sociale (comme représentations et pratiques) des individus résulte d'une organisation sociale plutôt que d'un assemblage aléatoire qui ne serait que le fruit du hasard ou une simple expression d'un contenu sans mise en forme sociale i.e. d'un point de vue.

Plutôt que le fait de réceptacles passifs, la connaissance est à la mesure du social et les individus sont constructeurs de normes et représentations sociales non réductibles aux normes dominantes. Cette proposition théorique posant que les individus sont producteurs d'une organisation sémantique relative à la morphologie des relations sociales induit des façons de construire l'analyse, notamment en considérant le discours de l'interviewé dans son ensemble par l'entremise de l'analyse du discours que nous aborderons plus loin.

Dans l'ordre d'une sociologie des pratiques sociales, il s'agit donc de faire attention à cette organisation sociale dont fait état la morphologie sociale dans l'ordre du langage mais aussi plus largement de la connaissance, celle-ci pouvant

⁵ « Si objet structuré il y a, il est déjà construit dans un savoir qui n'est pas qu'informatif puisqu'il donne sens à la vie en société, du point de vue de ce qui est raconté et qui bien sûr ne l'épuise pas. Si savoir il y a, il est aussi des règles de ce savoir qui le caractérisent, qui lui confère une spécificité, à définir, car si cet « indigène » est un citoyen américain vivant en 1986 aux Etats-Unis, son savoir est tout à fait différent de celui de « l'indigène » chasseur-cueilleur et raconteur de mythes par exemple. » (Houle, 1989 : 56)

peut-être aussi de nature tacite et opératoire (sans être verbalisé), tel que le montre l'observation directe des comportements sociaux. Les formes de connaissances opératoires sont constitutives de l'action sociale. Notre démarche méthodologique consiste à mettre au jour les règles d'accès à une description des pratiques sociales.

1.2 Une théorie de l'appropriation sociale

Poser la construction sociale de la connaissance telle qu'elle se modélise dans le langage ou encore étudier les faits sociaux à travers le discours des individus, soulève le problème du statut du sujet. (Houle, 1979) Nous le mentionnions dans le chapitre théorique : l'objet sociologique est relationnel. C'est dire que nous nous intéressons aux relations qui se tissent entre les êtres et les choses, « *les relations liant les objets physiques, les objets symboliques et les êtres dans un usage social.* » (Sabourin, 1997 : 145) Aux conceptions *sous-socialisées* (posant un individu atomisé) et *sur-socialisées* (posant que la vie sociale ne serait que déterminisme et inculcation) qu'identifient le sociologue de l'économie Mark Granovetter, nous nous inscrivons dans une théorie de la socialisation fondée sur la mémoire sociale, dont l'étude a permis de démontrer que les conditions d'existences sont appropriées à la mesure des relations aux et entre les groupes sociaux. Nous parlerons d'une théorie de la socialisation posée en terme d'appropriation sociale de la réalité : plutôt que relatives à une mécanique sociale ou des procédés d'inculcation, les conditions sociales d'existence, comme ordonnancement de possibilités et de contraintes, font l'objet d'une appropriation sociale par les groupes sociaux.

La question de l'individualité est aujourd'hui le point de vue dominant constamment mis de l'avant comme explication des phénomènes sociaux, dans le savoir de sens commun comme dans les sciences sociales. On ne se contente pas

de voir en l'individu une entité nécessaire, on en a fait un tout autosuffisant⁶. Il ne s'agit pas de nier qu'il existe des spécificités individuelles, irréductibles à une dimension psychologique par exemple, mais nous soutenons que la vie d'un individu est équivalente, dans certaines propriétés, à celles des membres des groupes auxquels il appartient, y formant la rencontre originale des relations entre ces groupes. Étudier ces régularités constitue l'objet de la sociologie. L'individu est ici perçu en tant que dépositaire de représentations et de pratiques ancrées dans une expérience sociale. La méthodologie de l'étude de cas repose sur le postulat que c'est par la médiation d'une « individualité » des personnes, des lieux sociaux et plus généralement des configurations sociales spécifiques, que l'on peut construire un fragment d'une *société*, soit un groupe social. Ainsi, le sujet est posé dans son articulation à une totalité sociale (espace-temps sociaux), et non simplement énoncé comme être social.

L'intérêt des travaux de M. Halbwachs repose notamment dans sa théorie de la socialisation fondée sur une sociologie de la mémoire, qui ne se résume ni à une liberté abstraite ni à une inculcation mécanique⁷. (Grao et Ramognino, 1997; Sabourin, 1997) En étudiant la localisation sociale de la mémoire, Halbwachs a démontré que les discours sociaux relèvent d'une mise en forme de l'expérience.

⁶ Nous ne croyons pas que les individus sont entièrement déterminés par les contraintes relationnelles, ni que l'idée de liberté est totalement factice. Notre propos ici n'est pas de défendre une position selon laquelle les individus seraient mécaniquement déterminés. Pour le dire avec M. Halbwachs, toute forme sociale suppose à la fois des contraintes et des possibilités d'existence et c'est l'étude des récurrences et des régularités qui nous permettra de mettre au jour l'irréductibilité sociale des activités de consommation.

⁷ « Dans ce cadre d'une mémoire reconstitutive qui fait appel à une opération de localisation et à une relation aux interactions tant passées que présentes, le rapport entre individu et société exige une théorie de la socialisation qui mette au jour les phénomènes d'appropriation de la mémoire, des savoirs et des connaissances : il s'agit non d'inculcation, d'intériorisation ou en quelque sorte de fabrication de normalités sociales, mais du développement d'un rapport entre des normalités et des inventions sociales. Les régularités sociales ne sont pas des faits sociaux substantialisés : ils sont, par nature, relationnels, liés à la répétition/non-répétition opérée par les acteurs sociaux par et dans leurs activités sociales. Ce qui signifie aussi que l'activité sociale se réalise non seulement grâce et par la mémoire sociale, mais surtout par le rapport que les acteurs sociaux entretiennent d'une part à leur mémoire, et d'autre part à leur activité présente. » (Grao et Ramognino, 1997 : 106)

II - Sociologie de l'expérience et sociologie de la mémoire

La démarche méthodologique de l'étude de cas peut-elle nous renseigner sur l'ensemble de la vie sociale en regard d'un objet de recherche? Un cas peut-il être expressif du *social*? Pour répondre à cette question centrale, nous nous appuyons sur les travaux de Maurice Halbwachs et Paul Sabourin portant sur la mémoire sociale qui font état de la nature sociale et localisée de la connaissance. Les travaux de ces auteurs mettent en évidence l'organisation socio-cognitive des contenus du discours des individus au fondement de l'analyse du discours, mais aussi la nature symbolique du monde physique socialisée : l'aménagement des lieux sociaux, ou bien encore, ce qui nous intéresse de plus près, les objets comme mise en forme humaine de la matière pour préformer un sens : l'usage et l'échange des produits sociaux.

Halbwachs montre dans l'ensemble de son œuvre la nécessité d'observer le social du point de vue du groupe social. (Grao et Ramognino, 1997) Ce dernier pose le groupe social comme unité d'analyse des faits sociaux, niant la distinction entre physiologie et morphologie (individus et institutions) de Durkheim, en ce qu'il n'y a rien de massivement stable, de part leur nature, dans les faits sociaux. Les rapports sociaux sont de l'ordre du vivant, plutôt que cristallisés à la manière des pierres. Pour le dire avec Godelier, les rapports sociaux ne sont pas des choses, ils ne sont pas fixés⁸. Dans tout travail de description, il importerait donc de considérer le fait social non seulement comme une forme, mais comme constante altération. Ce qui est décrit est un processus vivant et signifiant, ce sont des représentations actives qui sont les catégories de base intervenant dans la constitution du rapport au monde. Chez Halbwachs, les qualités qui sont

⁸ « Tous les rapports sont des réalités en flux, en mouvement, et dans ce mouvement ils se déforment plus ou moins, s'altèrent, s'érodent quotidiennement, disparaissent ou se métamorphosent à un rythme imperceptible ou brutal selon le type de société auquel ils appartiennent. » (Godelier, 1984 : 30)

reconnues au social se déplacent de la société à l'existence sociale. (Grao et Ramognino, 1997 : 105)

Le spécialiste en méthodologie qualitative Paul Sabourin a fait une lecture des travaux de M. Halbwachs sur la mémoire sociale (Sabourin, 1993, 1997) et en a tiré des portées méthodologiques pour l'étude de cas en sociologie que nous reprenons ici. Relisant les travaux d'Halbwachs, P. Sabourin pose la sociologie de la mémoire comme point de départ opérationnel dans l'étude des formes sociales, par la mise au jour des régularités sociales telles qu'elles s'inscrivent dans les référents de temps et d'espace social, ainsi que des formes langagières⁹. P. Sabourin soulève la conceptualisation de deux processus sociaux formant la mémoire sociale chez Halbwachs : une *mémoire de l'expérience* et une *mémoire dans l'expérience*. Si, d'une part, ce sont les interactions sociales qui rendent possible la constitution de la mémoire et la localisation des souvenirs, d'autre part, c'est à travers la mémoire qu'il y a indexation de l'expérience, qu'il y a structuration réciproque des référents sociaux (espace, temps, langage) rendant possible une appréhension du monde. La mémoire, par cette fonction d'indexation s'avère constitutive de la morphologie des relations sociales.

II.1 Mémoire de l'expérience

Étudiant le travail de constitution de la mémoire, Halbwachs a montré que la mémoire individuelle est sociale, voire le résultat à l'échelle individuelle du social. (Sabourin, 1993) Les tests mémo-techniques des expériences psychologiques, s'ils s'avèrent efficaces aux exercices de mémorisation dans

⁹ « Si, du point de vue d'une géographie sociale, il est pertinent de décrire des structures définissant une formation spatio-temporelle (écologique, économique, politique, etc.) (Di Méo 1991), ce qui nous intéresse plutôt c'est la construction sociale du temps et de l'espace engendrés par l'action sociale. Cette durée et cette étendue définissent le social en tant que forme distincte du contexte, parce que le temps et l'espace sont conceptualisés en tant que propriété de l'objet, et deviennent ainsi des référents internes à cet objet, plutôt que déterminés implicitement par le recours à un contexte qui situe l'action sociale dans la réalité empirique (ex. la chronologie historique, l'espace géographique ou politique, etc.). Ainsi conçue, la reconstruction d'une forme peut mettre au jour l'existence d'une régionalisation du social, laquelle devient l'unité d'analyse du travail de description. » (Sabourin, 1993 : 71)

certaines situations, ne rendent pas compte du fonctionnement de la mémoire dans les activités quotidiennes¹⁰. Halbwachs a mis en évidence la constitution sociale de la mémoire individuelle, c'est-à-dire que les référents de la mémoire reposent sur des notions collectives construites dans l'interaction sociale. (*Les cadres sociaux de la mémoire*, 1952) C'est à travers les notions du groupe que s'organisent les référents du souvenir. Pour Halbwachs, les cadres sociaux de la mémoire sont produits et reproduits par les interactions sociales. Pour le dire autrement, c'est à travers les relations sociales que se mettent en forme les catégories de connaissances et les schèmes opératoires de la mémoire, permettant la structuration des souvenirs dans lesquels il faut considérer qu'il existe des représentations actives qui nous inscrivent dans le monde quotidiennement. Halbwachs parlera de la localisation sociale de la mémoire, au sens où les référents de souvenir sont mis en forme à la mesure de la morphologie des relations sociales, définie par l'espace-temps social et le langage.

La morphologie des relations sociales témoigne d'un rapport au monde dans des conditions matérielles d'existence données, inscrivant l'individu dans un espace-temps social et des formes langagières. La morphologie sociale « *fait état de l'appréhension sociale réalisée, à travers la pensée collective, des contraintes physiques et organiques de l'existence : le rapport social qui construit le rapport humain à la nature et à sa propre nature.* » (Sabourin, 1997 : 145) La morphologie des relations sociales, la configuration sociale du rapport au monde, est l'élaboration simultanée d'un langage, un espace et un temps social.

« La problématique de la localisation sociale de la mémoire dépasse l'évocation du contexte pour proposer la mise au jour des référents sociaux (langage, espace, temps) à même de situer et de délimiter les formes de connaissance et les pratiques sociales. » (Sabourin, 1997 : 143)

¹⁰ F. Grao et N. Ramognino notent : « Nous sommes bien, avec Halbwachs, dans une psychologie sociologique visant une explication du fonctionnement du psychisme qui doit s'articuler à du social. Car si la base physiologique et les propriétés du psychisme constituent bien les conditions de possibilités du fonctionnement mental, elles n'en expliquent pas, pour autant, le fonctionnement lui-même. » (Grao et Ramognino, 1997 : 110)

On dira que la mémoire est localisée puisqu'elle s'organise à la mesure du rapport à l'expérience. La localisation est un processus se rapportant à l'interaction sociale (Sabourin, 1997 : 150), par laquelle se mettent en forme les souvenirs en fonction de la morphologie des relations sociales constituées d'un espace-temps et d'un langage. Aussi, la mémoire individuelle est localisée socialement, constituée de la coexistence de nombreuses mémoires sociales; de même la connaissance contemporaine est-elle localisée socialement, élaborée à travers des notions collectives relatives à plusieurs groupes sociaux.. On retrouve chez un même individu une pluralité de cadres sociaux de la mémoire, ou référents du souvenir, correspondant aux différentes expériences sociales élaborées au sein de divers groupes sociaux, correspondant aux différenciations pratiques de l'expérience propre aux sociétés modernes (travail, famille, loisirs, etc.). Ainsi, les relations entre les cadres sociaux d'une mémoire s'auto-organisent en un tableau schématique du passé structurant la réflexion de l'individu. Dans ce processus, le terme localiser renvoie, pour Halbwachs, à la capacité des acteurs sociaux de recourir à la schématisation des contenus d'une série d'expériences à travers les multiples raisonnements qu'ils effectuent continuellement dans leur vie quotidienne. (Sabourin, 1993).

« Par ailleurs, il y a multiplicité des temps sociaux dans l'expérience contemporaine par les différentes activités sociales qu'elle suppose. La conscience individuelle est le point de rencontre des temps collectifs. » (Halbwachs, 1968, p.127, cité dans Sabourin, 1997 : 155)

C'est pourquoi nous dirons volontiers que chaque mémoire individuelle est un point de vue sur des mémoires collectives. « *En fait, le lien entre localisation et perception devient manifeste lorsqu'on réalise que la localisation suppose des référents extérieurs fondés sur la perception collective du monde.* » (Sabourin, 1997 : 151). La connaissance est relative à des expériences sociales, elle est structurée dans et par les cadres sociaux de la mémoire qui sont produits et reproduits à la mesure des relations sociales.

Le travail sociographique repose alors sur la mise au jour de la localisation sociale des mémoires, c'est-à-dire les référents sociaux de langage, temps et espace constitutifs des formes de connaissance et des pratiques sociales. Parler de la localisation sociale des faits sociaux dépasse l'évocation du « contexte » qui n'est pas une catégorie opératoire permettant de saisir empiriquement la constitution et la reproduction d'un rapport au monde. L'étude de la morphologie des relations sociales, à travers l'articulation d'un temps, d'un espace et des formes langagières, donne prise à la configuration sociale du rapport au monde.

« La fonction cadre du temps et de l'espace sociaux rend compte de la réciprocité des perspectives entre les individus d'un groupe. Celle-ci est opératoire pour différencier les mémoires collectives (famille, juridique, économique, religieux). » (Sabourin, 1993 : 77)

C'est, par ailleurs, la localisation sociale de la mémoire à travers les interactions sociales qui permet l'organisation des contenus sensibles dans l'expérience, c'est-à-dire ce que P. Sabourin conceptualise comme l'indexation de l'expérience. « *La localisation sociale de la mémoire individuelle montre l'existence de notions collectives en tant qu'unités de raisonnement et d'expérience.* » (Sabourin, 1997 : 152)

La lecture que font F. Grao et N. Ramognino des travaux sur la mémoire de M. Halbwachs pose clairement que l'observation du social relève des trois matérialités ou référents du social que sont l'espace-temps et le langage, comme autant de dimensions des phénomènes sociaux directement observables : « *ces trois matérialités que nous considérons comme des entrées doivent être étroitement combinées pour observer et surtout construire l'objet de la sociologie.* » (Grao et Ramognino, 1997 : 104)

« Mais cette observation appelle, pour éviter tout substantialisme ou tout subjectivisme, une problématisation de ces trois dimensions, qui conduisent à une approche relationnelle complexe du social. La description positive des trois matérialités est ainsi articulée à la dimension interactive de l'activité sociale, à l'activité elle-même et à la mémoire constitutive des groupes

sociaux et des problématiques de l'existence sociale que ces derniers prennent en charge. » (Grao et Ramognino, 1997 : 118)

II.2 Mémoire dans l'expérience

Si c'est à même la morphologie des relations sociales (espace, temps, langage) que sont localisés les souvenirs, c'est à partir des souvenirs organisés dans des cadres sociaux, que nous pouvons agir, qu'il nous est possible de nous représenter les êtres et les choses. Les cadres sociaux mis à notre disposition nous permettent de concevoir la société et d'y vivre. Halbwachs dira que la mémoire est constitutive de l'expérience. (*La mémoire collective*, 1968) Le rapport au monde s'établit à la mesure des référents du souvenir, c'est-à-dire que la mémoire donne sens à l'expérience. L'action n'est possible qu'à travers des catégories de connaissances pré-établies pouvant la rendre intelligible.

La notion d'indexation mise de l'avant par P. Sabourin renvoie à ce processus opératoire structurant l'expérience à la mesure des cadres sociaux de la mémoire (mémoire dans l'expérience), référents du souvenir que nous disons structurés au sein des interactions sociales (mémoire de l'expérience). P. Sabourin parlera d'une *mémoire dans l'expérience* en ce qu'il y a indexation de la connaissance dans l'expérience, une structuration constitutive du rapport au monde à travers les cadres sociaux de la mémoire. L'appréhension des êtres et des choses est possible à travers des notions collectives : sinon, comment parviendrions-nous à communiquer? C'est à travers le processus d'indexation que nous nous inscrivons dans le monde, nous permettant de re-connaître, de faire en sorte qu'il y ait continuité dans les relations sociales, continuité d'une journée à l'autre rendant possible l'existence et l'inscription dans le monde. Halbwachs parlera de représentations actives, des « *représentations collectives qui tranchent sur toutes les autres; dans la mesure où celles-ci sont opératoires, elles nous insèrent "activement" dans le monde.* » (Sabourin, 1997 : 146) P. Sabourin note qu'il y a indexation sociale de la connaissance (à partir des référents de langages, temps et

espaces sociaux) dans l'expérience. Expliquant le processus de localisation des souvenirs, ce dernier dira :

« C'est en replaçant les images du souvenir dans des lieux, du point de vue des personnes et des objets, autrement dit, en utilisant les notions collectives des groupes auxquels on appartient, que, par raisonnement, se reconstruit le souvenir. Cette organisation de la mémoire est structurée par des points de repères qui en forment l'indexation, c'est-à-dire qui organisent les contenus sensibles en ce qu'ils permettent leur localisation sociale. » (Sabourin, 1997 : 151)

II.3 Reconstruire les pratiques à travers les discours sociaux

Dans le cadre de la présente recherche, nous nous ferons l'étude des pratiques de consommation à l'alimentation telles qu'elles s'élaborent au sein d'un projet de mise en marché socialement différencié. Nous souhaitons reconstruire les pratiques sur la base principalement des discours sociaux. Nous avons aussi réalisé des observations préalablement et au cours de la réalisation de notre travail de terrain.

« L'étude de ces processus sociaux [qui fondent la mémoire individuelle et collective] montre que l'organisation de la mémoire est en rapport avec la structuration de l'expérience sociale, et ce à travers les modalités concrètes de l'interaction sociale et des groupes sociaux qui en découlent. » (Sabourin, 1997 : 142)

Aussi, au fondement de l'analyse des entretiens, nous rechercherons à mettre au jour l'organisation sociale du contenu des discours tels qu'ils s'organisent dans la mémoire en regard des référents de temps, d'espace et de langage.

« La localisation montre donc une unité forme/contenu d'expérience à travers la remémoration et la perception. Le contenu étant approprié d'un point de vue. Il n'existe pas en dehors d'un ou plusieurs points de vue. La conclusion à tout ceci, c'est que l'activité de mémoire a une organisation « généralisante ». Le souvenir est mis en forme en fonction d'un usage ultérieur dans les pratiques sociales. » (Sabourin, 1997 : 152)

Les référents du souvenir, ou cadres sociaux de la mémoire, s'organisent dans des groupes sociaux, permettant l'élaboration d'une objectivité des souvenirs lors des

interactions sociales entre les individus appartenant au groupe. « *Ainsi conçu, le concept de cadre social se rapporte à la pratique, c'est-à-dire aux relations sociales dont la mémoire est expressive.* » (Sabourin, 1993 : 75)

En conclusion, nous retiendrons la formulation suivante qui synthétise les principes guidant les choix techniques et de méthodes de notre démarche en ce qui a trait à l'étude de l'alimentation :

« Reconstituer des pratiques sociales renverrait à resituer les référents des interactions sociales à partir de la description des matériaux (documents, observation des interactions sociales, etc.) produits dans l'activité sociale qui sont traces de cette indexation immanente à l'expérience quotidienne qu'il s'agisse de production ou de circulation. » (Sabourin, 1997 : 159)

II.4 La description et l'analyse des entretiens

Dans l'étude des pratiques socio-économiques de consommation, nous avons procédé à la description et l'analyse des discours, compris comme connaissance élaborée à travers des notions collectives, soit la mémoire sociale. Les travaux d'Halbwachs font bien état que les notions et les raisonnements propres à la mémoire sont forgés à travers les relations sociales et font état du rapport localisé de l'individu dans des groupes sociaux. Le discours d'un répondant est à la fois celui d'un individu et celui de la société du point de vue de cet individu. Par ailleurs, le discours d'un individu se pose toujours comme forme sociale différenciée, circonscrivant et délimitant certains groupes sociaux par rapport à d'autres. La description des discours reposera ici sur la description des catégories cognitives et de leur articulation, envisagée du point de vue des pratiques sociales. Dans l'analyse, il s'agit donc de mettre au jour les règles implicites au fondement de l'organisation des pratiques alimentaires. Ainsi conçue, l'analyse de discours se distingue de l'analyse thématique qui ne permet pas de rendre compte du point de vue des individus dont on parle, puisqu'on élimine l'organisation du discours. **Les discours sont ici compris non seulement comme contenus, mais font état de l'organisation de ces contenus; il y a une indexation de la connaissance**

structurant simultanément la pratique et le langage. Les discours sociaux, par leur forme et leur contenu, relève d'une mise en forme de l'expérience.

« L'analyse sociologique des irréductibilités sociales de la connaissance serait donc la clé pour circonscrire les formes sociales, dans la mesure où l'on considère que ces dernières sont des traces de l'organisation même de l'expérience dans l'expérience : "L'expérience comporte deux niveaux d'organisation immanente, celui de la perception et celui du langage. Immanente veut dire ici : intérieure à l'expérience, donnée dans cette expérience même. Cette double organisation rend possible la communication, et plausible l'unicité du réel (Granger, 1992 : 28)." » (Sabourin, 1993 : 72)

En somme, l'étude de cas a pour principe la description et l'analyse des espaces-temps sociaux, les phénomènes sociaux n'étant pas uniquement contextualisés mais localisés socialement à la mesure de la morphologie des relations sociales. Dans l'étude des pratiques sociales, rendre compte du contenu d'une expérience sociale suppose de se référer au mode d'organisation des comportements sociaux : la morphologie des relations sociales. (Sabourin, 1997 : 159) La **description** des entretiens suppose non seulement la description du contenu des discours, mais doit faire état de l'organisation de ces discours. Avant toute explication, il faut élaborer une description sociologique spécifique, appelant un découpage spatio-temporel et langagier du phénomène social étudié. Le travail de description repose sur les distinctions de point de vue, d'espaces et de temps opérés dans l'indexation de la connaissance. (Sabourin : 1993 : 88) Quelle est la mise en forme de l'expérience, de quel(s) points de vue procèdent les formes de connaissances et les pratiques sociales? Ou encore, avec Halbwachs, on peut se demander quels sont les cadres sociaux de la mémoire, ces notions collectives permettant de produire le souvenir, et structurant l'expérience? Quels sont les schèmes opératoires au centre des régularités sociales de l'expérience tels qu'ils se constituent dans des référents de temps et d'espaces, ainsi que dans des formes langagières? En fonction de quelles catégories ordonne-t-on, dans le discours et dans la pratique, les êtres et les choses? Enfin, quels sont les principes organisateurs des représentations et des pratiques?

Si le travail de description a pour but de sélectionner et organiser les informations pertinentes en regard de l'objet de recherche, l'**analyse** vise la mise au jour des régularités sociales dont fait état l'organisation de la connaissance relative aux contenus d'expériences des individus.

Pour résumer, l'étude de la morphologie des relations sociales est aussi l'étude de la forme de l'expérience (expérience ici comprise comme rapport au monde au sens de l'épistémologue des sciences G-G. Granger). Les modèles théoriques en sociologie s'orientent généralement sur l'étude de la production des idéologies. Notre position est que l'étude des idées (au sens des réflexivité) ne résume par l'état des relations sociales. Dans le cadre d'une sociologie de l'expérience, nous nous intéressons à l'élaboration d'un rapport au monde tel qu'il se constitue dans les pratiques sociales : c'est-à-dire par l'étude de la morphologie des relations sociales.

La sociologie de la mémoire nous permet de poser des éléments des discours comme organisés à travers des référents d'espace-temps et de langage propre à la localisation de la mémoire et indexant la pratique. Aussi, l'étude de la critique de la forme dominante d'alimentation telle qu'elle s'exprime dans une forme de mise en marché différenciée ne peut se faire sans l'étude de la morphologie des relations sociales par lesquelles circulent ces aliments. En dernière instance, nous nous intéressons à la production et la reproduction de l'existence telle que constituée dans des formes sociales. Au sein de ces groupes de consommateurs participants à un projet d'Agriculture soutenue par la communauté, en quoi les pratiques de consommation participent de l'élaboration de leurs conditions d'existence sociale?

III - Démarche méthodologique

Dans l'ordre d'une méthodologie qualitative de recherche, la construction des matériaux (Ramognino et Houle, 1993) s'est effectuée sur la base d'observations, de données statistiques et, principalement, d'entrevues à structuration ouverte.

La démarche méthodologique procède d'abord par l'objectivation des règles de la construction des matériaux, en ce que ce n'est pas l'objet étudié qui est « objectif » - l'objectivation de la description et de l'analyse des matériaux étant plutôt relative aux règles mises en œuvre dans la recherche, permettant de situer socialement les logiques et pratiques sociales mise au jour, c'est-à-dire de localiser les matériaux en tant que fabrication sociale. Aussi, nous parlerons de l'objectivation des matériaux au sens où il faut « construire » l'objectivité, en explicitant la démarche de recherche (au sein des moments de la construction des matériaux, la description et l'analyse des discours, etc.) permettant d'en établir la valeur d'objectivité *a posteriori*. Ce sont les règles explicitées de la démarche méthodologique, ainsi soumises à la critique, qui confèrent une valeur de généralité et peuvent éventuellement permettre un cumul des sociographies. Objectiver la démarche de recherche consistera en premier lieu à mettre au jour les modalités de la construction d'information dans l'expérience sociale, la relation d'entrevue, les techniques de construction des données et l'ontologie sociale au fondement des choix et des outils de la démarche de recherche. (Ramognino, 1992)

Par ailleurs, à la fin de ce chapitre, nous parlerons aussi d'objectivation dans la mesure où l'on reconnaît et pose les fondements et les limites de la connaissance sociologique, constituant des objets qui ne résument jamais la totalité de l'expérience.¹¹ La reconnaissance explicite des modalités de cette réduction du

¹¹ « Ainsi, la limitation d'une connaissance scientifique ne me paraît-elle pas relative à son champs, mais liée au fait que le contenu de l'expérience déborde l'objet tel qu'on vient de le définir. » (Granger, 1982 : 17)

phénomène social en construit sociologique peut seule permettre d'interpréter la connaissance qu'elle élabore. (Granger, 1968)

III.1 La construction des informations

Un principe fondamental de l'analyse sociologique, relevé dans de nombreux travaux en méthodologie, est qu'il n'existe pas d'information brute directement accessible qui résiderait là : à l'état de nature. Les « données » sont des informations socialement construites. Dans la démarche méthodologique de recherche, il ne saurait plus être question de laisser émerger une soi-disant objectivité préexistante, autonome par rapport au sujet qui en fait l'expérience, et où le chercheur se limiterait à être un instrument d'enregistrement des « données ». Nous avons vu plus haut que le langage est nécessairement localisé socialement, celui du répondant comme celui du chercheur.

Puisque nous ne pouvons admettre le présupposé en regard duquel les données existeraient en elles-mêmes sans qu'intervienne les relations sociales dans lesquelles les informations sont élaborées, nous parlerons de la construction des informations relatives à un objet de recherche, plutôt que du recueil ou de la cueillette des données. Plus qu'un simple changement de terminologie, il s'agit de signifier que les discours, sous la forme de matériaux déjà élaborés ou construits par le chercheur, sont indissociables de leur contexte de production. (Poupart, 1993) On parlera d'informations ou de matériaux au sens où les discours et les documents ne sont pas naturels mais, de part leur existence même, déjà des constructions sociales inscrites dans des intérêts de connaissance.

Les derniers travaux en méthodologie soulèvent qu'il ne s'agit pas d'annuler les biais, en ce que tout regard est orienté, mais d'objectiver les médiations intervenant dans la construction des matériaux. C'est-à-dire de situer socialement les matériaux étudiés, de mettre au jour leur localisation sociale, afin de poser les limites et les possibilités des matériaux en regard d'un objet de recherche qui sera

par ailleurs redéfinit à la mesure des matériaux.. « *Pour l'essentiel, la valeur de représentativité d'un travail empirique en sociologie s'élabore dès la phase de construction des données.* » (Sabourin, 1993 : 70) Il faut mettre au centre de la description de l'objet de recherche les médiations par lesquelles nous avons construit les matériaux pour l'analyse, et qui en détermine les pourtours. On voit déjà qu'il s'agit d'une approche heuristique de recherche : l'objet de recherche guide la première construction des matériaux, mais se voit aussi redéfini à la mesure de ces matériaux. En sommes, la mise au jour des médiations nous permet d'établir les frontières et la portée des connaissances produites.

« Considérée sous son angle dynamique, la construction des données est d'abord un travail de nature heuristique, construction objectivée et orientée par une analyse méthodologique de sa valeur de représentativité d'un objet défini. » (Sabourin, 1993 : 70)

Ainsi, qu'il s'agisse de « données » qualitatives ou quantitatives, les matériaux à partir desquels le sociologue étudie les phénomènes sociaux infèrent des objets de recherche, et in-forment certains points de vue sur la réalité sociale¹². À cet égard, quelque soit la ou les méthodes de construction des informations utilisées par le chercheur dans l'étude des faits sociaux, il ne peut faire l'économie de s'interroger sur le statut qui est accordé aux questions, comme celui accordé aux réponses. (Houle, 1993) En sommes, il s'agit de tirer les conclusions du statut social que nous accordons aux matériaux dans la description d'un objet de recherche. Dans le cas qui nous occupe, c'est à travers une description minutieuse des médiations par lesquelles se construit la situation d'observation et d'entretien que nous serons à même d'objectiver la construction des catégories de connaissance intervenant dans le discours. Il s'agit de mettre au jour la production de la connaissance sur les pratiques alimentaires, notamment à travers le schéma d'entrevue et la relation d'entrevue. Nous y reviendrons.

¹² P. Sabourin parlera de la localisation sociale de toute connaissance et de toute pratique, plutôt que de leur caractère strictement local. L'article de Paul Sabourin sur la régionalisation du social met bien en évidence que le local est une irréductibilité du social, puisqu'il caractérise à la fois l'objet et les conditions de son étude. (Sabourin, 1993)

III.2 Les entretiens à structuration ouverte

Si la description et l'analyse de toute information à des fins d'étude scientifique doit passer par la mise au jour des médiations propres à leur construction sociale, il va sans dire que les différents matériaux construits pour faire l'étude d'un phénomène social ne permettent pas de construire un même objet. C'est justement parce que la nature des informations traitées parle déjà du point vu sous lequel est étudié un phénomène social que la construction des informations est de première importance. Ce n'est pas par hasard que nous avons procédé à des entretiens à structuration ouverte. Cette méthode est en accord avec une ontologie du social, posant les individus comme constructeurs de sens plutôt que réceptacles passifs. L'entretien à structuration ouverte se situe à l'opposé d'un technicisme de la méthode, dont le questionnaire est l'exemple le plus strict d'une prescription de la relation intervenant dans la construction des informations. Plutôt que de prescrire une relation autoritaire induisant généralement, sinon les réponses, les cadres dans lesquels elles peuvent se situer (définition *a priori* des diverses dimensions composant l'objet de recherche, notamment), il s'agira d'objectiver *a posteriori* la démarche heuristique de recherche. Cette recherche étant fondée sur une approche heuristique, la question de recherche s'est vue redéfinie à la mesure de la pré-analyse des matériaux. En ce sens, il n'y a pas de règles de méthode au sens strict d'une procédure totalement déterminée *a priori*, mais une analyse continue opérée aux différents moments de la démarche pour s'ajuster à la configuration sociale originale de l'objet.

Essentiellement, nous avons construit notre matériau sur la base d'entretiens à structuration ouverte, menés à partir d'une situation de conversation. Le principe premier de l'entretien à structuration ouverte consiste à permettre au répondant de parler de son expérience dans les termes qui lui sont propres, relativement aux dimensions pertinentes de cette expérience et en fonction de l'importance accordée aux diverses facettes de la participation à un projet d'Agriculture

soutenue par la communauté (ASC). Au fondement de cette forme d'entretien repose l'idée selon laquelle le chercheur ne peut *a priori* envisager exhaustivement les composantes de l'expérience du répondant, la vie sociale étant d'une telle complexité. Nous verrons au moment de la description de ces entretiens, qu'il est par ailleurs apparus des dimensions de cette expérience de participation qui n'avait pas été appréhendé dans le schéma d'entrevue, mais qui ont pu resurgir grâce au caractère ouvert des discussions. Un souci de premier ordre du chercheur lors de la conduction d'entretiens à structuration ouverte est de se garder de suggérer les réponses ou de provoquer des réponses stéréotypées, un biais propre aux questionnaires, afin de ne pas stériliser la démarche de découverte qui circonscrirait l'objet de recherche abstraitement, alors que nous souhaitons élaborer un savoir sociologique de l'organisation sociale réelle et non de l'organisation présumée par le chercheur.

Du point de vue de la méthodologie qualitative, l'échantillonnage s'appuie non pas sur la reconduction d'une représentativité statistique fondée sur la quantité d'individus sélectionnés, mais sur la pertinence de ces cas en regard de l'objet de recherche. Nous parlerons d'une représentativité sociologique (Houle, 1979) au sens où se sont les diverses expériences à l'alimentation constitutives de la participation à un projet d'Agriculture soutenue par la communauté (ASC) qui représentent ici les critères de sélection déterminants dans le choix des répondants. L'individu est ici perçu en tant que dépositaire de représentations et pratiques ancrées dans une expérience sociale. L'individu, comme être *en relation* et *de relation*, appartient toujours à des groupes. Ce sont les constantes, notamment les clivages sociaux, peuvent être décrit à travers les discours individuels qui seront révélateurs des modèles généralisables à des groupes.

III.3 - Les médiations propres à l'entretien à structuration ouverte

Relativement à la conduction d'entretiens à structuration ouverte, la mise au jour de la relation sociale d'entrevue est à la base même de l'objectivation des

matériaux : la nature des informations échangées est à la mesure de la « définition » que les interlocuteurs se donnent de la relation sociale.

« L'altérité est, en ce sens, une dimension sémantique qui se dévoile au fur et à mesure que le sujet renonce, en l'approchant, à y imposer son propre appareil conceptuel. Cette perspective, si elle peut paraître d'une certaine façon comme une radicalisation du point de vue objectiviste (l'équation personnelle, élargie jusqu'à englober les déterminations culturelles du sujet, demeure un ensemble de variables qu'il faut individuer et expulser du champ de l'observation), semble avoir déjà intériorisé l'idée que l'acte ethnologique consiste essentiellement en une rencontre, et l'objet, non plus dans l'autre, mais justement dans la **rencontre** du Soi avec l'autre de soi. » (C'est l'auteur qui souligne) (Sergia Della Bernardina, 1989 : 15)

La relation d'entrevue est avant toute chose une expérience sociale, une relation sociale qui s'établit entre le répondant et le chercheur. L'entretien n'est pas d'abord une expérience scientifique, mais une expérience humaine¹³. (Ramognino, 1992) Il ne s'agit donc pas de déterminer comment éviter que les données construites ne soient « contaminées » par les effets de cette relation, en ce que se sont justement ces relations sociales qui est aussi partie prenante de l'objet sociologique. Les discours sont des matériaux d'étude sociologique en ce qu'ils témoignent d'abord de ces relations sociales. S'il peut apparaître assez évident que le travail du chercheur s'inscrit dans une co-construction du sens à travers la relation d'entrevue, cela est tout aussi vrai dans l'acte de lecture de documents écrits, l'écoute de documents audio-visuel, etc. À la différence de la co-construction implicite à toute relation sociale, celle qui caractérise le travail en science sociale est que les modalités de la construction doivent être explicitées.

¹³ Les nouvelles règles en matière d'éthique dans la recherche ayant été mises en vigueur dans les universités québécoises en janvier 2001 s'inscrivent dans une institutionnalisation des rapports sociaux qui n'est pas en accord avec la définition ici proposée de la relation d'entretien. L'entrevue à structuration ouverte est d'abord une relation sociale, une discussion au cours de laquelle il n'y a pas de sens à mettre en garde l'interlocuteur des risques et impacts potentiels de la discussion sur le cours de sa vie, de sa vision du monde. La méthode expérimentale semble imposé les critères éthiques de l'entrevue sociologique. Mais le premier critère éthique n'est-il pas de ne pas considéré son interlocuteur comme un simple réceptacle de contenus, contenu qui serait extrait par le chercheur?

« Cette difficulté qui peut apparaître comme une impasse de l'observation, doit être référée au fait que toute information – qu'elle soit déjà élaborée ou construite par l'observateur – est de l'ordre de l'expérience sociale et non de l'ordre de l'expérience scientifique proprement dite, et en tant qu'expérience sociale, l'information est par nature moins une information sur la « réalité » qu'une « connaissance orientée », ce que nous avons appelé une ontologie implicite. » (Ramognino, 1992 : 8)

III.4 Résumons notre démarche méthodologique

En conclusion, un premier travail de description consiste à mettre au jour les *médiations intervenant dans la construction des matériaux pour la description et l'analyse sociologique* : le cadre contextuel de l'entretien et la relation sociale d'entretien nous permettra de statuer sur les informations construites en regard de notre objet de recherche. Il s'agit de la définition même du matériau, c'est à partir de cette relation sociale que s'élaborent les informations qui seront par la suite décrites et analysées. Un second moment repose sur la *description des entretiens* : ce dont parle l'individu, les thèmes et l'ordonnement de ces informations (de quoi parle-t-on?), l'organisation du discours qui relève de l'indexation de la connaissance dans l'expérience (comment parle-t-on des différentes dimensions de l'expérience?). Par ailleurs, l'analyse est la mise au jour du rapport forme / contenu des discours en regard des pratiques alimentaires. Quels sont les principes de structuration de cette expérience? La mise en correspondance des catégories ordonnant les informations contenues dans les entretiens, c'est-à-dire la mise au jour de la forme du discours, permettra de faire état des régularités sociales propres à l'organisation de l'expérience à l'alimentation des individus rencontrés, de proposer une *analyse des matériaux* dont la démarche d'objectivation est explicite, et dès lors ouverte à la critique.

IV - La construction des matériaux de cette recherche

Les entretiens à structuration ouverte constituent la base des matériaux de la présente étude. S'y ajoutent l'observation, l'observation participante et certaines données résultant d'enquêtes statistiques. Par l'articulation de ces différents

matériaux nous avons souhaité cerner plusieurs dimensions de la participation à un projet d'Agriculture soutenue par la communauté¹⁴.

Un volet déterminant dans la précision du projet de recherche consista à me familiariser avec l'histoire du groupe associatif Équiterre (coordonnateur des projets d'Agriculture soutenue par la communauté), ainsi que de plusieurs fermes composant le réseau québécois des projets d'ASC, afin d'être mieux à même de cerner la dynamique des milieux, les logiques sociales à l'œuvre dans la mise en place et le développement des projets d'ASC. C'est à partir de l'histoire de ces projets de mise en marché alternative qu'il était ensuite possible de comprendre la configuration des activités sociales qui s'y tiennent. Un portrait de cette forme de mise en marché a été tracé dans le premier chapitre de ce projet de mémoire.

Ainsi, un contact fut établi préalablement avec la coordonnatrice du réseau québécois d'ASC chez Équiterre, retraçant l'histoire de l'organisation, ainsi que des projets de mise en marché agricole. À cet effet, plusieurs documents relatifs aux projets d'ASC qu'a produit l'organisme communautaire ont aussi été mis à ma disposition. J'ai participé en novembre 2000 à un colloque sur l'ASC organisé par Équiterre et qui regroupait quelques 200 participants – majoritairement des agriculteurs, quelques consommateurs particulièrement engagés dans un projet d'ASC et des individus concernés par la question de l'agriculture et de l'alimentation. Plusieurs entrevues exploratoires auprès d'informateurs-clé et de cultivateurs membres d'un projet d'ASC depuis les débuts du réseau québécois ont pu me renseigner sur les projets d'ASC, l'histoire de leur ferme et de leur participation au projet, des consommateurs partenaires de la ferme, la mise en marché des denrées, leur vision de l'alimentation, l'avenir des projets d'ASC, ainsi que leur position en regard de l'agriculture industrielle dominante. Ces entretiens m'ont notamment permis d'orienter le choix de rencontrer certains

¹⁴ Étant donné qu'il n'y a pas de théorie nous permettant de statuer sur les biais généraux des divers types de matériaux de l'analyse sociologique, P. Sabourin propose la triangulation des matériaux, c'est-à-dire qu'il faut « *se replier sur l'usage de deux ou plusieurs formes de connaissance pour évaluer ces biais par rapport à un objet* ». (Sabourin, 1992)

consommateurs associés à des fermes de diverses tailles. Enfin, des échanges informels eurent lieu avec de nombreux agriculteurs, des consommateurs, ainsi que des bénévoles chez Équiterre.

Aussi, j'ai fait de l'observation directe dans des lieux de distribution des paniers hebdomadaire de légumes où se rendent les consommateurs, et où se transmettent les nouvelles de la semaine sur la ferme et des informations sur les denrées contenues dans les paniers. Au moment de ces observations lors des instants où les individus viennent chercher leurs produits de la ferme, j'ai porté mon attention aux interactions qui avaient cours entre les personnes (consommateurs entre eux et avec les producteurs), le temps passé au lieu de distribution, la manipulation des aliments, etc. Enfin, j'ai participé au brunch d'un groupe de consommateurs associés à une ferme dans la région de Montréal en novembre 2000, où l'on discuta des modalités de l'entente et de la mise en marché entre producteurs et consommateurs. Je me suis moi-même inscrite en tant que consommatrice associée à une ferme à la fin du projet de recherche, soit pour la saison d'été 2001, et me suis impliquée dans le groupe d'individus responsable d'assurer la bonne marche du projet et agissant notamment comme intermédiaire entre les agriculteurs et les consommateurs (groupe-noyau). Cette observation participante a constitué une expérience enrichissante en regard des dynamiques sociales s'établissant entre les différents participants au projet, à la mise en place d'une entente et d'une organisation afin d'assurer la communication entre membres et agriculteurs, ainsi qu'aux façons de régler les conflits qui sont survenus au cours de la saison.

L'enquête statistique menée par Équiterre en 2001 et intitulée « *Évaluation du Réseau québécois des projets d'Agriculture soutenue par la communauté (ASC)* » a constitué une autre source de référence dans la délimitation de notre objet de recherche. Cette étude menée auprès de 17 fermes du réseau québécois des projets d'ASC et 106 consommateurs-membres dresse un portrait statistique des agriculteurs et des consommateurs sur la base d'entrevues téléphoniques. Cette

recherche menée par Équiterre avait pour but d'évaluer les acquis et les limites du réseau québécois des projets d'ASC, afin notamment d'orienter les discussions sur l'avenir des projets au Québec.

IV.1 Une définition opératoire de l'appropriation sociale des projets d'ASC

La méthodologie de recherche a principalement reposé sur la conduite d'entretiens à structuration ouverte portant sur l'expérience sociale d'individus associés à une ferme maraîchère biologique dans le cadre d'un projet d'ASC. Pour comprendre comment s'inscrit un projet d'ASC dans la vie des consommateurs, il nous fallait être à même d'étudier les relations sociales par lesquelles se construit l'expérience de l'alimentation et de la participation au sein d'un projet d'ASC.

Un schéma d'entrevue a été élaboré pour les entretiens avec les individus participant à un projet d'ASC. (On trouvera un exemple du schéma d'entrevue en annexe.) Ce schéma a été élaboré à la lumière des nombreuses discussions que nous avons eu avec des agriculteurs, membres et bénévoles chez Équiterre et quelques consommateurs participants à un projet. Deux entrevues exploratoires ont eu lieu, à la lumière desquelles a pris forme une version définitive du schéma d'entretien. Ces deux entretiens, d'environ une heure trente chacun auprès d'une femme mère de quatre enfants en bas âge et d'une femme célibataire d'une quarantaine d'années, nous ont notamment permis de noter l'importance de susciter la description de la relation établie avec l'agriculteur dans le cadre d'un projet d'ASC, ainsi que la dimension relative aux habitudes alimentaires en regard de l'économie alimentaire de marché.

En ce guidant sur le schéma d'entretien, il a été demandé aux personnes interviewées de parler de leur expérience en tant que consommateurs associés à une ferme dans le cadre d'un projet d'ASC. Nous avons anticipé une organisation (chronologique et synchronique) des thématiques afin de cerner les diverses dimensions relatives à la participation à cette forme de mise en marché en

tant que consommateur, structurées autour de quatre grands thèmes, c'est-à-dire 1- les habitudes alimentaires, 2- l'histoire de la participation au projet d'ASC, 3- l'usage qui est fait des denrées, 4- les relations sociales ayant pu s'établir avec les agriculteurs et les autres partenaires. Autant de dimensions générales que nous souhaitons explorer avec les personnes rencontrées afin de saisir leur expérience de participation. Au cours des entretiens, il était essentiellement demandé aux individus de nous relater leur expérience en tant que participants à un projet d'ASC.

Outres deux entrevues exploratoires, sept entrevues ont été réalisées entre octobre et décembre 2000. Bien que l'échantillonnage réalisé n'ait aucune prétention de représentativité statistique, ce qui importe peu dans ce genre d'étude, j'ai tout de même recueilli le témoignage de femmes et d'un homme se situant dans des cohortes d'âge distinctes (18-30 ans, 31-45 ans et 46-60 ans), ayant différents statuts socio-économiques et se trouvant dans des situations familiales ou sociales variées (célibataires, couples avec ou sans enfants, divorcée, mère monoparentale), afin de pouvoir saisir la diversité des situations individuelles qui sont susceptibles de constituer des rapports différenciés à l'alimentation. Plus significativement, en ce qui a trait à la représentativité sociologique de nos matériaux, la sélection des interviewés a reposé sur la pertinence de ces derniers en regard aux divers points de vue qui construisent ce partenariat, d'où le souci de faire appel à des informateurs ayant des expériences différentes de cette participation. D'abord, nous avons rencontré des consommateurs associés à différentes fermes, étant donné les ententes variées que permet l'ASC comme forme de mise en marché et qui peuvent donner lieu à autant d'expérience de participation. Six projets d'ASC sont ainsi représentés parmi les sept répondants. Aussi, les répondants rencontrés participent à un projet depuis plus ou moins longtemps : trois personnes en sont à leur première année de participation, deux à leur deuxième année, une personne en était à sa troisième année et la septième répondante participait pour une quatrième année. Alors que deux personnes sont impliquées activement dans le groupe communautaire Équiterre, deux personnes

ne connaissaient pas ce groupe coordonnateur des projets d'ASC au Québec et trois étaient informés du rôle d'Équiterre comme promoteur de cette forme de mise en marché socialement différenciée.

Comme il a été noté plus haut, l'individu est ici perçu comme le détenteur d'une expérience sociale, partagée par d'autres individus. Nous nous sommes intéressés aux consommateurs en tant que porteurs d'une expérience sociale partagée par plusieurs individus, et non en regard de leur personnalité. C'est-à-dire que dans la présente étude nous souhaitons mettre au jour ce qui caractérise les participants des projets en ASC, leurs trajectoires sociales et expériences communes.

IV.2 Le logiciel d'analyse de contenu Atlas-ti

À l'aide du logiciel Atlas-ti, nous avons procédé à la description et l'analyse des discours, compris comme connaissance élaborée à travers des notions collectives, soit la mémoire sociale. Le logiciel de contenu ethnographique Atlas-ti est compatible avec la démarche de recherche qualitative : approche heuristique, rétroactive, élaboration d'une représentation visuelle de la segmentation et du codage des extraits sonores. Ce logiciel permet de conserver les entretiens sur bande audio, il s'agit d'un outil de travail exceptionnel en ce sens où toute la richesse du contexte d'entretien (environnement sonore, intonations de la voix, interruptions, etc.) est conservée et permet une remémoration beaucoup plus juste de la relation d'entretien. La description et l'analyse des données supposent un usage conséquent de l'informatique : la démarche rétroactive que permet le logiciel Atlas-ti est propre à retracer les diverses étapes dans la construction de l'analyse des informations. Aussi, ce logiciel permet la codification en réseaux des informations; plutôt que confiner dans des structures hiérarchiques, la description des données relève de notre position ontologique du social, à savoir que la vie sociale n'est pas organisée sous le mode hiérarchique uniquement mais faite aussi de réseaux sociaux.

V - Fondements et limites de la connaissance sociologique

Une question éthique fondamentale du travail de recherche est de pouvoir expliciter que les opérations permettent de rendre compte de ce que sont les groupes sociaux en présence, leurs rationalités, leurs règles d'intelligibilité du réel. La démarche de recherche exposée dans ce chapitre rend compte de ces préoccupations. L'éthique dans la recherche concerne non seulement la construction des matériaux, mais aussi l'analyse qui en est faite. Si nous partons du postulat de la diversité humaine, la question éthique fondamentale pour une sociologie qui se veut être autre chose qu'un autre discours gestionnaire est de pouvoir rendre compte de logiques et de formes sociales différenciées.

Le choix d'un objet de recherche et son traitement sont déjà une prise de position en ce qu'ils contribuent à mettre en avant-scène des groupes sociaux, certaines logiques et pratiques sociales. Cela dit, le travail scientifique est nécessairement un découpage et relève d'un certain nombre de points de vue limités qui ne résument pas l'expérience sociale dans sa totalité. La science procède par la réduction des significations qui concernent directement une expérience visée comme totale. (Granger, 1982) Granger parlera du caractère radicalement non-objectivable de la totalité. Il est donc essentiel de poser les limites des constructions savantes comme sociologiques de l'action humaine. Sur la question des propriétés respectives de la connaissance de sens commun et scientifique, nous nous rangeons du côté de l'épistémologue des sciences G.-G. Granger qui a bien mis de l'avant qu'il faut statuer de l'ordre du savoir auquel renvoient les formes de connaissance. Puisque le travail du sociologue se construit par une réduction drastique de la réalité humaine, par la construction de modèles abstraits des phénomènes sociaux, le chercheur n'est pas à même de prescrire les comportements¹⁵. Chaque type de discours a ses propriétés et ses limites. Le

¹⁵ « Faute de les bien reconnaître, on tombe dans un scientisme arrogant et ridicule, inconscient de sa propre ignorance, ou bien l'on attribue le nom de science à n'importe quelle discipline de pensée, tournât-elle délibérément le dos à l'objectivation de l'expérience. » (Granger, 1969 : 400)

travail du sociologue relève de la constitution d'une connaissance élaborée du point de vue de l'interaction sociale. Ce point de vue ne résume évidemment pas la constitution des points de vue possible quant aux projets d'Agriculture soutenue par la communauté.

La contribution du travail de recherche dans les sciences sociales consiste à mettre en lumière des éléments et des relations potentiellement importants qui constituent les représentations et les pratiques sociales. Nous pensons que le travail du sociologue est de contribuer à l'avancement des connaissances par la description et l'analyse des faits socio-économique, pouvant guider une action la plus lucide possible sur le monde. Ce sont là des questions auxquelles s'intéresse la sociologie. Pour ce qui est des réponses, le chercheur ne peut se poser en prophète¹⁶. Toutes les décisions dans le champ des politiques sociales sont essentiellement des décisions prises en regard d'une combinaison d'un certain nombre de « facteurs » pertinents. Les règles de l'épistémologie moderne posent qu'on ne peut induire à partir d'un découpage scientifique, dans le cas présent de la dimension sociologique, la totalité de la vie humaine. Ainsi, si nous nous proposons de décrire les limites et possibilités des re-définitions et de l'appropriation des formes sociales d'économie, ce travail n'a pas légitimité d'exproprier les individus de leur capacité politique, de penser des façons de vivre en société, dans la mesure où cette connaissance peut se substituer à un autre type de nature idéologique qui embrasse l'ensemble des dimensions du rapport au monde. L'historien Alexander Gerschenkron dira :

« No past experience, however rich, and no historical research, however thorough, can save the living generation the creative task of finding their own answers and shaping their own future. » (Gerschenkron, 1952)

¹⁶ Pour une discussion sur savoir social et savoir sociologique, nous référons le lecteur au chapitre méthodologique du rapport de recherche « *Citoyens, bénéficiaires et exclus: usages sociaux et modes de distribution de l'aide alimentaire dans deux régions du Québec : la Mauricie et l'Estrie.* » (Sabourin, Paul, Roch Hurtubise et Josée Lacourse)

V.1 Éthique dans la recherche

Enfin, concluons cette section du chapitre méthodologique en notant que les règles d'éthique dans la recherche ont été respectées au moment de la construction des informations. Nous avons suivi les procédures d'éthique dans la recherche telle que définies par les protocoles de recherche de l'Université de Montréal dans toutes les situations où elles s'appliquaient. Les individus rencontrés ont accepté en toute liberté de partager leur expérience en tant que membre d'un projet d'ASC et en connaissance du projet de recherche. Tous les répondants ont été informés que l'usage des entretiens répondrait aux règles de confidentialité en sciences sociales, c'est-à-dire que toutes les données sont traitées sous couvert de l'anonymat et que nous faisons usage de l'information à des fins strictement scientifiques. Aussi, pour des raisons de confidentialité, les noms des répondants ont été modifiés dans les chapitres de description et d'analyse qui suivent. Seules des initiales fictives serviront ici à reconnaître chacun des sept individus, soit V, H, B, A, C, J et L. De même, les informations susceptibles de permettre l'identification des individus et qui ne sont pas directement liées à notre propos ne seront pas dévoilées.

VI – Description des entretiens

Les individus qui nous ont parlé de leur expérience en tant que consommateur dans un projet d'ASC ont tous été associés à un projet au cours de la saison de l'été 2000, à Montréal. Selon les membres d'Équiterre et les agriculteurs en ASC, cette année de récolte fut particulièrement difficile. Le temps pluvieux et froid, puis les gels hâtifs n'ont pas permis que soit cultivées plusieurs variétés de légumes (par ex. tomates, maïs, ail) et certains agriculteurs ont terminé la saison un mois plus tôt que prévu. Les paniers contenaient généralement moins de légumes que les saisons précédentes et la diversité était restreinte. *Équiterre*, coordonnateur des projets, a d'ailleurs émis une lettre à cet effet aux milliers de consommateurs en ASC pour leur demander d'être conciliants et afin de souligner

à nouveau le principe du partage des risques et des bénéfices au fondement de la mise en marché en ASC.

À la fin de cette dernière section du chapitre méthodologique, nous présentons une synthèse résumant les modifications dans l'ordre du schéma d'entretien à la lumière du discours des individus et de la relation sociale d'entrevue qui nous a permis de donner un statut aux informations.

VI.1 Situation sociale et relation d'entrevue propres à chacun des entretiens

Comme nous le mentionnions plus tôt, il s'agit d'entretiens à structuration ouverte, c'est-à-dire que le chercheur procède à l'exposition du thème général, ainsi que des principaux volets de la discussion (habitudes alimentaires, modalités de la participation en ASC, usage des denrées, relations sociales établies au sein du réseau avec le fermier et les autres participants) et laisse ensuite l'individu relater son expérience dans les termes qui lui sont propres, sans induire les réponses. Très différent du questionnaire, l'entretien se déroule sous le mode de la conversation, au cours de laquelle les individus ont parlé de leur expérience de l'alimentation et de leur participation à un projet d'ASC. La durée des entretiens a variée de 60 à 90 minutes.

Nos matériaux consistent principalement en sept entretiens, où la relation sociale de communication opère comme principale médiation de la construction du discours, que nous allons décrire au prochain chapitre. Nous avons déjà exposé en quoi la reconstruction de l'objet empirique est intrinsèque au procès d'analyse. Les prochaines pages doivent permettre au lecteur de prendre la mesure de cette co-construction du sens du discours par le chercheur, comme préalable à la lecture des matériaux, rendant par la suite possible l'analyse faite des matériaux en regard de notre objet de recherche, sa critique éventuelle, ainsi que l'exploration de différentes facettes du phénomène social que nous n'aurons pas explicitement abordé. C'est la mise au jour des médiations nécessairement constitutives des

informations, qui permet d'objectiver la démarche *a posteriori* et rend possible l'élaboration d'un savoir sociologique ne se résumant pas à une interprétation de sens commun.

Poser la co-construction du discours par le répondant et le chercheur suppose de faire état de la relation d'entretien telle qu'elle s'est établie, en tant que discours social spécifique au type de relation. Comme il était noté dans les pages précédentes, la relation d'entrevue est d'abord une relation sociale, qu'il importe de décrire afin d'en saisir les enjeux, la nature des informations, « à qui parle-t-on? ». La nature d'une conversation est de plus attachée à la situation sociale d'énonciation constituant la relation d'entrevue et c'est pourquoi nous décrivons d'abord la situation sociale de l'entretien, le statut donné par l'interviewé à son discours, à l'interviewer et à la relation d'entretien, en dénotant l'emphase mise sur certaines dimension du discours, l'exploration de dimensions dont la source est l'interviewé(e), l'évolution de l'attitude observable, etc. Les entretiens sont ici exposés dans l'ordre chronologique selon lequel ils se sont déroulés.

Je suis entrée en contact avec les répondants suite à la rencontre de consommateurs et d'agriculteurs au moment du colloque sur l'ASC en novembre 2000 et par l'entremise de connaissances. À l'exception de deux cas (A et H), les entretiens ont généralement débuté par l'énonciation du préambule de recherche (voir annexe), soit une brève description de l'étude, la présentation du type d'entretien et du schéma d'entrevue, puis les questions relatives à l'éthique dans la recherche et au respect des informations de nature confidentielle.

Notons aussi que le discours de tous les individus rencontrés est très articulé. Ce sont des gens très scolarisés, d'une part, et d'autre part bien informés sur les questions relatives notamment à l'alimentation, mais aussi à la santé, à l'agriculture et à l'écologie. Les individus parlent dans une langue relativement soignée, s'apparentant plus au langage littéraire que populaire. Voici une description de la situation sociale propre à chacun des entretiens.

*** Entretien avec V.**

Mardi le 21 novembre 2000, 21 h.

Durée : 90 minutes.

Femme 18-30 ans / Célibataire / Deuxième année de participation à un projet d'ASC

Je suis entrée en relation avec la répondante par l'entremise d'un ami commun. Il lui avait parlé du projet de recherche et m'a ensuite donné son numéro, me signalant qu'elle était très intéressée à participer à un entretien et enthousiaste en regard des projets d'ASC et du groupe associatif *Équiterre*. Je lui ai téléphoné et elle me donna rendez-vous à son appartement le lendemain soir. Elle était heureuse que l'on puisse se voir à 21h, afin de ne pas nuire au temps consacré à ses travaux universitaires. Elle était ravie de pouvoir me rendre service et de parler de son expérience, en tant que militante, de donner un témoignage.

L'entrevue s'est donc déroulée dans son salon, assises par terre (enregistreuse entre nous). À mon arrivée, nous nous sommes tout de suite installées. Comme il était 21h nous étions toutes deux un peu fatiguées, mais réjouies de se rencontrer. Les lumières étaient tamisées et deux chats rôdaient dans la pièce. Elle partage le logement avec son frère qui était absent, et sa sœur travaillait à l'ordinateur dans une pièce adjacente.

La proximité sociale avec la répondante est très grande (même âge, toutes deux universitaires, provenant de la classe moyenne, valeurs similaires, goûts musicaux, etc.). Au début de l'entrevue, nous constatons que nous nous sommes vues au colloque sur l'ASC organisé par *Équiterre* la fin de semaine précédente. (Je crois qu'elle s'interrogera à savoir si je suis une militante.) Nous avons des connaissances communes, avons discuté avec les mêmes agriculteurs et les membres d'*Équiterre*. La proximité est telle que j'en oublie un peu mon travail

d'intervieweur et je ne ferai pas des commentaires toujours pertinents (qui auraient notamment su mettre l'accent sur l'expérience sociale de la répondante), participant parfois à la discussion comme dans le cadre d'une relation d'amitié.

Si la répondante est familière avec les enregistreuses puisqu'elle en fait usage dans le cadre de ses cours universitaires, elle est cependant moins familière avec le principe de l'entretien à structuration ouverte. Au début de la discussion, elle hésite, attendant de ma part des questions précises, commençant une réponse puis s'arrêtant en me disant qu'elle explicitera en fonction de mes prochaines questions. Un certain malaise est resté tout au long de l'entrevue, V. soulevant notamment la crainte de trop en dire. Malheureusement, j'étais très fatiguée et j'ai probablement manqué à la tâche d'expliquer correctement le thème et la forme de l'entretien. Tout au long de la discussion, la relation d'entretien évoluera sur le mode du plaidoyer où la répondante tente d'être convaincante en regard d'un objet de recherche qu'elle aimerait mieux saisir par l'entremise de mes interventions. (Avec raison, puisque je m'intéresse d'abord à son expérience de participation, plutôt qu'aux bonnes raisons de participer.)

V. est très ouverte à propos des différentes facettes de son expérience et nous avons abordé toutes les dimensions du schéma d'entrevue. Son discours est surtout politique et elle parle assez peu de son expérience personnelle comme consommatrice dans le cadre d'un projet d'ASC, bien qu'elle y fasse référence. En général, l'entretien se construit sur l'énoncé d'opinion et contient très peu de descriptions de pratiques. Mes interventions furent peu satisfaisantes, ne relançant pas le sujet sur des points importants qui étaient soulevés (Son implication sur les autres fermes avec lesquelles elle n'est pas partenaire, ses pratiques alimentaires).

À la fin, elle se dit très satisfaite de l'entretien, heureuse d'avoir pu se clarifier les idées, témoigner pour une cause qui lui tient à cœur, mais pour laquelle elle dit ne pas toujours avoir l'habileté de s'exprimer en public. Elle s'exprime cependant fort bien au cours de l'entrevue. Nous avons terminé la soirée chez l'ami commun

qui nous avait présentées. Nous pourrions résumer la relation à un discours politique au sens de discours militant où chacun doit persuader de la valeur de ses idées en fonction d'une mobilisation des efforts pour l'action. Y est donc exprimé un discours alimentaire en tant qu'enjeu politique.

*** Entretien avec L.**

Mardi le 28 novembre 2000, 17h.

Durée : 75 minutes

Femme 31-45 ans / Mère monoparentale d'un adolescent / Première année de participation à un projet d'ASC

Je suis entrée en contact avec L. à l'un des lieux de distribution des paniers de nourriture alors que je m'y étais rendue afin de faire l'observation de la distribution. Au cours des cinq minutes qu'elle a passé au point de chute, elle a parlé avec la personne qui vendait du pain biologique et échangé quelques mots avec l'agricultrice. Elle a distribué quelques tracts du *Mouvement Vert*, groupe politique dont elle est membre. Quand nous nous sommes parlé, elle s'affairait à remplacer de nombreux légumes dans une boîte d'échange prévue à cet effet (à côté de laquelle je m'étais installée), l'air un peu exaspéré à la vue de toutes ces patates et de ces carottes qu'elle prenait en contre partie des poireaux, courges, céleris-raves, radis noir, etc. Nous avons discuté de l'utilisation possible des poireaux – qu'elle ne connaissait vraisemblablement pas – et elle a soulevé les réticences alimentaires de son fils de 14 ans, ainsi que de sa voisine qui hériterait encore une fois des courges d'hiver! Cette femme semblait être prise au dépourvu avec un panier contenant tous ces légumes qu'elle ne savait ni identifier, ni cuisiner. Elle a accepté avec joie de participer à un entretien. L. est une femme très impliquée au sein de groupes politiques et elle a beaucoup d'entregent. Il me semble qu'elle a accepté de me rencontrer pour le plaisir de discuter. En tous les cas, ce n'est pas pour faire la promotion de l'ASC ou partager son enthousiasme face au projet, en regard duquel elle a une expérience mitigée. Au téléphone, nous

avons eu du mal à trouver un moment pour nous rencontrer (de nombreux messages sur le répondeur), mais je me suis rendue à son appartement la semaine suivante.

L'entretien s'est déroulé chez la répondante, assises l'une en face de l'autre au salon (enregistreuse sur la table au centre de nous et le fil traversant toute la pièce). L. avait couru toute la journée d'un endroit à l'autre et était fatiguée, n'avait pas mangé depuis le matin et attendait des amis pour souper à 19h. Nous sommes arrivées au même moment à son domicile et sommes montées ensemble. Nous avons discuté de choses et d'autres pendant une trentaine de minutes autour de la table à manger (notamment de la difficulté de manger de la nourriture végétarienne dans les restaurants et du projet de recherche), alors qu'elle prenait une bouchée. Puis nous nous sommes installées dans le salon. Malgré que tant de conditions aient été réunies pour rendre l'entretien difficile, la première heure s'est fort bien déroulée. La relation établie fut très amicale : nous étions toutes les deux à l'aise et avons rit tout au long de l'entretien. Pour ma part, j'étais en forme.

Je lui ai présenté la recherche et le type d'entretien avant que nous commencions. La forme de l'entretien à structuration ouverte a semblé convenir à la répondante. Elle m'a demandé à quelques reprises si ses propos étaient pertinents à la recherche, puis a poursuivit avec entrain un discours coloré et rempli d'anecdotes. Elle répondait avec beaucoup d'ouverture, d'enthousiasme et maints détails aux interventions générales que je faisais. Nous avons discuté de toutes les dimensions générales du schéma d'entrevue, quoique de façon très inégale. Le discours de L. a beaucoup porté sur les pratiques alimentaires et le mode d'existence qu'elle associe au végétarisme (critique de la marchandisation de l'existence). C'est un rapport très politisé à la santé, l'écologie et l'alimentation qui caractérise ses points de vue et pratiques alimentaires. Les dimensions relatives à la participation au projet d'ASC furent soulevées plus brièvement, en partie à cause du manque de temps et des interventions de son fils qui vinrent perturber la relation d'entrevue, mais certainement aussi parce qu'elle ne se sent

pas particulièrement engagée dans ce projet, au sens où l'ASC lui permet surtout de s'approvisionner en produits biologiques et qu'elle dresse un bilan incertain de sa première année de participation. Notons que cette femme est anglophone et qu'elle éprouve quelques difficultés à exprimer certaines idées.

Des échanges avec la co-locataire et le fils de la répondante, âgé de 14 ans, ont occasionné de nombreuses interruptions (nous avons interrompu l'enregistrement à trois reprises). Nous avons cessé l'enregistrement quelques instants à la vingtième minute de l'entretien au moment où la co-locataire de L. est venue nous saluer, puis la discussion s'est poursuivie sur le même ton. L'entrée de son fils après 45 minutes d'entretien a cependant eu un impact notable sur le cours de la discussion. Il y a eu une cassure dans la relation d'entrevue, la répondante étant visiblement agacée par l'attitude de l'adolescent qui refusait de manger le repas préparé pour lui. Nous avons interrompu la discussion environ 10 minutes afin que L. voie au souper de son fils. On reprend, mais les interruptions de son fils ont été de plus en plus fréquentes, si bien que les 10 dernières minutes de l'entretien se sont déroulées sous le mode d'un questionnaire, Linda n'ayant plus la tête à la discussion. L'entrevue s'est terminée assez brusquement, les invités devaient arriver d'une minute à l'autre. Nous nous sommes à peine salués et j'ai dû quitter très rapidement. Je n'ai pas discuté avec elle de ses impressions sur l'entretien. Nous pourrions résumer la relation à un discours politique au sens de discours militant où une personne particulièrement informée en renseigne une seconde à travers le témoignage d'une expérience de vie. Est ici exprimé un discours alimentaire en tant qu'enjeu politique et comme mode de vie alternatif communautaire.

*** Entretien avec J.**

Jeudi le 30 novembre 2000, 21h.

Durée : 100 minutes

**Femme 31-45 ans / Vit en couple, mère de deux jeunes enfants de 3 et 5 ans /
Deuxième année de participation à un projet d'ASC**

Je suis entrée en relation avec J. au lieu de distribution des paniers de nourriture alors que je m'y étais rendue pour faire l'observation de la distribution. (La même soirée au cours de laquelle j'ai rencontré L.) Je suis allée vers elle parce qu'elle avait un panier pour quatre personnes (il y a trois formats de paniers offerts par la ferme en question : pour une, deux et quatre personnes) et que j'étais soucieuse de m'entretenir avec une personne partageant le panier en famille. Aussitôt entrée, elle avait rapidement transféré ses produits dans des sacs et s'apprêtait à partir. Elle a d'abord hésité à l'idée de m'accorder un entretien. Puis, après lui avoir assuré que son expérience était pertinente à mon projet de recherche, elle a accepté et m'a donné son numéro de téléphone. C'est au point de chute que nous avons fixé un rendez-vous pour la semaine suivante. Elle suggère que la rencontre ait lieu dans un café, profitant de l'occasion pour sortir de la maison.

La rappelant au début de la semaine pour confirmer notre rendez-vous, elle était peu enthousiaste à l'idée et a suggéré que l'entretien se déroule au téléphone, puis a émis des réticences à l'égard de l'enregistreuse. Elle s'était possiblement dit après-coup qu'elle n'avait pas beaucoup de temps à me consacrer, considérant qu'elle avait deux enfants en bas âge et que la maison faisait l'objet de rénovations. Je lui ai expliqué l'impossibilité de se parler au téléphone et lui ai suggéré que l'on enregistre la discussion et que je lui remette la bande à la fin de l'entretien, si elle le désirait. Nous avons donc confirmé le rendez-vous pour le jeudi suivant. La veille, J me laisse un message disant que la rencontre devra être déplacée de quelques heures, reportant le rendez-vous initial de 19h à 21h.

Malgré mon appréhension à discuter avec une personne qui s'était montrée à maintes fois réticente à l'égard de l'entretien, le soir du rendez-vous c'est une femme d'excellente humeur que je rencontre au café. Elle arrivait de sa « tournée » d'emplette de nourriture. Le café, situé dans mon quartier à la

suggestion de J, ferme cependant à 21h30. Nous nous sommes donc rendues à un autre café que nous connaissions de nom dans la voiture de la répondante, nous donnant l'occasion de parler de tout et de rien. La relation établie est très amicale; un plaisir à discuter ensemble s'instaure entre nous en peu de temps. Bien que nous n'appartenons pas à des milieux sociaux particulièrement similaires, nous partageons un amour de la nature et une certaine curiosité pour le mode de vie de l'autre. C'est à-dire qu'elle est intéressée par mes études, mon parcours et moi par la vie qu'elle a choisie, de se retirer du marché du travail pour s'occuper de ses deux enfants. Nous avons beaucoup d'affinités. Ainsi, une belle complicité s'est installée et nous avons poursuivi notre discussion (familles, loisirs, plein air) une dizaine de minutes une fois arrivée au café. Je renouvelle mon offre de lui remettre la cassette de l'enregistrement de l'entrevue si elle le désire après-coup, mais elle ne semble plus avoir aucune réticence, le climat de confiance établit y étant certainement pour quelque chose.

L'entrevue s'est donc déroulée au café des Derniers Humains, un jeudi soir à 21h30, dans un coin de la petite pièce. (L'enregistreuse est posée derrière moi, sur le cadre de la fenêtre et le microphone est sur la table parmi les verres et les assiettes) L'endroit est bruyant, exigü et encombré. La musique de la trame sonore du film « Chat noir chat blanc » joue trop fort. Nous devons parler en se penchant sur le microphone. L'éclairage tamisé est agréable cependant. Malgré que les conditions dans lesquelles nous nous trouvons soient difficiles, la relation établie avec l'interviewée est très amicale et nous rions à de nombreuses reprises. J parle avec bonne humeur et ouvertement d'un sujet qui la passionne vraisemblablement et occupe une partie fort importante de son quotidien : l'alimentation. Elle passe sans distinction de l'alimentation à ses enfants, puis à son père qui lui a communiqué son amour pour la nature, la bonne nourriture et l'environnement. Elle ne manifeste aucune réticence à parler de sa vie privée, de son conjoint, ses parents; la famille est omniprésente dans le discours. J est très articulée et enthousiasmée par de ce qu'elle me raconte. Heureusement, compte-tenu des lieux qui ne sont pas très propices (musique forte, serveurs qui passent et

repassent, vaisselle qui cogne, fumée, endroit bondé de gens). Plus la soirée avance, plus l'endroit est bruyant. Pour ma part, ce n'est pas non plus le moment de la journée où je suis au meilleur de ma forme.

L'ordre du schéma a été suivi presque à la lettre et pratiquement toutes les dimensions et sous-dimensions sont abordées à l'initiative de l'interviewée. La forme de l'entrevue à structuration ouverte semble convenir à la répondante qui parle sans hésitation peu de temps après le début de l'entretien. Bien que sur le chemin du retour, toujours dans sa voiture, elle me demande ce que je ferai de pareilles banalités... Elle me conduit chez moi et nous continuons de discuter camping et randonnée pédestre, travail et stress, écologie et vie urbaine.

L'entretien aurait pu durer encore longtemps. C'est par souci de respecter le temps convenu que je lui propose de terminer la discussion... il est déjà 23h30. J. m'a paru satisfaite de l'entrevue, heureuse d'avoir rendu service et de parler de choses qui lui tiennent à cœur, mais aussi quelque peu perplexe quant à la démarche. Elle me demande de lui en donner des nouvelles au terme du projet de mémoire. Je l'ai rappelée quelques jours plus tard pour la remercier à nouveau et lui donner les coordonnées de fermes en ASC offrant de la viande biologique. Nous avons encore discuté une demi-heure de choses et d'autres. Nous pourrions résumer notre rapport à une relation d'amitié ou même de parenté. Y est exprimé un discours alimentaire comme moment structurant des relations sociales, particulièrement en regard de la famille.

*** Entretien avec C.**

Dimanche le 3 décembre 2000, 14h.

Durée : 75 minutes

Homme 31-45 ans / Célibataire / Première année de participation à un projet d'ASC

Je suis entrée en relation avec C. par l'intermédiaire de l'agricultrice avec qui il est associé dans le cadre d'un projet d'ASC. J'avais rencontré cette fermière d'une trentaine d'année lors du colloque sur l'ASC organisé par Équiterre en novembre 2000, qui s'échelonnait sur trois jours dans une auberge des Laurentides. Nous étions dans la même chambre. Je l'ai appelée par la suite pour qu'elle me réfère à des personnes participant au projet d'ASC de sa ferme. Elle m'a donné quelques références, dont celle d'une dame qui n'avait pas aimé son expérience de participation et que je souhaitais rencontrer, mais cette personne a refusé à deux reprises. D'autres partenaires n'ont pas répondu à mes messages et une dernière a accepté, puis refusé la veille du rendez-vous. D'autre part, l'agricultrice m'avait chaudement recommandé de m'entretenir avec C. – le seul consommateur masculin associé à cette ferme et qu'elle disait être sympathique. Il sera d'ailleurs le seul homme rencontré en entretien. C'est suite à une rencontre avec l'agricultrice au restaurant végétarien '*La faim du monde*' que C. a participé au projet d'ASC comme membre de la ferme de cette dernière. J'ai ensuite contacté le répondant par téléphone. L'agricultrice lui ayant fait part du projet de recherche, C. attendait mon appel et a accepté sans hésiter. Je crois qu'il a accepté de faire un entretien parce qu'il est lié d'amitié avec la fermière. Le rendez-vous fut fixé à quelques jours plus tard. Son horaire étant très chargé, il m'a demandé de le rappeler la veille de la date fixée pour notre rencontre, pour le lui remémorer. Bien que je ne sois pas parvenue à le rejoindre la veille ni en matinée, le rendez-vous tenait toujours lorsque je lui ai parlé au téléphone une demi-heure avant l'heure préalablement fixée. Il m'a donné les indications pour me rendre chez lui, sur la Rive-Sud.

L'entrevue s'est déroulée chez le répondant, dans un duplex qu'il partage avec deux co-locataires, par un beau dimanche après-midi. Il m'embrasse quand j'arrive, m'accueillant comme si j'étais une grande amie, bien que nous ne nous soyons jamais vus. J'en suis quelque peu étonnée. De toute évidence, les codes sociaux auxquels il fait référence se différencient des règles sociales dominantes. Nous nous sommes assis dans des fauteuils individuels dans le salon style vieillot,

un à côté de l'autre et séparés par une plante (enregistreuse par terre, au pied de la plante). L'ambiance est calme et nous sommes seuls. Il décide d'éteindre la musique pour ne pas nuire à l'enregistrement. Son chien se promène autour et s'assoit sur lui à l'occasion. La relation établie « par » l'interviewé est très (trop) familière. Le tutoiement va de soi, on fait quelques blagues.

C. parle avec ouverture de sa famille et des choses relatives à sa vie privée. Il est très engagé dans un certain rapport alimentaire qu'il défend avec conviction. Le répondant est confiant et parle avec intérêt de l'alimentation : des idées très articulées et qu'il semble avoir exprimées souvent. L'alimentation est posée à travers un cheminement spirituel. Après 35-40 minutes, un ami arrive et prend place au le salon avec nous, par terre. Il se joint à la discussion naturellement, il est comme chez lui. Ses interventions portant sur le végétarisme, la spiritualité, son rapport au monde sont très similaires de celles du répondant. Il fera un commentaire ici et là pour la suite de l'entrevue. Ça me semble être un discours construit à deux et dont ils font souvent la promotion devant amis et connaissances. C. poursuit sans paraître le moindre gêne de la présence de son ami.

Nous avons fait le tour du schéma, quoique de façon un peu inégale. Après une heure d'entretien (portant pratiquement uniquement sur les représentations de l'alimentation et les habitudes alimentaires), je note des signes d'impatience, les deux hommes se disent affamés et les commentaires de C. se font plus brefs. Par ailleurs, le répondant paraît moins emballé de discuter de son expérience de participation à un projet d'ASC que de l'alimentation et du mode d'existence dans lequel son rapport à l'alimentation s'inscrit. C'est un discours engagé en regard à la santé et à l'alimentation, mais relativement peu sur l'expérience de participation à un projet d'ASC. J'ai fait peu d'interventions, le répondant étant très à l'aise avec l'entretien à structuration ouverte et parlant avec plaisir de son expérience à l'alimentation.

À la fin de la discussion, le répondant paraissait satisfait. En terminant, lui et son ami m'invitent au restaurant végétarien '*La faim du monde*', à mon étonnement, puisque je considère que la relation établie avec eux ne permettait pas d'en venir à cette familiarité. J'ai décliné l'offre et nous avons discuté encore une dizaine de minutes de jeûne, de voyage et de politiques de développement. Nous pourrions résumer la relation à un discours religieux au sens où le répondant souhaite faire la promotion de certaines valeurs spirituelles en faisant état de sa propre conversion à travers les années, envisagé du point de vue de la santé et de l'alimentation. Y est donc exprimé un discours alimentaire posé comme moment de la vie spirituelle.

*** Entretien avec A.**

Lundi le 4 décembre 2000, 14h30.

Durée : 80 minutes

Femme 46-60 ans / Divorcée / Quatrième année de participation à un projet d'ASC

J'ai connu A. lors du colloque sur l'ASC organisé par *Équiterre* en novembre 2000, qui s'échelonnait sur trois jours dans une auberge des Laurentides. Cette femme était présente en tant que partenaire engagée et bénévole chez *Équiterre*. Nous avons participé à un même atelier portant sur l'avenir des projets d'ASC au Québec. C'est avec beaucoup d'enthousiasme qu'elle a accueilli l'idée d'un projet de recherche portant sur les consommateurs des projets d'ASC et qu'elle a accepté de participer à un entretien, me laissant son numéro de téléphone. A. est très intéressée par la formule d'ASC; elle est une consommatrice très impliquée (participant notamment pendant trois ans à la coordination du lieu de distribution du projet dont elle fait partie) et travail comme bénévole chez *Équiterre* (qu'elle a connu à travers son implication à la ferme). Elle souhaite que perdure cette forme de mise en marché et semble avoir vu dans le projet de recherche que je lui exposais, d'une part un outil pour avoir une idée plus générale du réseau. D'autre

part, et plus important encore, je crois qu'elle a vu en moi une militante parmi les jeunes de la génération montante qui ont une réflexion sur nos sociétés, i.e. parmi ceux qui pourrait participer d'une transformation de nos sociétés. Bien que le sujet n'ait pas été abordé, il y a lieu de croire que l'objet de la recherche et ma présence au colloque étaient suffisants pour qu'elle me considère comme une militante, ce qu'elle me confirmera au moment de l'entretien.

Quand j'ai contacté A. par téléphone quelques semaines plus tard, c'est avec un même entrain qu'elle m'a fait part de son emploi du temps, m'offrant que l'on se rencontre à Montréal. Un empêchement de sa part nous a fait reporter notre rencontre à la semaine suivante, cette fois sur la Rive-Nord. Lorsque je me suis présentée au lieu de son travail, la bonne humeur était toujours au rendez-vous. Nous sommes allées au restaurant adjacent au magasin d'aliments naturels et avons pris une tisane. Le lieu était presque désert et calme à notre arrivée; il commencera à y avoir un peu plus de mouvement et de bruit vers la fin de l'entretien (16h) – constat que j'ai par ailleurs fait uniquement en écoutant la bande audio de l'entretien. L'entrevue s'est donc déroulée au restaurant (style Commensal) au milieu de l'après-midi, après la journée de travail de la répondante. Le restaurant est calme et il fait soleil dehors. L'ambiance est très agréable.

Une relation amicale s'est établie entre nous dès le départ. Nous étions toutes les deux tout à fait à l'aise, un premier contact ayant par ailleurs déjà eu lieu dans l'ambiance très conviviale du colloque sur l'ASC quelques semaines auparavant. Le principe de l'entretien à structuration ouverte plaît à l'interviewée et l'enregistreuse posée sur la table ne la gêne nullement. C'est à peine si j'ai eu besoin d'intervenir au cours de l'entretien. Elle s'affaire avec beaucoup de souci à faire le tour de son expérience en tant que partenaire en ASC sans attendre des questions de ma part. Elle parle avec bonne humeur et ouverture. De toute évidence, elle aime parler d'alimentation, du réseau d'ASC, des fermiers avec qui elle est associée, et son discours est suffisamment articulé pour en conclure qu'elle

ne parle pas de ces questions pour la première fois, mais en fait la promotion autour d'elle. Le discours de la répondante fait état de ses pratiques et ses représentations sur l'alimentation et la consommation, relativement à sa participation à un projet en ASC, ainsi que des produits biologiques. Elle parle en détail de ses pratiques de consommation et de sa trajectoire l'ayant menée à ce rapport à l'alimentation. Il n'y a eu aucune interruption au cours de l'entrevue. Nous avons fait le tour du schéma d'entrevue. Vers la fin, j'ai révisé les dimensions et sous-dimensions, lui demandant de spécifier quelques détails non-abordés. Aucun thème n'a créé de malaise.

A. semblait satisfaite du déroulement de la discussion et a demandé que je lui donne des nouvelles lorsque le projet de recherche serait terminé. Je crois qu'elle a accepté de participer parce que c'est une cause qui lui tient à cœur, qu'elle valorise les études et qu'elle est heureuse de constater que des jeunes s'intéressent à l'ASC et aux produits biologiques. C'est une femme très sympathique avec qui s'est établi une belle complicité, fondée sur une estime mutuelle. Nous pourrions résumer la relation à un discours politique où chacun prend plaisir à partager des idées communes investies en fonction d'une mobilisation des efforts pour l'action. Est ici exprimé un discours alimentaire en tant qu'enjeux politiques et comme mode de vie alternatif communautaire.

*** Entretien avec H**

Mardi le 5 décembre 2000, 16h30

Durée : 45 minutes

Femme 31-45 ans / Vit en couple, sans enfants/ Troisième année de participation à un projet d'ASC

Je suis entrée en relation avec la répondante par l'entremise de la responsable d'un lieu de distribution (où sont déposés une quinzaine de paniers dans l'entrée du garage), elle-même référée par une agricultrice rencontrée au colloque de l'ASC

en novembre 2000. C'est en communiquant avec cette responsable de point de chute qu'elle m'a donné plusieurs numéros de téléphone d'individus allant chercher leurs paniers de légumes à cet endroit (avec une brève description des individus en question – âge, statut matrimonial, années de participation). Mon choix s'est notamment arrêté sur H. parce qu'elle vivait en couple sans enfant et participait au projet depuis déjà quelques années. D'autres messages laissés sur le répondeur de quelques autres consommateurs se sont avérés infructueux. Dans le cas de H, j'ai insisté et laissé trois messages sur le répondeur (sur l'intervalle d'une semaine). Lorsqu'elle m'a rappelée, elle m'a semblé avoir accepté par politesse, pour rendre service à une étudiante, puisqu'elle travaille parmi eux (bibliothécaire) et qu'elle a fait plusieurs années d'études universitaires. Elle m'a donné rendez-vous à son bureau deux jours plus tard, à la fin d'une journée de travail.

L'entrevue s'est déroulée en fin d'après-midi dans le bureau de travail de H, situé dans une grande bibliothèque universitaire. C'était la fin de sa journée de travail. J'avais aussi travaillé toute la journée et nous étions toutes deux un peu fatiguées. Elle m'a accueillie dans son bureau de façon professionnelle. Nous nous sommes assises à une table ronde de petite dimension, située devant sa table de travail. L'atmosphère du bureau de travail est plutôt impersonnelle. La répondante a débuté la discussion de sa propre initiative, dès mon arrivée. Sans que j'introduise l'entretien, sur sa forme et son thème, H. m'a parlé de ses études en bio-agronomie qui l'ont amené à avoir une très bonne connaissance de la formule des projets d'ASC et des diverses revues traitant de l'agriculture biologique ou biodynamique. Je lui ai demandé la permission de mettre l'enregistreuse en marche, puisqu'elle parlait déjà de sa trajectoire l'ayant mené à un rapport différencié à l'alimentation. Elle a terminé cette longue introduction - qui relatait sa compétence en tant que répondante sur le thème de l'ASC et offrait une mise en contexte de sa participation à un projet – puis a peu à peu commencé à attendre des questions de ma part. Alors qu'elle me demandait si les noms des fermes

mentionnées resteraient confidentielles, je lui ai affirmé que oui et, un peu plus tard, j'ai introduit le type d'entretien.

H n'a pas semblé à l'aise avec la formule de l'entretien ouvert. Elle avait l'air de penser que mes interventions n'étaient pas professionnelles, i.e. qu'elles n'étaient pas pertinentes au sujet de l'entrevue tel qu'elle la concevait. Je n'étais pas très habile, il faut le dire, et j'ai posé des questions pour lesquelles j'avais déjà l'information et d'autres ne concernant pas directement son expérience (ex. mode de calcul du prix par les agriculteurs, personnes qui apportent les paniers au point de chute). La discussion s'est principalement déroulée sous le mode d'un questionnaire à réponses courtes. Les questions (et j'en ai posé beaucoup) portant sur son expérience personnelle – ce qui m'intéressait avant tout, et non ses compétences techniques en agriculture biologique, ce sur quoi elle souhaitait me parler plus volontiers - rencontraient une certaine résistance et donnait lieu à des réponses succinctes.

La relation d'entretien est ambiguë, il y a eu incompréhension quant au déroulement de l'entretien. Les modalités de la conversation n'ont pas été clairement exposées. La répondante n'a pas saisi que c'est son expérience en tant que participante à un projet d'ASC qui m'intéresse. Si bien que mes interventions relatives à ses habitudes alimentaires, sa trajectoire, la distribution au point de chute ou les autres participants à ces projets de mise en marché différenciée semblent être perçus comme une atteinte à sa vie privée. Elle me parlera cependant de bon gré de sa formation en tant qu'agronome, ainsi que de ses connaissances sur les projets d'ASC. (émergence des projets d'ASC, modes de production, approches théoriques autour de l'alimentation, etc.)

Nous avons bien entendu fait le tour du schéma, puisqu'il a été le moteur principal de la discussion. Plusieurs dimensions, relatives notamment aux relations établies avec l'agriculteur et les autres partenaires, à l'usage des aliments et sa définition de l'alimentation, ont par ailleurs été très rapidement abordées. Avais-je trop

insisté pour la rencontrer? J'ai eu l'impression, après coup, qu'elle ne voulait pas être identifiée à une marginale, passant rapidement sur des pratiques telles que faire son pain, souhaiter faire un jardin ou suivre les principes de l'école macrobiotique.

Vers la 35^{ème} minute, elle a reçu un appel de son conjoint, sans que le ton de l'entretien en soit pour autant affecté. À la fin, heureuse d'en revenir aux propos principaux de sa participation, elle me montre quelques serveurs intéressants sur Internet pour faire de la recherche et me nomme certaines revues susceptibles d'avoir publié des articles sur l'ASC.

En somme, c'est une relation d'entretien s'apparentant à une relation de travail (correcte, relativement impersonnelle) qui s'est établie avec la répondante. Si elle m'a accueilli comme elle aurait probablement reçu n'importe quel autre étudiant venant la consulter pour la recherche d'archives ou d'informations sur Internet, je crois comprendre qu'elle m'a donné une chance d'établir ma crédibilité par certaines questions – notamment sur les questions du taux actuel de végétariens, sur les associations d'ASC en Europe, sur l'histoire de l'agriculture biologique – et qu'elle en a conclu à un manque de professionnalisme. Le contrat de l'entretien avec elle ayant d'ailleurs été fort mal établi (présentation tardive de la recherche), la relation d'entrevue s'en est trouvée très ambiguë et elle n'a pas été redéfinie au cours de la discussion. C'est une relation dans laquelle la répondante se pose en autorité face à une étudiante – son travail et le lieu de l'entretien étaient propices à l'établissement d'une relation professionnelle. Le discours sur l'alimentation est posé à travers les compétences techniques de la répondante.

*** Entretien avec B.**

Mercredi le 20 décembre 2000, à 15h.

Durée : 80 minutes

Femme 31-45 ans/ Vit en couple, sans enfant / Première année de participation à un projet d'ASC

Je suis entrée en relation avec B. par l'intermédiaire d'une amie. Cette entrevue n'était pas prévue. C'est un peu par hasard que cette amie m'a signalé que sa sœur participait à un projet d'ASC et elle nous a mis en contact en me donnant son numéro de téléphone. La répondante a tout de suite accepté de participer à un entretien quand je lui ai téléphoné et elle a proposé un rendez-vous pour la semaine suivante. Je pense qu'elle souhaitait me rendre service en tant qu'amie de sa sœur, qui par ailleurs, fait elle aussi de la recherche.

L'entrevue s'est déroulé par un beau mercredi après-midi au café Biblos sur la rue Laurier, selon la proposition de la répondante. L'endroit est très éclairé, calme et convivial (décor du Moyen-Orient). B. est arrivée un peu en retard et à la course. Nous avons pris le temps de commander un thé et de parler de choses et d'autres. La relation avec la répondante était amicale et réservée. J'ai exposé la forme et le thème de la discussion avant que l'on débute. Elle parle avec facilité, est très articulée et semble à l'aise avec le mode « conversation » de l'entretien. Elle n'était nullement gênée par l'enregistreuse; elle travaille dans le domaine des arts et n'en est pas à sa première entrevue.

La répondante répond avec détail et précision à chacune de mes interventions générales. Elle note particulièrement les rapports dominants à la santé et à l'alimentation qu'elle juge problématiques, et fait état de ses pratiques alimentaires différenciées. Heureuse de cette première année d'expérience, elle parle avec intérêt de sa participation à un projet d'ASC et fait un tour d'horizon complet sur les modalités de la participation, telles qu'elles se sont établies à

travers la relation avec les agriculteurs, les autres participants, la distribution et le partage de la nourriture avec ses proches. Nous avons fait le tour du schéma d'entrevue sans que je n'aie à intervenir souvent. Le schéma était cependant moins frais à ma mémoire, le dernier entretien datant de quelques semaines et certaines de mes questions étaient un peu 'déconnectées' du rythme de la discussion. Aucun thème n'a posé de réticence. B. a parlé avec ouverture et dans un certain détail de son expérience à l'alimentation et de sa participation à un projet d'ASC.

Vers la fin de la discussion, son téléphone cellulaire a sonné et nous avons cessé l'enregistrement. L'événement a possiblement précipité la fin de l'entretien, mais nous avons déjà abordé tous les thèmes du schéma d'entretien. Elle a paru satisfaite de l'entrevue. Nous avons discuté encore quelques minutes et nous nous sommes quittées. Nous pouvons résumer cette relation comme un rapport professionnel (de type entretien journalistique – la répondante, en tant qu'artiste, à l'habitude de faire des entretiens pour les médias, notamment) au cours duquel la répondante s'est appliquée à faire état en détail de son expérience à l'alimentation et de participation à l'ASC. Il s'agit d'un discours politique sur l'alimentation posé comme choix personnel de vie.

VI.2 Ordre d'exposition des informations dans le discours des répondants

Chaque discours relève d'une certaine construction des thématiques, relative aux informations dont nous parle le répondant, ainsi que d'un ordre d'exposition des informations dans le discours. Puisqu'il s'agit d'entretiens à structure ouverte, les répondants sont encouragés à discuter de leur participation à un projet d'ASC en regard des thèmes relatifs à cette expérience et d'en traiter selon l'articulation propre à la structuration de cette l'expérience. Si quatre grands thèmes étaient proposés comme base du schéma d'entretien (habitudes alimentaires, participation à l'ASC, usage des denrées, relations sociales établies avec les agriculteurs et les participants), le contenu et la forme des entretiens restent relative à l'indexation de

la connaissance dans l'expérience. Dans les prochaines pages, nous répondrons à la question : « **De quoi parle-t-on?** ».

Entretien avec V.

* Femme 18-30 ans / Célibataire / Deuxième année de participation à un projet d'ASC

- Habitudes alimentaires comme survie collective (achats, critères de sélection des aliments, différents rapports à l'alimentation)
- Scolarité en horticulture biologique et en environnement
- Distribution des aliments en ASC (responsables, autres participant, agriculteurs)
- Agriculteurs et modes de production
- Les projets d'ASC comme forme de mise en marché (autres participants, partage des risques et bénéfices, participation à la ferme)
- Contenu des paniers et usage des denrées
- Achats dans le cadre des pratiques alimentaires de marché (bio vs normal, local, en saison)
- Habitudes de consommation alimentaires différenciées
- Entente établie avec l'agriculteur (réunion du printemps, prix, point de chute, participation)

Entretien avec L.

* Femme 31-45 ans / Mère monoparentale d'un adolescent / Première année de participation à un projet d'ASC

- Habitudes alimentaires (types de denrées, lieux, préparation des aliments, famille et amis)
- Circulation des denrées (considérations philosophiques et politiques, santé, enfants)
- Les autres cultures alimentaires que l'économie alimentaire de marché

- Entente spéciale avec les agriculteurs en ASC
- Implication à la ferme dans le cadre d'un projet d'ASC
- Critique de l'économie alimentaire de marché (Production, enfants, rapport à la nature et à sa propre nature, rapport aux autres)
- Usage des aliments contenus dans les paniers
- Autres participants au projet d'ASC

Entretien avec J.

* Femme 31-45 ans / Vit en couple, mère de deux jeunes enfants de 3 et 5 ans / Deuxième année de participation à un projet d'ASC

- Rapport à l'alimentation comme santé et façon de gérer sa vie
- Pratiques alimentaires de marché
- Préparation des mets dans le cadre des relations familiales et en ASC
- Critique de la forme dominante de production et d'alimentation
- Relations établies dans le voisinage en regard de l'alimentation
- Rapport à la nature mise en relation avec le père
- L'économie alimentaire de marché : la pauvreté et les choix politiques.
- Contact avec les agriculteurs et contenu des paniers
- Participation à la ferme
- Alimentation et agriculture dans le temps
- Environnement (bicyclette, recyclage, participation à un projet de compostage)

Entretien avec C.

* Homme 31-45 ans / Célibataire / Première année de participation à un projet d'ASC

- Habitudes alimentaires et critique de l'économie alimentaire de marché
- Propriétés des aliments (vitalité) mise en relation avec le mode de production (mécanisation, semences, lieux de travail)
- Scolarisation en éducation / santé

- La santé
- Techniques d'agriculture et rapport au monde (biologique, biodynamie, artisanale vs industrielle)
- Rapport à l'alimentation dans le cadre de la famille
- Différenciation de la forme dominante d'alimentation
- Relations sociales et l'alimentation
- Distribution et usage des aliments contenus dans les paniers
- Forme de mise en marché et entente établie avec l'agricultrice en ASC

Entretien avec A.

* Femme 46-60 ans / Divorcée / Quatrième année de participation à un projet d'ASC

- Les projets d'ASC (produits, fonctionnement, entente, distribution, participation)
- Habitudes alimentaires : Achats, préparation et partage des denrées
- Économie locale
- Rapport à l'alimentation comme création
- Autres partenaires, famille et amis(es)
- Histoire de l'agriculteur, son projet et sa famille
- ASC comme forme de mise en marché
- Travail et rapport au monde : la santé
- Les produits biologiques et les projets ASC en Europe
- Rapport à la nature (effet de serre, recyclage, conscience, éducation)

Entretien avec H.

* Femme 31-45 ans / Vit en couple, sans enfant/ Troisième année de participation à un projet d'ASC

- Formation et travail en lien avec sa participation à l'ASC
- Participation à deux projets différents (facturation, types de produits, agriculteurs, distribution)

- La production des aliments
- Pratiques alimentaires de marché
- Usage des denrées des paniers d'ASC
- ASC comme forme de mise en marché

Entretien avec B.

* Femme 31-45 ans/ Vit en couple, sans enfant / Première année de participation à un projet d'ASC

- Rapport à l'alimentation mis en lien avec le rapport à sa propre nature : une question de santé
- Critique de l'économie alimentaire de marché et pratiques alimentaires différenciées
- Forme de mise en marché et entente établie avec les agriculteurs en ASC
- Distribution et usage des produits en ASC
- Relation établie avec les producteurs
- ASC comme forme de mise en marché
- Autres participants au projet d'ASC

En résumé, nous pouvons faire un bilan des régularités propres aux entretiens tels qu'ils apparaissent dans la description de la relation de communication et la description du discours des répondants.

L'intérêt de l'approche de l'entretien à structuration ouverte, comme méthode heuristique de recherche permettant de saisir le point de vue des individus qui parlent, ressort ici clairement. Alors que nous demandions aux individus de nous relater leur expérience à l'alimentation dans le cadre d'un projet d'ASC, toutes les personnes nous ont d'abord parlé d'un rapport différencié à la santé dans lequel s'inscrit le rapport à l'alimentation. C'est parce que les individus rencontrés étaient libres de parler de leur expérience de participation dans leurs propres termes et en accord avec les dimensions de leur vies pertinentes pour situer cette

participation, qu'à pu émergée la catégorie fondamentale de la santé. Aussi, une autre dimension est ressortie du discours des individus relativement à leur expérience à l'alimentation, soit les questions relatives à la production des aliments.

Le discours sur l'alimentation est majoritairement caractérisé par le discours politique. L'alimentation est posée comme un enjeu central du politique. En ce sens, la relation de communication s'établira dans la plupart des entretiens à travers un discours militant, en fonction duquel les individus me donneront le statut de néophyte que l'on tente de convaincre ou de militante avec qui est partagée une expérience commune de mobilisation pour l'action. Dans un seul cas, la relation de communication d'abord posée comme relation professionnelle n'évoluera pas en faveur d'un discours politique. Aussi, les personnes rencontrées situent leur discours comme une prise de position politique (comprise comme une tentative de redéfinition d'un rapport au monde organisé du point de vue de la santé, de la spiritualité, de la communauté, des rapports de parenté et d'alliance).

- CHAPITRE 3 -

L'EXPÉRIENCE DE L'ALIMENTATION ET DE LA PARTICIPATION À UN PROJET D'ASC

Dans le présent chapitre, nous faisons la description de l'expérience de l'alimentation et de la participation d'individus membres d'un projet d'Agriculture soutenue par la communauté. Cette description vise aussi à préparer l'analyse de l'appropriation sociale des aliments considérés du point de vue de la construction de la valeur des denrées, notamment à travers l'échange et l'usage des produits. De quoi parle-t-on dans ces entretiens au cours desquels nous demandions aux participants de nous relater leur expérience de l'alimentation dans le cadre de la participation à un projet d'ASC? Est ici exposée la description des pratiques des individus en regard de la logique organisant ces pratiques. Quelles sont les pratiques alimentaires? Dans quelles relations sociales circulent les aliments? Il s'agit d'exposer les matériaux en regard non seulement du contenu des entretiens, c'est-à-dire de quoi on parle, mais de proposer un premier ordonnancement des entretiens en fonction des cadres sociaux organisant ces discours : comment en parle-t-on?

La description des entrevues présentée ici a été ordonnée relativement à l'organisation même du discours des personnes rencontrées, avec le souci constant d'être fidèle en regard des divers thèmes et dimensions abordés par les personnes relativement à notre objet portant sur les pratiques de consommation alimentaire. Les quatre dimensions du schéma d'entretien initial (habitudes alimentaires, participation à l'ASC, usage des denrées et relations sociales établies au sein des projets d'ASC) ont été redéfinies par les interlocuteurs dans les cadres plus généraux d'une problématisation de la santé et de la production alimentaire.

Un premier découpage des entretiens repose sur la régularité commune à toutes les personnes de situer les pratiques alimentaires d'abord comme pratiques sociales

visant la santé, qui est perçue comme menacée. Les pratiques de consommation dont nous parlent les individus sont posées à l'intérieur du cadre plus général de leurs expériences en ce qui a trait à la santé. La très grande emphase mise sur cette dimension n'était pas prévue dans notre schéma initial d'entrevue. En se guidant, lors de la discussion, sur un schéma d'entrevue qui portait essentiellement sur les habitudes alimentaires des personnes et sur leur participation à un projet d'ASC, la santé se présente *a posteriori* comme catégorie descriptive principale. C'est à travers la santé que les deux dimensions portant respectivement sur les pratiques alimentaires et sur l'usage des denrées obtenues en ASC sont redéfinies. Par ailleurs, nous verrons que les pratiques alimentaires dont nous parlent ces personnes sont avant tout des pratiques sociales visant à s'informer afin de préserver sa santé.

C'est ensuite par l'entremise d'une problématisation de la production alimentaire que les deux dimensions relatives à la participation à l'ASC et, dans une moindre mesure, les relations établies avec les agriculteurs ont été posées par les répondants. Un second cadre organisateur propre à tous les entretiens, soit l'organisation qu'utilisent elles-mêmes les personnes lorsqu'elles parlent de leur expérience, est la scission entre, d'une part, les pratiques alimentaires dans le cadre des relations sociales de marché et, d'autre part, les pratiques alimentaires au sein d'un projet d'ASC. Nous exposons ici les pratiques alimentaires telles qu'elles prennent forme dans le cadre du marché et dans le cadre d'un projet d'ASC, en fonction des quatre moments de la circulation économique des produits que sont la production, la distribution, l'échange et la consommation des aliments. Quelles sont les pratiques alimentaires, notamment guidées par les pratiques d'information, relatives à chacune de ces deux formes économiques différenciées?

I - L'alimentation : d'abord une affaire de santé

La pratique qui circonscribit le mieux l'ensemble des différents rapports à la consommation alimentaire est de l'ordre de la santé. Chez tous les répondants,

l'alimentation se situe dans l'horizon de la santé. Par ailleurs, c'est d'une expérience à la santé et à l'alimentation dont nous parlent d'abord la plupart des répondants, avant de parler de l'expérience de participation à l'ASC. L'expérience à la santé est par ailleurs ancrée dans une diversité de rapports au monde auxquels nous nous attarderons dans les prochaines pages.

Dans cette première citation, une interlocutrice rencontrée pondère la relation entre ses pratiques alimentaires et son expérience « d'une bonne santé », l'alimentation apparaissant le fondement de l'état de santé, ainsi que le déterminant le plus important de cet état. Elle remet notamment en question la pratique alimentaire qui consiste à consommer des vitamines visant à surajouter à l'alimentation, les vitamines étant déjà présentes dans une alimentation saine. On voit ici poindre la critique d'un rapport médicalisé à la santé.

« C'est sûr que, pour moi, évidemment j'ai choisi de, de faire la transition vers la santé à toutes sortes de niveaux. Pis l'alimentation c'est, c'est la base, si on s'alimente pas bien on peut faire n'importe quoi, au niveau de notre santé, on l'aura pas. On peut méditer, on peut marcher, on peut faire toutes ces belles choses là, si on mange pas bien à la base, le reste, c'est ... Personnellement, moi j'crois que 70% de notre santé vient de c'qu'on mange, pis le reste se partage le 30% qui reste. Facque ... quand j'vois les gens qui, "oui, oui, tsé, j'prend mes p'tites vitamines à tous les matins", Ça, moi, j'le déplore. J'suis pas une fille de vitamines, ...

M-C - Mange des aliments avec des vitamines...

A - "Mange les aliments avec des vitamines dedans, tsé, pis ça va, tsé. Tu vas aller beaucoup mieux". Facque, pour moi, c'est à la base. » (A, femme 46-60 ans)

1.1 Une critique commune du rapport dominant à la santé

Une caractéristique commune à tous les répondants est de soulever un rapport à la santé dans la société québécoise jugé comme problématique. En général, c'est d'un individu lésé, au sens littéral du terme, par le mode de vie contemporain occidental auquel on fait référence. Au sein du mode de vie occidental actuel, tel qu'il prend forme dans des choix politiques et économiques, l'individu est atteint

dans ses droits les plus fondamentaux : celui de se nourrir convenablement afin d'être en santé diront certains, celui d'assurer la pérennité de planète et de la vie de ses habitants ajouterons les autres. La santé est posée dans un rapport politique, comme droit premier bafoué, i.e. que le droit à une saine alimentation n'est pas assuré au sein des choix politiques tels qu'ils s'élaborent dans les sociétés occidentales. Pour plusieurs répondantes, les aliments biologiques ne sont plus un luxe, mais sont posés comme une nécessité à laquelle tous devraient avoir accès.

« Mais nous, on gagne pas des salaires astronomiques pis on fait tous les spéciaux. Alors tu t'images ceux qui gagnent presque rien, comment peuvent-ils s'alimenter et se vêtir et se loger convenablement? Quand nous mêmes, on vit là, mais, tsé, on est pas, on est pas riche. On est dans la classe moyenne, on s'considère dans la classe moyenne. Ouais. Mais on met une priorité à des choses, comme la nourriture, manger bio. C'est comme, c'est comme, c'est même pu un luxe, même qu'on s'dit. Surtout avec tout ce qui se dit sur les OGM. Mon conjoint commence à être très inquiet, très inquiet, très inquiet. » (J, femme 31-45 ans)

Pour cette personne, on peut clairement voir toute l'importance des pratiques alimentaires biologiques, ceci malgré les contraintes économiques qu'elles impliquent. Ces contraintes sont acceptées parce qu'elles relèveraient de la survie biologique qui est source d'inquiétude. Aussi, ce lien entre pratique alimentaire et santé s'applique à soi mais aussi aux personnes sous sa charge :

« Bébé, j'leur donnais du jus de carotte, à la seringue! (*Rires*) Tsé, sont p'tits bébés, dans l'biberon, y'aimaient pas ça. Alors *Plouch!* Une cuillerée de jus d'carotte! (*Rires*) C'était une façon, pour moi, d'les garder en santé. C'est un peu drastique, là ... (*Rires*) » (J, femme 31-45 ans)

Soulevant la question des organismes génétiquement modifiés (OGM), cette autre répondante, de langue anglaise, parlera notamment du traitement réservé aux enfants pour illustrer des choix politiques qui témoignent d'un rapport hasardeux quant à l'avenir de nos sociétés :

« Le problème a gonflé et plusse qu'ils ont pensé aussi. Et ils pensent maintenant que les gens qui sont plus affectés au futur, maintenant, de ce

problème, sont les enfants. Parce que ils utilisent les mauvaises morceaux de viande, hum, dans le viande des hamburgers, pour les lunchs des enfants, *you know*, les déjeuners des enfants. Ça c'est les directions qui mettent les mauvaises, les *cheapest cuts of meats*. *I mean*, c'est incroyable! Parce que les enfants sont le futur. On peut penser, on peut penser pourquoi le monde donne pas le meilleur aux enfants? Mais non, y donne le pire!

M-C.- Les restants...

L.- Ouais! *So*, finalement, il va avoir des enfants qui commencent de mourir de ça. Je trouve ça vraiment triste. *You know?* Mais c'est une maladie de notre société. Qui, qu'ils ont aucune respect pour le moralité. » (L., femme 31-45 ans)

Comme l'interlocutrice précédente, cette personne fait un lien entre les pratiques alimentaires et les enfants : cette fois-ci ce lien est posé en critique au sort qui est fait aux enfants dans l'industrie de la restauration rapide.

Cette même femme note que, désormais, les aliments qui se trouvent sur les tablettes des supermarchés n'assurent plus la santé des consommateurs et que la participation à un projet d'ASC est une façon de contourner une économie alimentaire de marché qui, à terme, met en péril la santé. Parlant des participants à un projets d'ASC :

«Ils sont pas là, pas nécessairement comme idéologie ou un choix d'existence. Moi je pense que pour beaucoup de monde, ça commence d'être une nécessité. Un exemple, c'est pas ici, mais, mon cousin qui habite en Allemagne (...) elle a toujours mangé le viande parce qu'elle est une Allemande comme tout le monde (...) Elle est devenue végétarienne le mois passé, j'pense. *I mean*, Pourquoi? Pourquoi, parce que elle a peur. Mais c'est bien d'une façon que, *well* c'est dommage qu'elle a pas commencé plus tôt, parce que peut-être que c'est trop tard pour beaucoup de monde. Mais moi j'ai beaucoup, beaucoup d'information sur le problème avec les vaches folles. » (L, femme 31-45 ans)

Sans équivoque, les pratiques alimentaires des individus rencontrés se posent d'abord comme des pratiques sociales visant le maintien de la santé. Pour cette interlocutrice, comme elle le met bien en relief, il s'agit d'un cheminement qui a mené à terme à un choix de nature « idéologique » ou « d'existence » mais elle

souligne que dans son entourage, ce cheminement est différent : la peur d'avoir une alimentation qui mette en péril grave son état de santé.

D'emblée, comme nous venons de le voir, les personnes rencontrées situent leurs pratiques de consommation à l'alimentation au sein d'un rapport à la nature et à leur propre nature posé à travers la santé. L'expérience à la santé, comme appréhension sociale de l'irréductibilité biologique de l'existence, informe un rapport à l'alimentation chez les participants, relevant de deux points de vue, soit 1) la santé comme production et reproduction physique du corps, 2) comme écologie, au sens où la santé de l'homme est inter-reliée à la santé de la planète et des autres êtres vivants. On resitue la santé dans l'horizon de la survie de l'être humain, entendue comme reproduction biologique du corps ou comme l'équilibre nécessaire entre la terre et l'homme. **La santé, en regard de laquelle les pratiques alimentaires apparaissent comme une base, est devenue le principe d'évaluation des conditions d'existence.**

La santé dans le modèle bio-médical remise en cause

Pour tous les répondants, c'est une expérience de la santé posée comme prévention qui est déterminante. Ce sont des pratiques alimentaires préventives qui viennent définir le rapport à la santé (par le jeûne, les suppléments alimentaires, les jus de légumes et différents régimes alimentaires végétariens et végétaliens) plutôt qu'un rapport curatif sur lequel se fonde le modèle bio-médical dominant. Les pratiques sociales visant la santé qui relèvent d'un savoir bio-médical, posé en terme de progrès et fondé sur une logique administrative d'État, sont remises en question par ces individus participant à un projet d'ASC. La dichotomie entre une représentation naturaliste de la santé et une représentation issue du savoir bio-médical est prégnante dans les discours et les pratiques des interviewés. On s'oppose à la forme moderne de la médecine, au profit d'une vision alternative de la santé posée comme prévention, et c'est à l'échelle de cette

prévention que les pratiques d'alimentation prennent sens. La santé est ici conçue en accord avec la nature, selon le modèle des médecines douces.

Une répondante qui a été formée et a travaillé dans le domaine de la santé note que les médecins s'alimentent très mal, dorment mal et qu'ils ont des rythmes de vie très stressants : des cordonniers mal chaussés, en quelque sorte. Son rapport à la santé se différencie de cette médecine conventionnelle. Ce sont les médecines alternatives, fondées principalement sur le senti, qui lui permettent de se guider dans l'établissement de pratiques alimentaires visant la santé :

« Le stress et c'que l'on mange fait beaucoup c'que l'on est. (...) Et une alimentation tellement dénaturée. Nous on est chanceux parce qu'on s'fait beaucoup de jus de légumes, on comble beaucoup de carences. On mange beaucoup de légumes crus, on va de plus en plus vers le cru. (...) Les enfants mangent de plus en plus cru. C'est un naturopathe qui m'avait dit : "*Met un plat cuit pis met un plat cru. Pis tu vas voir c'que tes enfants vont faire. Y vont pas manger du cuit, y vont manger toute le cru.*" Instinctivement ils vont manger le cru beaucoup plusse que le cuit. On cuisine beaucoup avec le Wok pour que ça reste tendre. C'est ça ... On mange beaucoup! (*Rires*) » (J, femme 31-45 ans)

Pour la prochaine interlocutrice, les pratiques dominantes de travail ne permettent pas de reproduire les conditions minimales d'existence, et notamment d'être en santé. Au moment de la trentaine, elle décide d'effectuer un important virage dans sa vie professionnelle, quittant un emploi bien rémunéré pour se tourner vers l'herboristerie. C'est à ce moment qu'elle fait une « transition » et se « conscientise » aux questions relatives à la santé, se tournant aussi vers les produits biologiques. Il est intéressant de citer ce long extrait en ce que le lien entre le rapport à la nature et un rapport à la santé différencié du modèle médico-administratif y est clairement exposé :

« (...) puis trouvais que j'pouvais pas dans le contexte professionnel que j'avais, j'avais pas le temps d'accorder, que j'pouvais accorder à tout ça. Et j'voyais des choses aussi, qui, qui, j'avais des conflits de principe avec moi-même. Facque, c'est là que j'ai décidé de tout balancer ça. Et pis quand j'ai choisi de m'en aller en médecine douce, j'ai choisi l'herboristerie pour ces mêmes raisons-là. Pour moi c'était plus important. Naturopathe j'trouvais

c'était encore, euh, plus réactif, c'est encore dans les suppléments, dans les p'tites pilules, dans les choses. L'herboristerie c'est la terre, on cultive nos plantes, on récolte nos plantes, on fait nos transformations. Facque pour moi ça correspondait là aussi à plusse. Facque, j'pense que c'est vraiment la base. Pour moi c'est l'alimentation pis les herbes. C'est rare que j'vas prendre autre chose, pis j'me trouve très en santé. Ben plus en santé que pendant plusieurs... Plus cassée¹ aussi mais c'pas grave! (*Rires*) (...) j'le suis beaucoup plusse que quand, que durant l'temps, que j'avais la grosse job à Bombardier. » (A, femme 46-60ans)

La vie sociale d'aujourd'hui « dénature », elle oblige cette personne à vivre avec des conflits de principe. À cet égard, le choix même de l'herboristerie est fait afin de réduire les transformations de la nature et de contrôler celles qui demeurent jugées nécessaires. Du point de vue de la temporalité sociale, il est remarquable d'observer la rupture dans l'itinéraire de vie : du travail très bien rémunéré, d'une vie éclatée et sans temps pour l'essentiel, à une vie moins rémunérée, mais dans laquelle on trouve le temps pour l'important. On parle de l'acquisition d'une cohérence « de principe » de vie dont l'extrême opposé apparaissait être le mode de vie des médecins dans une citation précédente : les principes de vie sont contradictoires avec les principes de la santé.

L'expérience de la maladie du père de cet homme constituera un tournant dans sa propre appréhension de la santé, au sein de laquelle la connaissance bio-médicale est questionnée :

« Mon père a été extrêmement malade, euh. P'ête, j'te dirais, cinq à dix ans avant qu'ma mère décède. Y'était malade, y'avait un cancer au niveau des intestins, euh ils voulaient l'opérer, pis y mette un sac, pis ces choses-là. Y'a dit "*non, non, y'en est pas question*". Y s'est intéressé au jeûne. Tu connais un p'tit peu le jeûne?

M-C – Oui, c'est quelque chose qui m'est assez familier.

C - Donc y'a fait un jeûne Y'a fait un jeûne, pas dans les conditions idéales il l'a fait à la maison pis y'a continué à travailler, facque finalement c'était pas vraiment un jeûne. Mais, ça l'a eu les effets pareil. Parce que, ils l'avaient diagnostiqué comme un cancer des intestins. Aujourd'hui y'é encore en vie pis y'a pu d'cancer. (...) Par après y'a continué avec des jus d'carotte pis des choses comme ça. À partir de ce moment là, ça été intégré à notre alimentation un p'tit peu. » (C, homme 31-45 ans)

¹ Cassée : avoir peu d'argent, peu de moyens financiers pour subvenir à ses besoins.

« Graduellement, moi j'me suis intéressé par santé, par souci de santé. J'voyais ma santé pis j'voulais que ça s'améliore, pis toute.

M-C - j'imagine qu'avec ton père c'tait, comme, l'exemple flagrant qu'alimentation pis la santé sont assez reliés.

C. -Ah, oui, définitif, définitif. C'tait quelque chose qui, même si sur le coup j'le réalisais pas nécessairement, j'l'avais compris mais j'l'avais par réalisé. Aujourd'hui j'le réalise. Moi aussi d'ailleurs j'ai fait des jeûnes. Ça l'a eu son influence c'est sûr. »(C, homme 31-45 ans)

On peut voir ici, comme dans la citation précédente, que si les pratiques alimentaires sont le plus grand déterminant de l'état de santé en terme préventif, ce savoir tend, chez ces deux derniers interlocuteurs, à remplacer le savoir médical curatif : la médecine « douce » constitue l'élément premier pour assurer la santé. On remarquera que le point de vue curatif exposé ici ne s'inscrit pas dans un choix entre différentes possibilités de traitement, mais dans le choix d'accepter ou non le traitement médical.

Dans la prochaine citation, si on ne fait pas explicitement référence à l'ordre dominant de santé, c'est cependant à travers sa propre perception que la répondante évalue son état de santé, et non par le diagnostic d'un médecin. Par ailleurs, il est clair ici que les pratiques alimentaires sont des pratiques visant à préserver la santé.

«Un peu comme on décide de se mettre en forme, j'ai décidé de changer de façon de manger, pis j'ai été obligée, forcément, de cuisiner. Parce que j'pouvais pas aller dans n'importe quel restaurant. Pis, y'avait toute l'idée de, ben le danger, le petit danger de mal se nourrir quand on change de régime comme ça de façon draconienne, de pas avoir toutes les protéines, bon, fallait que j'me renseigne. » (B, femme 31-45 ans)

La santé comme écologie

Certaines répondantes s'inscrivent pour leur part dans un rapport à la santé posé dans un modèle collectiviste ou écologique. On critique un rapport individualiste à la santé, tel qu'il s'élabore dans le modèle bio-médical dominant, mais aussi

dans la mise en place d'un nouveau rapport à la santé à travers la naturopathie, par exemple. C'est un rapport à l'économie politique dominante de marché qui guide ici ce rapport particulier à la santé, les pratiques d'alimentation étant appréhendées en regard de la survie de la planète, sans laquelle la survie de l'homme n'est pas envisageable. La différenciation du rapport dominant à la santé est tout aussi récurrente que chez les personnes évoquées plus haut, resituée cette fois-ci à la fois dans la préservation de la planète et celle des individus.

Une femme nous explique qu'elle est devenue végétarienne il y a vingt ans, suite à la décision de cesser de manger des animaux, comprise comme une opposition à la marchandisation de l'existence qu'elle définit comme le moteur du mode de production capitaliste. Pour cette interlocutrice, le végétarisme est une décision politique s'inscrivant dans la promotion d'une autre forme de vie en société. Avec les années, s'ajouteront les soucis de santé personnelle que suscitent les débats autour des produits chimiques, de la radiation, des hormones, des OGM. Chaque année, elle considère qu'il y a un nombre croissant de raisons, supportées par les recherches scientifiques, justifiant sa décision d'être végétarienne :

« Depuis l'âge 16 ans, je m'intéresse dans le végétarianisme (...) et le raison pourquoi j'ai commencé de refuser le viande. Quand j'étais enfant, j'ai jamais aimé l'idée de manger les animaux. J'ai commencé avec cette idée (...) Je n'ai pas commencé pour des raisons de santé. Mais finalement, comme, euh, les évidences scientifiques ont commencé de supporter mon décision de manger pas de viande. (...) Commencer avec les chimiques, les produits chimiques. Après les produits chimiques, les façons de préserver les légumes et les épices avec radiation. J'étais contre la radiation, *so* j'avais cette raison! Après ça y'a les hormones qu'ils utilisent. Et maintenant les *GMO, you know? So*, chaque année, j'ai de plus en plus de raisons de supporter mon décision de manger pas de viande. Mais en même temps, mon première décision, mon désir de manger pas les animaux, ça c'est aussi un petite partie de ça. » (L, femme 31-45 ans)

Un lien direct apparaît ici entre une socialisation qui mène la personne à un rapport à la nature tel que la position de ne pas tuer d'animaux, et des pratiques alimentaires alternatives : le végétarisme. Ce n'est pas tant son rapport à sa nature (sa santé) qui va induire ce cheminement comme pour d'autres personnes mais le rapport à l'environnement naturel. Sa propre santé, celle des autres êtres humains,

ainsi que la préservation des organismes vivants sont autant de facettes intervenant dans sa conception de la santé. Comme nous le voyons dans la prochaine citation, la pratique du boycott sera ici adoptée afin d'exercer le pouvoir politique que lui confère son statut de consommateur :

« J'ai peur d'acheter beaucoup de fruits comme les fraises. Il y a des pesticides très très mauvaises pour la santé qui sont utilisés sur les fraises. Je fais le boycott depuis des années sur les fraises qui viennent de *California* à cause de ça. Et pas seulement à cause de la santé de nous, qui mangent, mais des gens qui travaillent sur les fermes deviennent très très malades. (...) J'ai lu des histoires des maladies maintenant d'environnement des gens qui habitent près de les fermes? Mais ils ont pas pensé des mexicains qui travaillent sur les fermes! » (L, femme 31-45 ans)

Dans la dernière citation et celle qui suit, l'alimentation est explicitement posée dans un rapport préalable à la santé envisagée sous l'angle de la survie de l'homme et de son environnement. Une autre répondante (la seule âgée d'une vingtaine d'années) qui a fait des études universitaire en horticulture maraîchère biologique et en environnement, dit souhaiter connaître comment sont produits et d'où proviennent les aliments, afin d'être plus près de sa « survie ».

« Pour moi l'alimentation, comme, ... j'va commencer avec l'agriculture, si ça te dérange pas, là. Pour moi l'alimentation c'est la survie. Pis mes choix alimentaires, faut qu'y soient, faut que j'connaisse d'où proviennent mes, c'que j'mange. Faut que j'sois près de ma survie, donc faut que j'sois près de mon alimentation. Tu comprends? Facque, c't'à la base. Tsé. J'ai l'impression qu'des s'maines où esque j'mange pas bien, parce que ça l'arrive, parce que j't'étudiante pis tout ça, j'sens qu'jai raté mon coup, là, pis que "*Ah! Ça va paraître dans mon attitude, mon comportement.*" Parce que j'vas pas être partie sur une bonne base. Facque c'est ben important. Pis ça peut aller plus loin que juste pour moi, ça peut aller aussi au niveau de l'environnement. Bien m'alimenter, c'est faire attention à moi, mais c'est faire attention aussi à tout ce qui est autour de moi. (...) Qui j'vas encourager qui j'vas pas encourager, euh, si ça va être bon pour ma santé ou si ça va pas être bon, tout ça c'est important pour moi. J'suis végétarienne, j'mange le plusse possible des aliments biologiques, euh... Mais tout ça, moi, c'est un p'tit peu plusse dans un contexte environnemental que "*moi, moi, moi j'veux être en santé*". Plusse dans un contexte social, économique, politique, environnemental. (...) L'alimentation ça s'insère là-dedans, ça s'insère dans mes choix de vie, politique, etc. » (V, femme 18-30 ans)

Nous pouvons apercevoir ici une pratique alimentaire qui est posée comme une pratique faisant l'intermédiaire entre soi et le collectif. Remarquons d'abord que penser à l'alimentation c'est penser à sa survie et ce n'est pas pour la personne une « réalité » évidente dans ses pratiques quotidiennes. Comme pour bien d'autres, la vie sociale actuelle est une question de survie à assurer. Ce qui peut l'assurer semble résider dans l'expression « il faut connaître d'où proviennent les aliments ». En plus, nous pouvons constater dans cette citation un enchaînement de conséquences entre les pratiques alimentaires et le rapport au monde établi : « ça paraît dans l'attitude et le comportement »; bien s'alimenter a des conséquences individuelles, mais aussi collectives : « faire attention à tout ce qui est autour de moi ». La vision écologique s'élabore comme un contexte individuel, contexte à multiple facettes : « social, économique, politique, environnemental ». C'est donc sur la base de l'individuation que cette personne reconstruit le collectif en dénotant un écart entre sa représentation et ses pratiques alimentaires.

La prochaine citation expose clairement une dichotomie entre deux rapports à la santé qui permet à cette même répondante de situer son propre rapport à la santé conçu à la mesure de la survie de la planète.

« Y'a beaucoup de gens qui sont comme " moi, moi, moi je veux être en santé ". (...) Y'a deux mouvements parallèles, y'a celui des freaks de l'alimentation, mais qui savent pas nécessairement qu'est-ce qu'y font. Pis y'a ben là disons le réseau d'ASC, pis les gens qui font ça mais un p'tit peu plusse là pour des bonnes et vraies raisons, pis c'est pas juste une question d'alimentation mais de valeurs sociales, communautaires, bla bla bla. C'est plusse qu'un supplément qu'tu gobes. (...) Tu continues à vivre à un rythme effréné, à pas de t'soucier de ton voisin, mais tu manges des suppléments pis du bio. (...) T'es pas plus près, j'pense, de ta survie comme j'disais tantôt. T'es pas plus conscient de c'que tu fais. Pour toi ou pour les autres. C'est comme le médicament qu'tu gobes de toute manière. J'trouve que ça, ça continue dans la voie qu'on a pris dans notre société ces temps-ci. (...) C'est trop une façon individualiste de manger. (...) Ceux qui veulent manger biologique pour des raisons plusse englobantes, pis ceux qui ont remplacé leur médecin par leur naturopathe. » (V, femme 18-30 ans)

Ici, la conception de l'alimentation est d'emblée totalisante, les pratiques alimentaires signifient un changement du mode d'existence et sont critiqués les usages sociaux des produits biologiques en terme de supplément.

1.2 Usage social alternatif des aliments et son importance dans l'organisation de la vie quotidienne.

Nous voyons déjà que l'alimentation est posée par les répondants comme une dimension de premier ordre de la qualité de vie et du quotidien. L'alimentation est une face extrêmement importante de la santé. Tous les répondants accordent moult réflexions, temps et efforts pour se nourrir sainement, ce que ces personnes diront ne pas aller de soi compte-tenu de l'organisation actuelle de l'économie alimentaire de marché. (Nous y reviendrons dans la prochaine section.) Les pratiques alimentaires des répondants se distinguent sensiblement des pratiques alimentaires actuellement dominantes au Québec. C'est d'un réel engagement envers la nourriture dont il est ici question comme le note une répondante :

« On mange des algues, des choses du genre, c'est pas, l'alimentation qu'on a, j'dirais c'est pas une alimentation conventionnelle dans, la majorité des gens. J'fais mon pain, tsé, pain au levain. Une fois par trois s'maines. Facque c'est comme un certain engagement vis-à-vis d'la nourriture. » (H, femme 31-45 ans)

Les individus rencontrés ont des pratiques de consommation qui se distinguent de la forme dominante d'alimentation par leur type de régime, leurs achats, la préparation des mets. Cette interlocutrice parle de pratiques d'achats complexes et du temps accordé à la préparation et la consommation de certains aliments.

« Faire à manger, c'est ça, c'est long. Faut qu'tu trouves des recettes, des idées nouvelles. Les enfants, la salade de carottes, c'est pas toujours évident, euh, non la salade de céleri-rave, là, t'as beau mettre ben des pommes dedans! (...) Les miens s'habituent parce que j'les expose à ça, de plus en plus. Plusse que d'autres enfants, j'pense.» (J, femme 31-45 ans)

L'engagement signifie ici des contraintes d'efforts, des efforts physiques, mais aussi de persuasion en tant que responsable de l'alimentation familiale. Les

citations qui suivent mettent bien en lumière l'articulation entre le rapport à la santé et les pratiques alimentaires nord-américaines dominantes qui sont posées comme inadéquates en regard de la nature humaine.

« J'ai fait beaucoup attention, quand j'étais enceinte, de seulement mettre dans mon corps des choses qui aident le développement de mon fils. [...] J pense que depuis longtemps j'ai pensé, j'ai vraiment pensé que chaque chose que je mange devient moi. (...) Quand j'ai décidé de choisir les choses pour moi-même, you know, quand j'ai quitté la maison. J'n'ai pas acheté Coca-Cola et des choses comme ça. Jamais. Parce que you know, à cause de cette raison. J'ai pensé que je veux pas empoisonner mon corps. » (L, femme 31-45 ans)

Dans les prochaines citations, on expose aussi explicitement un rapport à la nature qui est lié à sa propre nature. L'alimentation est perçue comme une facette privilégiée par laquelle le rythme du corps est accordé au rythme de la nature.

« On n'a pas de menu faite d'avance. Parce que on n'aime pas être obligé de manger des choses qu'on a pas le goût de manger. Comme, planifier une semaine à l'avance, ça on fait pas ça nous. Ça serait comme... pas conséquent avec notre façon de vivre. Ce s'rait comme se forcer à manger ce soir du poulet quand t'as pas l'goût de manger du poulet. Tsé, comme, on va vraiment avec c'qu'on a mangé dernièrement, pis notre corps nous dit qu'on a assez de protéines et qu'on peut manger ce soir juste d'la soupe pis une salade. C'est ça. Pis les enfants comme y mangent comme nous ben, y'ont à peu près les mêmes besoins. Peut-être un peu plus accrus en crudités. » (J, femme 31-45 ans)

Les habitudes alimentaires permettent d'avoir un contrôle de son existence. S'alimenter c'est s'approprier les contraintes biologiques de l'existence en étant conscient de ce que l'on mange :

« L'alimentation, pour nous, c'est assez important. Oui, c'est vraiment, j pense, une question de santé, une question de gérer aussi notre vie, de gérer notre vitalité, par ce qu'on mange de sain. Oui. C'est ça, l'alimentation c'est pas juste des catégories de produits qu'on doit manger selon le guide alimentaire. Nous, c'est vraiment plus large. J pense que on mange aussi c'qu'on aime. C'est bien important. Chaque membre de notre famille mange ce qu'ils aiment. Et on est tous respecté dans nos choix. Ma fille aime pas telle chose ... Pour nous l'alimentation est assez importante, là (...) Ça fait partie, d'une grande partie de notre budget et donc proportionnellement j pense qu'on y accorde autant d'importance, on y accorde une grande importance. » (J, femme 31-45 ans)

Le rapport à la nature est constitutif du rapport au corps, au sens où l'on pose la nature en accord avec sa propre nature.

« J'veais manger en saison. L'hiver j'veais manger plusse des oignons, des courges, des carottes. Ça fait des années que j'achète pu d'bananes. Des oranges j'en achète encore des fois pour la vitamine C. C'est graduel. Tu peux pas toute changer d'un coup, là. Mais j'trouve ça l'fun de manger en saison, j'trouve c't'un bon concept. Si ces légumes-là se conservent l'hiver, ça doit être parce qu'ils nous donnent des choses qu'on a besoin l'hiver. Sans être trop puriste, là. Pis que les légumes d'été c'est plus rafraîchissant, parce que c'est l'été. (...) J'trouve ça logique de manger des légumes de conservation l'hiver. Des bons ragoûts, des potages, pis des céréales l'hiver.(...)» (V, femme 18-30 ans)

Le rapport au corps apparaît ici premier au sein du rapport à l'existence. Il faut comprendre, comme précédemment pour une autre répondante, que dans la vie sociale collective (ex. la famille antérieure, le travail, les amis) ce rapport au corps ou à soi est éludé.

«Les légumes m'excitaient, ça m'excitait de travailler avec des légumes, alors que ça m'avait, j'le savais pas avant, mais j'aimais pas travailler avec la viande. C'pour ça que je cuisinai pas parce que ça m'écoeurait. J'aimais le poulet, mais j'pouvais pas... Ça c'est toute la conception nord-américaine aussi qu'on achète d'la viande qui est le plus loin possible de l'animal. On va chez Provigo, pis on a un morceau de viande qui ressemble à une espèce de pièce œuvre d'art en plastique. (...) Depuis que j'cuisine avec des légumes, pour moi c'est un plaisir. (...) J'lis des livres de recettes, j'suis vraiment passionnée de ça ... Ça change les idées, c'est créatif.» (B, femme 31-45 ans)

Enfin, si le prochain répondant cuisine rarement et prend peu le temps de s'arrêter pour manger (il mange "sur le pouce", des aliments qui ne requièrent pas de préparation et qu'il consomme crus), l'alimentation n'en est pas moins structurante du rapport au quotidien et aux autres. Il se renseigne constamment sur l'alimentation : il connaît très bien les principes du jeûne, les composantes des aliments et leur interaction avec le corps humain. Par ailleurs, l'on peut noter que son régime alimentaire particulier (végétalien et sans alcaloïdes) opère une sélection sociale, comme en témoigne la prochaine citation :

« Les soupers de famille étaient pas vraiment importants. Aujourd'hui ça l'a un peu repris son importance pis toute ça, mais sans nécessairement le faire avec ma famille parce qu'j'les vois, j'les vois, mais ... on soupe ensemble, moi mes habitudes alimentaires sont trop différentes de, d'eux, facque ça concorde des fois des soupers officiels, mais à tous les dimanches ou quoique ce soit, impossible, impossible.

M-C -C'est plusse avec tes colocs?

C - Plusse avec mes amis astheure, mes colocs, heu, mes amis qui m'entourent finalement, parce que toute mon entourage, euh mon entourage, euh, a changé un p'tit peu, parce que en faisant des changements d'même, c'est pas juste au niveau alimentaire, c'est au niveau spirituel, au niveau de ton évolution ou quoique ce soit. Tu finis par euh, qui s'assemble se ressemble, qui se ressemble s'assemble, qui se ressemble s'assemble, facque c'est ça, tu finis par euh, mon noyau, mon noyau de gens qu'j'ai alentour de moi, qui gravite alentour de moi, c'est pas le même que v'là cinq ans, v'là cinq ans ... c'est des gens que j'vois p't'être, que j'vois p'être moins. » (C, homme 31-45 ans)

À travers la redéfinition des pratiques alimentaires ressort clairement l'alimentation comme moment charnière de la santé : on souhaite avoir les connaissances adéquates pour bien se nourrir, pour évaluer la valeur des aliments, avoir le temps pour cuisiner. L'alimentation est organisée par des pratiques visant à s'informer afin de construire des critères empiriques permettant l'appropriation des produits.

II - Des pratiques sociales d'information

Comme nous l'avons noté au premier chapitre, le marché de l'alimentation a connu une industrialisation rapide, mais aussi une importante diversification des produits, qui rend difficile la comparaison entre les marchandises offertes. Les transformations rapides survenus au sein des pratiques d'alimentation au Québec et les modifications en profondeur dans la production des aliments depuis quelques décennies, ont obligé les individus à se situer par rapport à cette évolution du marché de l'alimentation. En l'espace de quelques années, plusieurs consommateurs n'ont plus su comment s'y retrouver.

Tous les répondants expérimentent cette difficulté à s'alimenter. Comme l'on pose le rôle de premier ordre que joue l'alimentation dans la prévention de la santé, on éprouve corollairement le souci d'identifier quels sont les aliments sains à consommer. Il appert ici que **l'activité dominante de l'expérience à l'alimentation des individus rencontrés sont les pratiques d'information.** Pour ces personnes, le rapport à l'alimentation apparaît problématique, c'est-à-dire que l'on ne peut plus se fier à l'information disponible dans le cadre des rapports dominants à la santé et à l'alimentation pour savoir quels produits sont sains et lesquels ne le sont pas. Malgré des trajectoires très différenciées, toutes les personnes ont recours à un ensemble de pratiques sociales d'information pour pouvoir évaluer les aliments, afin d'organiser leur point de vue et leurs pratiques alimentaires. Être en santé passe par un travail d'information, notamment de scolarisation et d'auto-formation.

Nous considérons que ce n'est pas un hasard si tous les individus ayant participé à un entretien possédaient des connaissances spécialisées sur l'alimentation et la santé. Les informations que détiennent ces personnes sont nettement supérieures à ce que nous pouvons considérer comme des habilités et connaissances moyennes en matière de santé et d'alimentation. Tous les répondants ont un discours très élaboré sur ces questions. Voici une citation qui en fait foi :

« Le fer qui est dans la viande est beaucoup moins bio-disponible que le fer dans les épinards, par exemple. (...) Le lait d'la vache c'est fait pour ce règne-là. C'est le lait maternel qui est bien pour nous autres. (...) (Dans le lait maternel), au niveau des protéines, pis d'la différence entre le ratio de protéines, gras, hydrates de carbones, c'est idéal et fait pour nous (...) Le fait que ça soit trop fort en protéines (dans le lait de vache), ça nous amène nous des problèmes rénaux, ça fait acidifier notre sang aussi. On scinde ces protéines-là et ça s'trouve dans le sang. Étant donné qu'on doit vivre en homéostatie... Une réponse de notre organisme pour établir l'équilibre c'est de prendre certains composés qu'on a dans notre corps, pis les associer à l'acidité présente pour faire un composé neutre et qui est sain pour notre corps pour pouvoir l'éliminer. Pis ces éléments-là qui va aller chercher, c'est le calcium de tes os. Facque t'as pris du lait pour avoir du calcium, y'a trop de protéines, ça devient acide, facque le calcium que t'as dans les os, *pouf*, tout est évacué. Tu vois-tu le méchant paradoxe au niveau du calcium? » (C, homme 31-45ans)

En accord avec les différents rapports au monde qui informent le rapport à la santé et les pratiques alimentaires, chacun des individus rencontrés a recueilli des connaissances spécifiques sur la santé, l'alimentation, mais aussi des connaissances spécialisées sur la production agricole (industrielle / biologique / biodynamique; techniques d'agriculture et modes de production, sols, conditions climatiques, etc.), sur l'environnement (OGM, écosystème, pollution, recyclage, compostage) et sur l'histoire et le fonctionnement des projets d'ASC.

Ces connaissances spécialisées ont souvent été acquises par l'entremise de la formation scolaire, puis mises à jour et complétées par d'autres sources d'information telles que des cours du soir et des revues spécialisées, ainsi que par le biais des médias conventionnels et alternatifs. Les individus rencontrés participant à un projet d'ASC étaient tous des gens scolarisés (ayant tous complété des études universitaires de premier ou de deuxième cycle), bien qu'ils aient des revenus par ailleurs très variables, passant de revenus sous le seuil de la pauvreté aux échelons salariaux supérieurs. Alors que deux répondantes ont étudié et travaillent dans le domaine des arts, soit en cinéma et en photographie, les cinq autres personnes rencontrées ont fait des études dans un domaine connexe à la santé ou à l'alimentation : éducation physique, science de la santé, horticulture biologique et environnement, agronomie et herboristerie. Plusieurs répondants établissent un lien direct entre la constitution d'un rapport à la santé, l'appropriation des aliments et les connaissances acquises au moment de la formation scolaire. Cet homme pose ses études en éducation physique comme les premières bases de son rapport à l'alimentation tel que constitué à la mesure d'un rapport préventif à la santé.

« J'suis quand même quelqu'un qui m'y connaît quand même beaucoup en alimentation. Premièrement, j'ai deux ans en éducation physique. J'ai eu, ça été pas mes premières bases, ça m'a introduit beaucoup à certains principes C'est là que j'me suis aperçu qu'ête végétarien, c'était p't'ête santé. Parce qu'au départ quand j'suis devenu végétarien c'était un objectif santé. Maintenant c'est beaucoup plus euh par morale pis par conviction pis toute ça. Mais l'aspect santé reste toujours là évidemment, parce que ça va d'paire. » (C, homme 31-45 ans)

Dans un même ordre d'idées, on se considère comme étant plus renseigné que la moyenne et on déplore le manque d'information qui est une entrave à une saine alimentation, et par le fait même à la santé. À plusieurs reprises, les répondants ont soulevé le manque d'éducation parmi la population relativement à la santé, à l'alimentation, à l'environnement ou aux projets d'ASC.

« C'est con parce qu'on est rendu dans une époque où il faut se battre pour manger sans, faut s'battre pour bien manger. C'est systématique que si on rend chez Provigo pis qu'on fait une commande d'épicerie sans lire les étiquettes, on mange mal. C'est systématique. Faut, faut faire de très gros efforts pour bien s'nourrir. » (B, femme 31-45 ans)

« L.- Le monde commence d'avoir peur des choses qui mangent.

M-C - surtout l'année passée, hein, y'a eu beaucoup de publicité, sur les OGM entre autres ...

L. - Ouais, ya, c'est bien. Moi j'ai essayé d'aider avec ça. J'ai un site sur l'Internet depuis trois ans sur les OGM. Pour donner l'information aux gens. Parce que c'est important; dans nos journaux y'a pas assez d'attention. » (L, femme 31-45 ans)

« Moi j'donne plein de petits ateliers (...) C'est quoi lire une étiquette, tsé. Quand y'a une étiquette que tu comprends toutes les mots. » (A, femme 46-60 ans)

On peut constater par tous ces extraits d'un travail d'information du sens commun à partir de différents savoirs spécialisés, que la socialisation familiale à l'alimentation n'est plus pour la majorité de ces personnes le mode dominant de transmission d'un savoir alimentaire adéquat et suffisant. Ce trait commun caractérise l'adhésion des participants à l'ASC. Une seule répondante parlera de l'alimentation de son père comme base de ses propres pratiques alimentaires, savoir qu'elle relativise cependant puisqu'elle considère que, dans l'état actuel de la production, la transmission familiale ne suffit pas pour élaborer une objectivité permettant une valorisation des aliments.

II.1 La connaissance des projets d'ASC

C'est d'ailleurs au sein de ces pratiques d'information que l'on a généralement pris connaissance des projets d'Agriculture soutenue par la communauté. Les individus qui nous ont relaté leur expérience en tant que membre d'une ferme en ASC ont pris connaissance des projets d'ASC soit dans le cadre de leurs études (deux individus) ou auprès de médias conventionnels ou alternatifs (quatre individus) : magazines, journaux, l'Expo-santé ou par de la publicité affichée dans des magasins d'aliments naturels. Une seule personne a entendu parler de l'ASC par l'entremise d'une amie. Le premier contact avec les projets d'ASC de tous les autres répondants s'est réalisé à travers le réseau d'éducation et la publicité.

La suite de la description des matériaux nous permettra de constater que l'activité d'information est centrale dans la constitution du point de vue de ces personnes, leur permettant de construire des critères empiriques qui guident les pratiques alimentaires. Les pratiques sociales d'information sont ce à partir de quoi ces individus s'inscrivent dans le monde, élaborant aussi un rapport au monde. La connaissance immédiate du marché fait l'objet d'une critique commune de la part des personnes rencontrées, à laquelle nous nous attardons dans la prochaine section.

À travers les pratiques d'information, ressortent clairement une typologie de pratiques alimentaires qui viennent pré-former les pratiques : les pratiques alimentaires de marché et les pratiques alimentaires au sein d'un projet d'ASC. D'une part, l'expérience de l'alimentation dans le cadre du marché s'exprime d'abord par l'entremise du traitement de l'information en ce qui a trait à la production et à la distribution, tandis que les interviewés font état d'une expérience directe de l'échange et de la consommation; d'autre part, ceux-ci font état de leurs l'expériences directes des moments de la production, distribution, échange et consommation au sein d'un projet d'ASC.

III - Le marché et les pratiques alimentaires

Dans un premier temps, voyons l'expérience de l'alimentation comme pratique sociale visant à s'informer de la production et de la distribution, telle qu'elle se pose dans l'économie alimentaire de marché. Il ressort nettement que la santé est appropriée comme moment de la reproduction biologique de l'existence où la connaissance nécessaire à la « survie » ne s'avère plus transparente dans le cadre social de l'économie alimentaire de marché. Les individus rencontrés sont des consommateurs critiques de la forme dominante d'alimentation, une critique qui s'exprime dans les pratiques alimentaires et prennent principalement la forme de pratiques d'information visant à pondérer l'information dominante existant.

« On a vu, depuis deux ans, une grosse différence, on a vu une grosse différence dans les marchés d'alimentation, dans la qualité de la nourriture, ça l'a baissé. Depuis cinq ans, nous on trouve, mais même depuis dix ans, c'est incroyable comment dans les marchés d'alimentation conventionnels, comme Provigo, IGA, comment ça l'a baissé la qualité. » (J, femme 31-45 ans)

Les répondant s'identifient tous comme des consommateurs avertis dans le cadre des relations de marché. Ils achètent et consomment les produits selon des critères bien établis : ils sont soucieux de lire les ingrédients que contiennent les aliments, ils connaissent le circuit des marchandises au sein de grandes chaînes de distribution alimentaires, ils évitent l'achat d'aliments contenant des produits chimiques et critiquent la façon dont sont emballés les produits. Une répondante va jusqu'à s'informer auprès des distributeurs et des marchands afin d'avoir des produits spécifiques et de participer à l'instauration d'une concurrence au niveau du prix des produits biologiques. Par ailleurs, six personnes sur sept sont végétariennes, dont une végétalienne, et la septième personne mentionne d'emblée manger peu de viande. Il ne s'agit pas des pratiques alimentaires généralisées au Québec ni celles officiellement promues par le « guide alimentaire canadien ».

III.1 La production et la distribution

Dans le cadre des pratiques alimentaires de marché, il n'y a pas d'expérience directe de la production et de la distribution des aliments et l'information diffusée apparaît insuffisante. Ces moments sont importants en ce qu'ils permettent d'établir les critères guidant les pratiques de consommation. Les personnes rencontrées notent la difficulté d'évaluer les produits offerts en épicerie. Ce n'est plus possible de fonder une objectivité sur l'apparence physique au moment de l'achat des denrées. On parle d'une apparence trompeuse, d'un étiquetage problématique. Ne connaissant pas les conditions de production des aliments, l'apparence des produits n'est plus un critère fiable permettant de juger de la valeur des denrées. Il devient alors nécessaire de revenir aux moments de production et de distribution.

Ce répondant note l'importance du mode de production pour guider la sélection des produits et de l'apparence de ces derniers comme d'un critère qui ne peut plus servir à évaluer la valeur des aliments :

« Si j'vas au Métro pis j'prends des légumes qui viennent du Mexique ou des États-Unis dans les grosses fermes où toute est industrialisé, pis toute marche aux engrais chimiques, pis à toutes ces choses là, euh, j'suis pas persuadé que les aliments sont aussi, euh, aussi vivants, autant de vitalité que dans l'organique et le biodynamique. Surtout quand tu connais des p'tites fermes. Parce que même dans l'biologique, tu prends la ferme Pavitch aux États-Unis, c'est immense, c'est immense, c'est immense. Je sais pas c'est quoi leur méthode, leur façon de travailler, ça reste que c'est biologique pis j'les encourage mais (...) si j'ai le choix entre la ferme Pavitch pis le p'tit chose ASC que j'ai choisi, c'est sûr et certain que j'vas aller avec l'ASC. Même si le look du fruit ou quoique ce soit, serait différent ou s'rait plus beau de la ferme Pavitch j'irais avec l'autre parce que j'suis conscient, qu'y a d'autre chose, faut qu't'ailles plus loin. » (C, homme 31-45 ans)

Les modifications de la production artisanale à la production agricole industrielle font que des caractéristiques problématiques déjà identifiées dans d'autres secteurs de la production industrielle (dont le modèle est la transformation de la matière : industries du fer, industrie chimiques, etc.) font en sorte que l'on transpose ces

propriétés à la nouvelle échelle de la production agricole adoptée, qui elle travaille avec la matière vivante de surcroît : « organique et biodynamique ». C'est le sens que nous semble affirmer ce répondant en attribuant comme critère premier la taille par rapport à toutes les étiquettes, qu'elles soient « bio » ou autres.

Les OGM sont le prototype où une pratique d'examen du produit ne peut pas permettre d'induire sur sa distribution et sa production. Dès lors, les pratiques d'information deviennent centrales dans l'alimentation. Rappelons cet extrait déjà cité :

« On est dans la classe moyenne, on s' considère dans la classe moyenne. Ouais. Mais on met une priorité à des choses, comme la nourriture, manger bio. C'est comme, c'est comme, c'est même pu un luxe, même qu'on s'dit. Surtout avec tout ce qui se dit sur les OGM. Mon conjoint commence à être très inquiet, très inquiet, très inquiet. » (J, femme 31-45 ans)

L'évaluation des produits passe aussi par le mode de production des aliments – qui s'inscrit ici avec acuité dans un rapport à la terre, aux autres et à soi-même.

« Moi je suis absolument contre les OGM, pas seulement pour le raison de santé personnelle, mais pour le santé de l'environnement, des autres animaux, des autres insectes, des autres plantes. (...) Nous avons assez d'évidence que oui il y a un problème. Et, pourquoi? Ils pensent seulement de profit. Je suis absolument contre ça. J'ai essayé toute seule avec mon site, *you know*, avec l'information et tout ça. Mais finalement, à cause de l'escaladation du problème. Maintenant, j'ai commencé à être un membre du Parti Vert et travailler, *you know*, avec un groupe politique pour essayer de changer les choses. » (L, femme 31-45 ans)

Le rapport dominant à l'alimentation tel qu'il existe dans les pratiques de production industrielles est ici compris comme une preuve particulièrement éloquente de l'état de notre société où se marchandise la vie et où seule prévaut une logique à court terme. La connaissance économique dominante sur les produits n'est pas garante de la qualité des produits, elle en est même l'antithèse.

« J'suis prête à en connaître plus sur les OGM, mais j'ai pas l'impression qu'c'est bon. Pis surtout pas dans l'optique dans laquelle y sont développés. C'tout le temps une question de productivité pis de rentabilité tout d'suite, maintenant, sans penser. (...) Les OGM souvent, ça rentre aussi dans cet

espèce d'engrenage. Que bon, on a développé une nouvelle graine génétiquement modifiée, mais qui va prendre tel engrais et tel pesticide pour être à son rendement maximum. Alors achetez le kit! (...) Selon moi, même si y pouvaient trouver des avantages en ce moment, non, c'est pas dans les mains des gens qu'y seraient capables de gérer ça. » (V, femme 18-30 ans)

On peut constater l'appel à une dimension sociale de la production qui est vue comme problématique : aux profits et à la gestion en fonction du profit, sont rapportées les inventions des organismes génétiquement modifiés, sans que pour autant cette répondante renie la nécessité de développer la connaissance des OGM existants. Ici, c'est avant tout l'usage social des OGM qui est critiqué et l'élucidation politique ne résume pas la nécessité de s'informer.

Les répondants nous disent que l'information disponible sur les activités de production et de distribution dans le cadre de l'économie alimentaire de marché est véhiculée principalement par les médias. Ces véhicules d'informations que sont les médias sont par ailleurs remis en cause, l'information s'y trouvant étant souvent contrôlée abusivement. Pour ce répondant, le guide alimentaire canadien nous parle du profit des industries plutôt que de la santé des gens. Sur la base d'évidences scientifiques, le répondant déconstruit la connaissance populaire sur certains aliments que l'on nous recommande de consommer (le lait, la viande) et qu'il considère inappropriés à la nature biologique de l'être humain. Sa lecture de certaines recherches scientifiques lui permettent de se situer par rapport aux informations véhiculées dans les médias et le discours populaire, discours qu'il dit être contrôlé par l'appât du gain et les multinationales :

«Avant que tu deviennes végétarien, les gens te font peur. (...) T'as un industrie agro-alimentaire, pis c'est basé sur la peur. La peur de manquer de ci et de manquer de ça. (...) J'checke leurs arguments, pis j'vais les r'garder en profondeur. J'vais r'garder au niveau du fer. Au niveau du fer, j'me suis aperçu que le fer qui est dans la viande est beaucoup moins bio-disponible que le fer que tu vas aller prendre dans les épinards.(...) C'est le même principe avec le calcium pis c'est choses-là. C'est toutes des tabous que j'ai fait tomber l'un après l'autre. Quand j'les ai fait tomber, j'ai dit ok, j'l'essaye. J'm'en vas vers un objectif santé, facque *lets go* j'l'essaye.» (C, homme 31-45 ans)

Pour tous les individus rencontrés, il est ainsi devenu nécessaire de contre-vérifier l'information diffusée par sa propre démarche de connaissance. On notera, par ailleurs que la structuration des pratiques d'information chez les usagers renvoie à des modes individualisés. Les différentes citations présentées dans les prochaines pages en font bien état.

L'expérience de travail est pour cet homme un moyen de connaître les produits à consommer. Il se pose lui-même comme la preuve qu'il est possible d'être en santé en étant végétarien, alors que son travail est très exigeant physiquement.

« J'me considère comme quelqu'un qui travaille fort physiquement, c't'écoeurant. J'ai déjà travaillé sur une ferme, j'dois avoir faite ch'sé pas trop combien d'jobs depuis qu'j'ai 16 ans, j'dois avoir faite 60-70 jobs. Pis qu'est-ce que j'fais présentement c'est le plus *tough* que j'ai jamais faite. Pis j'sus végétarien pis j'sus en santé. » (C, homme 31-45 ans)

Comme dans le cas du répondant cité précédemment, cette femme est très critique des connaissances dominantes sur la santé et l'alimentation. La question de l'information est soulevée à plusieurs reprises, comme moyen de juger les produits, autrement que sous le dictat des intérêts économiques de certaines multinationales, supportées par l'État. Comme de nombreux répondants, le guide alimentaire canadien est évoqué comme exemple du laisser-aller politique en matière de santé. La production des aliments n'est pas contrôlée en accord avec des intérêts quant à la santé des individus.

« Les lobbies politiques des, des producteurs de bœuf, des producteurs d'œufs, des producteurs de toutes sortes de choses ont un gros poids politique pis avant que le gouvernement s'mette à dire la vérité sur euh, dans l'guide canadien alimentaire, y va avoir, j'veux dire les poules vont avoir des dents, littéralement. Parce que, y'a des aberrations en ce moment sur les espèces de, sur les focus que le gouvernement décide de faire pour la santé des gens, c'pas, c'pas nette. » (B, femme 31-45 ans)

« Santé publique Canada, ces trucs-là qui décident, le guide alimentaire pis toutes ces merdes-là. C'est d'la mascarade, c'est pas de l'éducation populaire. En faite, moi j'interdirais carrément, les produits auraient pas le droit d'être comme ça sur les tablettes. J'veux dire, euh, c'est pas normal qu'un biscuit puisse se conserver six ans sans pourrir sur les tablettes. C'est ça qu'on a actuellement, on mange du plastique. Ça pas d'bon sens. Ça

devrait être interdit tous ces produits là. Tous ces produits chimiques. C'est fou. J pense qu'les gens font plusse attention au type d'essence qu'ils mettent dans leur voiture que à c'qu'ils mangent. Ils ont pas le choix, parce qu'ils mangent ce qu'il y a sur les tablettes. » (B, femme 31-45 ans)

Si l'information n'est pas facilement disponible, au sens où elle demeure relativement contrôlée par les intérêts des multinationales, on s'informe de la valeur des aliments à même d'autres sources d'information permettant d'avoir un regard critique sur l'information transmise par les médias conventionnels, d'en peser le pour et le contre. Les pratiques d'informations visent à connaître le marché alimentaire en faisant référence aux expériences dans le passé ou à d'autres cultures alimentaires jugées plus satisfaisantes.

Cette répondante évoque l'importance de la transmission par son père d'une connaissance sur les aliments de base. C'est de lui qu'elle a développé le goût de la nourriture saine. Cette citation montre bien, par ailleurs, la complexité des pratiques alimentaires, notamment dans l'achat des denrées.

« Mon père, à chaque fois qu'y descendait à la chasse y ramenait un quart de bœuf ou un demi-bœuf qu'on congelait, qu'on arrangeait parce qu'y allait le prendre chez un fermier (...) À chaque fois qu'y descendait à la chasse y ramenait du bœuf de là-bas qui était, qui goûtait la vraie viande. Alors, moi j'achète jamais de viande chez Maxi ni chez Cosco. Parce que j'ai l'impression que j'mange de la viande qui est faite en manufacture. J'ai l'impression. On va vraiment à un boucher en particulier pour chercher notre viande. (...) Pis c'est ça, un bout de temps on mangeait du cheval parce qu'on trouvait que le bœuf était pas bon. (...) Après ça on est aller voir une ferme qui exploite des cerfs. Et, on voulait avoir du gibier, on voulait avoir une moitié de cerf. On a su qu'ils étaient shootés aux antibiotiques. (...) Alors on s'est dit, bon ben on est pas plus avancé. Une vache ou un cerf avec des antibiotiques, on est aussi bien de rester comme on est. On f'ra pas l'effort de payer plus cher, d'aller chercher ça. (...) On cherche vraiment d'la viande, d'la viande bio.» (J, femme 31-45 ans)

En accord avec d'autres cultures alimentaires que l'économie alimentaire de marché, cette autre femme parle de l'iode qui fait désormais défaut dans la terre et de son corollaire, la nécessité de consommer des algues pour être en santé. Elle parlera des habitudes alimentaires japonaises comme étant plus près de la nature de l'homme, en harmonie avec la nature de l'homme plutôt que fondées sur les

intérêts économiques qui n'ont plus aucun rapport avec la moralité, i.e. avec la reproduction de l'existence.

« Les Japonais, les Japonais ils ont le nourriture qui est très très proche des choses que moi aussi je pense qui sont importantes. Ils mangent beaucoup le riz et le, une chose qui est très importante c'est le *seaweed*.

M-C.- les algues?

L.- Les algues, oui. *The soil, you know*, dans la terre, dans la terre de nous ici, c'est trop travaillé. [...] Ça manque la iode [iode] maintenant dans la terre depuis longtemps ici, comme dans l'Ouest et sans ça, ça aide à la développement de la cerveau, *the brain*. Les facultés de comprendre les choses comme les mathématiques et les choses comme ça. Si tu n'as pas ça, tu, *you know*? Moi je pense que les choix que les Japonais ils ont faites dans leur alimentation traditionnelle augmente comme le développement de la santé et de la, *you know*, comme le cerveau...

M-C.- Les facultés intellectuelles?

L.- Oui. [...]

M-C.- Toi, tu sais cuisiner avec des algues?

L. - Oui, j'utilise ça souvent. Et aussi quand j'étais enceinte j'ai pris des suppléments parce que c'est très important pour le développement de l'intelligence de l'enfant.» (L, femme 31-45 ans)

Dans cette citation, on voit comment les informations qui sont issues des médias conventionnels sont pondérées par d'autres sources d'information afin d'établir la valeur de ces premières. Dans les deux citations suivantes, la répondante fait référence à sa connaissance des générations antérieures dans l'établissement de critères permettant de juger de la production des aliments :

« On a lu la semaine dernière sur les hormones dans le bœuf. Mais, nous on, on s'en doutait beaucoup. Parce qu'on fait un lien avec la grandeur des gens. Comme, les gens grandissent trop vite. Mon conjoint mesure 6'4". Ces frères sont tous grands. J'suis la plus p'tite dans sa famille. Quand j'suis arrivée à la campagne, j'trouvais ça comme pas normal. Ils ont bu de lait en quantité industrielle! » (J, femme 31-45 ans)

« Ils se font une grande marge de profit parce que c'est bio. Avant, tout était bio! Toute l'agriculture était bio! (...) Et mon grand-père travaillait pour une usine de transformation du lait. Il a vu le lait changer et il disait à ses enfants "le lait c'est pu du lait". » (J, femme 31-45 ans)

En résumé, puisqu'il n'y a plus d'expérience directe de la production ni de la distribution alimentaire dans le cadre de l'économie alimentaire de marché, on a recours à une pluralité de pratiques visant à construire des informations permettant d'établir des critères empiriques à même de guider des pratiques alimentaires saines. La connaissance immédiate issue de l'économie de marché est ici questionnée, sinon discréditée. Pour pondérer les informations véhiculées par les médias conventionnels et dans le discours dominant sur l'alimentation (Santé Canada, le Guide alimentaire Canadien, etc.) les individus que nous avons rencontrés s'informent auprès de d'autres cultures alimentaires, comme par exemple la culture alimentaire japonaise. Les expériences alimentaires antérieures relatives aux habitudes familiales des dernières générations représentent aussi un outil permettant l'objectivation d'un rapport aux aliments. Les connaissances scientifiques telles que véhiculées dans le cadre des médecines alternatives sont également des informations utilisées pour mettre en relief la connaissance dominante sur l'alimentation.

III.2 L'échange marchand dominant

Dans les entretiens, ces personnes nous parlent du souci de ne plus être en mesure d'établir la valeur des aliments, et les pratiques alimentaires dans le cadre du marché en témoignent. Tous les individus rencontrés parlent de pratiques d'achat exigeant temps et déplacements, comme ils effectuent souvent leurs achats à plusieurs endroits qui ne se trouvent pas nécessairement près du domicile, afin de se procurer les denrées jugées plus saines que celles qui se trouvent dans les supermarchés.

Une interlocutrice parle du monopole des industries agro-alimentaires en regard des types d'aliments disponibles sur les rayons des épiceries. Elle soulève notamment le problème qui existe dans différentes régions du Québec où l'on ne

trouve pas de magasins d'aliments naturels, d'épiceries fines qui permettraient aux gens de se nourrir plus sainement.

« Qu'est-ce qu'y a à acheter (*en épicerie*)? Des trucs poison. Le premier produit c'est du sucre blanc, pis c'est de l'huile hydrogénée qui bloque les artères. Pis, yahoo! Toute la population mange ça pis personne en parle. C'est d'hypocrisie pure. (...) On va devenir comme les Américains, ultra-obèses. Comment dire, la norme ça va être l'obésité. Parce que si tu fais pas les efforts, c'est systématique que tu vas prendre du poids, c'est systématique. » (B, femme 31-45 ans)

Cette citation ouvre à un discours critiquant l'économie de marché nord-américaine, plus spécifiquement à propos de l'impérialisme économique américain qui limite les possibilités du consommateur québécois ainsi contraint, selon cette personne, d'adopter le mode de consommation alimentaire américain avec les conséquences que cela implique.

Une autre répondante décrit une routine d'achats très complexe, dans laquelle elle se rend dans six à sept commerces différents pour acquérir les produits nécessaires à l'alimentation de la semaine (viande, lait de chèvre, fruits et légumes, etc). Elle dit que cette ronde très exigeante en terme de temps, supposant par ailleurs de se renseigner sur les spéciaux, est cependant un incontournable, selon elle, si l'on souhaite se procurer des produits sains à des prix convenables.

« Justement ce soir j'ai fais une partie de ma tournée. On aimerait ça avoir tout à un même endroit, mais ça s'peut pas. (...) Ça nous fait ben des déplacements pour le lait de chèvre, des fois faut qu'on fasse trois places en plusse de nos autres achats. Mais on essaie de faire ça quand même le jeudi soir. Deux sorties où on fait toutes les emplettes de nourriture, sinon on fait juste ça, hein? Mais c'est comme assez important, quand même. Pis éplucher les circulaires, aussi. » (J, femme 31-45 ans)

De plus, cette femme s'informe auprès des distributeurs et des marchands afin d'avoir des produits spécifiques ou de participer à l'instauration d'une concurrence au niveau du prix des produits biologiques. Le jeu de l'offre et de la demande lui est très familier:

« On pensait que la demande aurait été plus grande cette année. J'ai parlé avec beaucoup de commerçants, Provigo, Métro, IGA et j'leur ai d'mandé allez-vous avoir du bio? (...) Moi j'en ai fait la demande, parce que j'veux une compétition dans les prix. (J, femme 31-45 ans)

Ici, le lien entre la forme sociale de la distribution, le supermarché, n'est pas mis en relation avec les qualités conférées aux aliments. La difficulté de connaître la provenance et la composition des aliments est souvent mentionnée et l'achat des denrées s'ordonne d'abord en fonction de principes permettant de reconnaître les aliments, d'en juger la valeur. La lecture des étiquettes, ainsi que la connaissance de l'origine sont des passages obligés pour connaître si les aliments sont sains :

« Si on parle des produits de base, là, comme des légumes, j'veux dire, y'a pas eu d'transformation là-dessus, en général j'préfère ach'ter les légumes qui sont biologiques, mais à défaut j'préfère acheter des produits qui sont québécois. Ça tu vois, ça va être mon critère de sélection, là. Le premier critère ça va être la qualité, le deuxième c'est où est-ce que c'est produit. Si on parle des produits transformés, comme les céréales ou tout ça alors, là. Là, c'est vraiment la composition. J'lis toutes les étiquettes, faut pas qu'ait de sucre là-d'dans, faut pas qu'ait de monoglutama, de glutamate monosodique. Plus la liste est courte, mieux c'est pour moi. » (B, femme 31-45 ans)

« Du soya qui é pas bio, pis du canola qui é pas bio, c'est sûr et certain que j'achète pas ça. Pis même, euh, on va prendre le chocolat. Le chocolat j'achèterai jamais un chocolat qui est fait ici au Canada ou qui est fait aux États-Unis. Si j'en achète un ça va être soit un bio qui est fait au Canada ou aux États-Unis mais faut qu'y soit bio parce que la lécithine de soya qu'y utilisent. C'est des sous-produits d'même qui sont plus susceptibles d'être présents avec des OGM dedans. Facque, j'irais plus vers un chocolat qui vient d'la Suisse, d'l'Allemagne, tout simplement, même si y'é pas biologique, tout simplement parce en Europe, parce que j'ai l'impression qu'y sont plus conscientisés.» (C, homme 31-45 ans)

La hiérarchisation des critères d'achat présentée ici renvoie à une rationalité individuelle complexe de marché (qui n'en est pas moins sociale pour autant) où un ensemble de valeurs d'usage et d'échange sont conçues comme commensurables et donc relatives à la situation sociale particulière où se retrouve la personne ou le groupe social. Cette conception nécessite, comme nous l'avons mentionné précédemment que les moyens apparaissent dissocier des fins i.e. neutre du point de vue des fins.

À l'inverse, cette répondante soucieuse de connaître l'origine des aliments parle de pratiques d'achats ordonnées par le politique :

« C't'important aussi que ça soit local, pour une question de savoir qui j'appuie. Pis côté environnemental aussi j'me dis que du bio qui vient du Mexique, toute le transport que ça prend pour l'ammener ici, j'aime prendre un produit local qui est p'être pas biologique, mais en pesant les pour pis les contre, ça va être selon moi va être plusse environnemental. » (V, femme, 18-30 ans)

Le lieu même où sont disponibles les denrées permet à cette femme de juger de la valeur des produits qui s'y trouvent :

« Quand j'étais jeune, j'ai toujours pensé qu'un magasin qui n'est pas végétarien, c'n'est pas un magasin santé. Et je pense ça quand même. » (L, femme 31-45 ans)

Le souci de connaître d'où viennent les produits est exprimé par cette femme à plusieurs reprises au cours de l'entretien:

« J'vais à toutes les s'maines au marché Jean-Talon. (...) On peut faire affaire avec des fermiers, on sait d'où vient notre nourriture. » (J, femme 31-45 ans)

Certains répondants parlent des lieux précis où ils font leurs achats : on choisit les lieux d'achat afin de connaître la provenance des aliments, notamment, et pour les produits spéciaux qui ne se trouvent pas dans tous les supermarchés. Mais en général, si le lieu permet de se renseigner sur le type de produits offerts, ce sont les aliments qui retiennent d'abord l'attention des individus. Cette femme souligne les endroits où se trouve le lait de chèvre.

«M-C – Du lait de chèvre, ça s'trouve où ça? Ça s'trouve pas dans des épiceries conventionnelles, non?

J -Dans mon IGA y'en a, parce que j'en ai fait la demande. »
(J, femme 31-45 ans)

On connaît bien les différents endroits où se procurer des produits spécifiques, et il apparaît clairement ici que les achats et la consommation des aliments s'élaborent à partir d'une réflexion sur les diverses qualités des produits : leur provenance, les valeurs nutritives, les composantes, la saison de l'année, le mode de production, le prix, etc.

« Y'a beaucoup d'endroits qui ont des produits bio ces temps-ci. (...) Du bon fromage bio l'Ancêtre, y'a plein de produits. Dans les produits que j'connais biologique du Québec qui sont là l'hiver.(...) J'trouve ça logique de manger des légumes de conservation l'hiver. Des bons ragoûts, des potages, pis des céréales l'hiver.(...) Ça j'vas acheter ça chez Tau bio. De l'avoine bio, de l'orge bio, le plusse possible bio. Mais quand j'suis trop pauvre, quand j'pense que la différence de prix est excessive, ben là, j'fais des compromis. (...) En plusse d'acheter bio, pis toute ça nanana, aussi on essaye d'acheter pas trop emballé. » (V, femme 18-30 ans)

III.3 La consommation : des pratiques alimentaires différenciées

Un point caractéristique du groupe des participants à un projet d'ASC est leur « engagement vis-à-vis de la nourriture », comme nous l'avons noté au début de cette section. Pour plusieurs répondants, la consommation des aliments achetés dans les épiceries conventionnelles est relativement complexe en ce que l'on souhaite s'assurer que ces aliments produits et distribués selon des modalités qui restent obscures soient sains à consommer. Par exemple, la consommation de certains fruits donnera lieu à des regroupements communautaires afin d'alléger des pratiques alimentaires alternatives :

« En général, les légumes qu'on consomme qui sont pas bio on enlève tout le temps la p'lure. Tout le temps, tout le temps. Même que v'là deux ans on avait eu un avertissement à la radio, qui disait que pour les enfants c'était très dangereux de consommer des poires, des pêches c'tait très cancérigène. Et ils se demandaient si le haut taux de glycémie était pas dû à tous les pesticides contenus dans les p'lures de pommes, pêches et poires. Et, cette année là, ça fait plus que deux ans, ma fille v'nait d'être née, ça fait trois ans. On faisait des purées de bébé, pis on enlevait, toutes les mamans dans un groupe communautaire, on enlevait toutes les p'lures, toute la gang! (*Rires*) Parce qu'on avait peur pour nos bébés » (J, femme 31-45 ans)

On peut constater ici comment l'information, aussi ponctuelle soit-elle, vient redéfinir les pratiques alimentaires. S'assurer que les légumes achetés dans le cadre de l'économie alimentaire de marché soient consommables demande d'y mettre un certain effort, notamment pour laver les légumes :

« On va parfois au marché 4-40 à ville d'Anjou. Parce que, euh, c'est pas cher, mais on sait que c'est pas frais. (...) Plusieurs fois, là, je lavais mes légumes que j'achetais au marché 4-40 et je sentais qu'y avaient été achetés pas cher. Qu'y avaient été ... C't'une sensation, j'pourrais pas te dire. On sent que le légume a ... ça vient du Mexique, ça vient des pays souvent défavorisés. Le légume on dirait qu'y a, y'a une mauvaise odeur. Y'a quecque chose qui sent pas bon, là, pas juste qui sent pas bon, y goûte pas bon. Y'a un arrière goût. Alors souvent on est obligés d'enlever la p'lure ou on l'fait tremper dans du vinaigre, du vinaigre de cidre, j'achète des gros gallons de vinaigre de cidre. On s'dit, ben, le vinaigre ça nettoie, ça peut peut-être enlever une partie des pesticides qu'y a sur les aliments. » (J, femme 31-45 ans)

En règle général, les personnes parlent peu de l'usage des produits achetés dans le cadre du marché. C'est d'abord d'acheter des produits sains qui retient l'attention, en accord avec la logique dominante de l'activité économique où le rapport d'échange vient casser le rapport à l'activité alimentaire.

IV – Les projets d'ASC et les pratiques alimentaires

Une régularité qui apparaît dans les entretiens est la nette distinction entre pratiques alimentaires au sein de l'échange monétaire dans le cadre d'un projet d'ASC et au sein de l'échange marchand fondé sur l'offre et la demande. Pourquoi ces individus qui connaissent très bien les règles de l'offre et de la demande dans le cadre des pratiques alimentaires de marché – s'informant directement auprès des commerçants pour avoir certains produits ou une concurrence dans les prix, en étant bien renseignés du prix des produits dans les différents magasins, de leur production et de leur circulation dans des chaînes de marchandises complexes – se tournent-ils vers l'échange monétaire sans offre et demande en ASC ?

L'ASC est une forme économique complexe; il s'agit d'un échange monétaire, mais aussi de travail à la ferme dans certains cas, qui dans les deux cas ne renvoient pas à un calcul d'optimisation économique des ressources et des efforts principalement, comme dans l'échange marchand fondé sur l'offre et la demande. Établir la valeur « économique » des produits achetés dans le cadre d'un projet d'ASC par rapport aux produits vendus sur le marché ne va pas de soi. On paie à l'avance, la quantité et les types de produits se trouvant dans les paniers varient sensiblement au cours de la saison, il n'y a pas de prix sur les produits (une caractéristique du coût des denrées alimentaires est leur fluctuation aux cours des saisons, rendant moins aisé la connaissance qu'on a de leur prix aux différents moments de l'année), enfin se retrouvent souvent dans les paniers des produits qui étaient jusqu'alors inconnus pour la majorité des gens (kale, bette à carde, topinambour, etc.), rendant encore là difficile d'en évaluer le coût sur le marché. Situer la valeur des paniers de légumes achetés en ASC par rapport au marché demanderait d'en tenir l'inventaire d'une semaine à l'autre, et ce tout au long de la saison. Non pas qu'il soit impossible de comparer les paniers en ASC par rapport aux produits que l'on trouve en épicerie, mais il s'agit d'une tâche certainement plus difficile que de faire l'achat de denrées étiquetées. Par ailleurs, le statut entre producteur et consommateur est beaucoup plus flou que dans le cadre de l'échange marchand. Un consommateur en ASC assume à la fois le rôle d'investisseur et d'acheteur, et se familiarise même parfois avec le statut de producteur lorsqu'il se rend à la ferme pour y travailler ou même discute avec les agriculteurs au point de distribution des paniers.

Il ressort de l'expérience de participation à un projet d'ASC que cette forme de mise en marché permet aux personnes d'objectiver les denrées alimentaires, notamment par l'expérience directe de la production des aliments. Les produits qui arrivent dans le panier sont directement identifiables parce que l'on a une expérience directe de la production, à travers des mémos hebdomadaires résumant la semaine à la ferme, la connaissance des agriculteurs et du lieu de la production, grâce aux discussions avec les gens de la ferme, les fiches d'informations sur

l'historique et les valeurs nutritives des produits, etc. Cette possibilité d'évaluer les produits dans le cadre de la participation à un projet d'ASC expliquerait pourquoi l'on accepte cet échange économique plus complexe, dans lequel la question de l'offre et de la demande est plus ambiguë que dans le cadre de l'économie marchande dominante. La participation à l'ASC s'inscrit ainsi dans cet ensemble de pratiques sociales d'information auquel ont recours les individus rencontrés afin de savoir comment s'alimenter. L'expérience à l'alimentation en ASC est une expérience directe de la production et de la distribution des aliments. Les répondants situent leur participation à un projet d'ASC comme un moyen de reprendre le contrôle de leur existence à travers l'alimentation, tâche exigeante dans le cadre de l'économie alimentaire de marché.

Comme nous l'avons noté déjà, les pratiques alimentaires des individus rencontrés sont des pratiques sociales visant la santé, définie en accord avec différents rapports au monde. Cela est apparu clairement à travers la description des pratiques alimentaires de marché. En ASC, l'échange direct avec un producteur permet d'être informé sur les aliments reçus. Aussi, les formes de participation à un projet d'ASC apparaîtront fort hétérogènes, i.e. qu'elles sont à la mesure des connaissances que l'on souhaite acquérir sur les aliments.

« Ceux qui veulent vraiment s'impliquer, pis jouer le jeu du, d'la ferme, ils avaient vraiment la possibilité d'le faire. Mais moi c'tait pas pour ça que j'étais là-dedans, j'étais là pour avoir des bons légumes, mais pas vraiment pour aller mettre mes mains dans le...

M-C – dans la terre ...

B – dans le caca de vache. (Rires) Mais non, j'ai vraiment pas le, cet intérêt là de faire le trip de campagne et de ferme. (...)

M-C – Toi c'était quoi la raison?

B- La raison c'était ça, d'avoir des légumes, euh, d'avoir des bons légumes, d'essayer ça, d'avoir des bons légumes à chaque semaine. Pis en plusse d'avoir ça sous forme de surprises. (...) Et je pense que c'était une aubaine du point de vue biologique. » (B, femme 31-45 ans)

Si dans la dernière citation, l'interlocutrice souligne clairement que le travail à la terre ne l'intéresse pas, pour la prochaine répondante, la possibilité de travailler aux champs permet non seulement de pouvoir évaluer les produits sur la base du lieu où ils sont cultivés et des agriculteurs eux-mêmes, mais est posée comme une formation en regard de l'achat éventuel d'une ferme.

« On pouvait pas s'engager à participer. Ils demandaient une participation cette année. Comme nous on pouvait pas s'engager, à cause des enfants, pis on voulait être forcé de le faire, si on était pas capable. (...) J'avais l'impression, moi, que les gens voulaient pas participer, non. Participer à la ferme, là, qu'ils avaient pas le temps. Parce qu'un moment donné X (*prénom de l'agricultrice*) ou son mari y m'a dit : « *C'est difficile d'avoir des gens pour travailler* » On a senti vraiment qu'ils avaient besoin d'aide, de main-d'œuvre. Pas d'aide financière et que si ils mettaient le prix, c'était pour inciter les gens à venir les aider. On aimerait bien ça! (...) Moi j'voudrais une ferme alors j'aimerais apprendre des choses, hein? Mais ma mère a trouvait ça dur de garder les deux (*enfants*) en même temps. (...) Nous souvent on avait envie d'y aller le dimanche, mais eux c'est leur journée de congé le dimanche!. (...) alors c'est ça, ça adonnait pas. » (J, femme 31-45 ans)

Une autre répondante envisage l'ASC d'un point de vue politique, comme une solution globale permettant l'émergence de nouveaux rapports au monde à travers l'alimentation, soit par la modification des liens entre consommateurs et producteurs, par un apprentissage d'un rapport à la nature, comme possibilité de tisser des liens entre individus appartenant à une même communauté. L'alimentation est ici clairement posée comme un enjeu central du politique.

« Qu'est que j'trouve le fun de l'ASC, c'est quecque chose, c'est un d'ces projets, que j'dirais pas multidisciplinaire, mais ... On a appris dans mes cours en environnement que c'tait bon d'avoir une vision globale, tsé, que la seule façon de régler les problèmes c'tait d'essayer de les r'garder de toutes les manières possibles. Et non juste d'une spécialité à une autre. J'trouve que l'ASC, o.k. c'est relié à l'alimentation, mais c'est comme si ça relie pleins, pleins d'aspects différents de la vie. Justement, j'trouve que c'est une de ces solutions là, là, globale. » (V, femme 18-30 ans)

IV.1 La production

L'expérience à l'alimentation dans le cadre de la participation à un projet d'ASC est en soit une pratique d'information sur la production des aliments que tous les répondants notent d'une façon ou d'une autre. Pour la majorité des individus rencontrés, le mode de production est déterminant pour connaître la valeur des produits. (Culture biologique, biodynamique, OGM, pesticides, etc.) Le lieu où sont cultivés les aliments et le type de production permettent de statuer sur la valeur des aliments obtenus dans le cadre d'un projet d'ASC.

Qui sont les agriculteurs, quel est le lieu de leur travail, quel rapport ont-ils à la terre, quelles sont les techniques de productions: voilà autant de critères relatifs à la production des aliments qui sont souvent notés par les individus.

«Faudrait bien qu'on aille voir qu'est-ce qui en est. P'être que nos légumes poussent à travers les cochons ou j'sais pas trop! (*Rires*) J'sais pas trop, comme on y est jamais allés, on a pas de références. (...) On va aller faire un tour, j'sais pas si on va travailler par exemple. On voudrait voir c'que ça d'l'air, on en fait partie. » (J, femme 31-45 ans)

De nombreux répondants font la critique du mode de production agro-industriel en faveur de la production artisanale et des produits de terroir. Cet homme, parlant d'une ferme biologique qu'il a visitée, pose clairement l'importance de savoir qui sont les agriculteurs dans l'évaluation des produits, ainsi que les techniques artisanales, c'est-à-dire non-mécanisées, voire non-organisées, de production :

«C'est des gens qui travaillent, pis tu l'vois dans leur façon de travailler, y sont constamment sur leur p'tite ferme, y'a rien, y'a aucun équipement qui est fait pour l'engrais chimique, pis ces choses-là (...) Des gens qui sont très chaleureux, facque déjà par leur chaleur y'a une confiance qui s'établit. Pis là y'montrait. Pis, tsé toutes leurs plants de tomates, toutes les tomates qu'y avaient. C'est comme si j'te dirais y plantent les tomates là, pis y laissent toute pousser ça, pis ça poussait dans un tas. C'était archaïque comme, c'était tout mélangé, pis toute ça. Mais leurs tomates y'étaient bonnes! Ah! » (C., homme 31-45 ans)

Notons que la question de la production des aliments en ASC sera tout de même moins souvent évoquée qu'en ce qui concerne les produits offerts dans le cadre d'une économie alimentaire de marché, en ce que la confiance en regard de l'agriculteur, que l'on rencontre plusieurs fois au cours de la saison, sinon toutes les semaines, représente déjà une expérience permettant d'évaluer les aliments.

IV.2 La distribution : au point de chute

L'ASC n'est pas une façon comme une autre de s'approvisionner. Cette forme de mise en marché suppose d'être présent au point de distribution un soir de semaine prédéterminé, à certaines heures précises (une fourchette de 2 à 5 heures généralement), et ce, durant toute la saison. Le mode de distribution des paniers de produits agroalimentaires varie sensiblement de l'approvisionnement en épicerie dont la tendance lourde a été depuis quelques années d'être ouvertes pour ainsi dire à l'année, parfois 24 heures sur 24, offrant une flexibilité inégalée aux consommateurs.

« Le seul inconvénient c'est d'être obligé d'aller l'chercher, pis avec les horaires qu'on a c'est pas toujours évident, là. Mais on y est arrivé, d'aller les chercher tous les mercredis, là. » (B, femme 31-45 ans)

La forme de mise en marché qu'est l'ASC est définie par cet homme comme relativement contraignante en regard de la facilité que permet l'accès en tout temps à des produits diversifiés dans les supermarchés. Il souligne qu'il préfère cependant acheter ses légumes par les projets d'ASC :

« Même si ça me d'mande. Parce qu'ça me d'mande beaucoup. La facilité est là, écoute j'ai le marché Métro, Provigo. J't'entouré, la facilité est là. Mais ça fait partie de ma propre conscience, du fait que j'veux évoluer, pis que j'veux aller vers ce monde meilleur là. Pis pas juste que ça reste au niveau des idées, mais que ça se transmette au niveau des actes. » (C, homme 31-45 ans, 4 :8)

Selon la responsable du réseau des projets d'ASC chez Équiterre, le « point de chute » où se déroule à chaque semaine la distribution des paniers de denrées

biologiques est le lieu principal de la participation des consommateurs à un projet d'ASC. C'est là où l'on se donne les nouvelles de la ferme, les prévisions concernant les récoltes et autres informations sur la production, les activités à venir, etc. Là où une personne membre d'une ferme peut rencontrer les agriculteurs et les autres consommateurs. Quels échanges ont lieu au moment de la distribution des paniers de produits maraîchers biologiques? On peut voir que cette rencontre hebdomadaire au moment de la distribution peut prendre des formes très différentes d'un répondant à un autre.

Dans les citations qui suivent, on parlera du lieu de distribution principalement comme point de dépôt où l'on va chercher ses produits.

« J'ai pas connu non plus d'autres participants (...) D'la même façon que j'parle pas avec des gens que j'rencontre dans l'allée chez Provigo, j'leur parlais pas plus parce que là tout d'un coup ils étaient là. » (B, femme 31-45 ans)

Cet homme qui travaille jusqu'à 70 heures par semaine souligne ne pas avoir le temps nécessaire pour s'attarder au lieu de distribution des paniers de légumes. Aller chercher ces paniers constitue en soi un problème, puisqu'il est difficile d'aménager un moment dans les cadres restreints prévus pour la distribution.

« Comme moi, j'ai jamais rencontré d'autres partenaires d'ASC. J'ai toujours été au point de chute. Parce que bon, euh... J'ai pas l'temps, même aller au point de chute, des fois, à telle heure, entre 6 et 8 heures le mercredi, c'tait très difficile. C'tait à la dernière minute, pis ben souvent j'voyais même pas la personne au point de chute. » (C, homme 31-45 ans)

Pour d'autres répondants, la distribution hebdomadaire des produits biologique est une occasion de bavarder. Une femme nous dit qu'au cours des deux années précédentes, elle fut responsable de la coordination d'un point de chute en ville et aimait discuter avec tous les autres membres de la ferme lors de la distribution des paniers à chaque semaine. Parlant de son expérience récente d'aller chercher les produits directement à la ferme au cours de la dernière année, elle dit poursuivre cet échange avec les agriculteurs :

« Moi j't'une p'tite fille d'un gars qui avait un magasin général. Pis j'pense qu'c'est dans mon sang. Tsé le magasin général où tout l'monde se rencontre, pis tu prends un p'tit café pis tu t'jases de ta s'maine, pis tu t'jases de c'que t'as faite, ben moi j'aime ben ça. Facque là on faisait des recettes, on s'échangeait des affaires, et tout. [*au point de chute avec les autres consommateurs*] Facque ça j'manque ça un p'tit peu, malgré que j'le fais avec X pis Y (*prénoms des agriculteurs*). J'vas leur fournir de temps en temps des recettes, pis des choses. (...) On s'parle des nouveautés, pis des affaires, pis des légumes, pis des découvertes. » (A, femme 46-60 ans)

Cette répondante décrit la relation directe entre producteurs et consommateurs au lieu de distribution qui prend des allures festives. Elle parlera d'une « petite famille », relevant à plusieurs reprises la présence des enfants. Elle expose notamment ce qu'elle considère être le point de vue des agriculteurs, qui souhaitent connaître les gens pour qui ils produisent :

« On s'rendait dans une ruelle, oùsqu'y avait 50 personnes qui arrivaient à toutes les s'maines. Pas tout l'monde en même temps, mais beaucoup d'monde quand même, des fois y'avait des p'tits enfants en pyjama qui v'naient chercher leurs légumes. (...) Moi j'ai beaucoup aimé le contact entre les gens quand on va chercher notre panier. Surtout notre point de chute, celle qui s'occupe du point de chute, elle a des p'tits enfants. (...) On avait chacun notre s'maine assignée. Tsé, lui (*agriculteur*) prenait les présences et parlait aux personnes, pis nous on donnait le panier, comme ça y pouvait passer plusse de temps avec les gens, pis dire comment s'est passée sa s'maine. Avoir le feedback. J'sais pas si t'as parlé avec les fermiers?

M-C - Un peu, oui.

V -Y'ont l'air à dire que c't'important ce lien-là avec le consommateur, ça leur donne le goût de continuer. Y savent pour qui y produisent, pis y savent que c't'apprécié, facque ça leur donne vraiment l'goût de jardiner pour nous-autres. » (V, femme 18-30 ans)

Cette femme parle d'une relation qui s'est développée avec l'agriculteur au cours de la saison, au moment de la distribution des produits.

« À chaque semaine, y'avait toujours un espèce de petit rassemblement dans la ruelle pour aller chercher ces sacs-là, là, ces paniers-là. Pis on a vu que y a des gens qui vraiment traînaient là pendant 25 minutes, pour vraiment parler avec le cultivateur. Moi j'suis d'nature beaucoup plus timide. Au début, j'donnais mon nom, j'prenais ma boîte pis j'disais : « *Merçi beaucoup, bonne semaine, à la semaine prochaine.* » C'était ça mon rapport.

Parce que j'étais trop timide pour engager une conversation. Ça pris toute la saison pour que à la fin, les 4 ou 5 dernières fois, là, j'prenne plusse comme cinq, dix minutes pour jaser avec. Parce que là, j'tais moins gênée, là. J'suis pas très sociale en ce sens là, là. » (B, femme 31-45 ans)

Enfin, une femme parlera du lieu de distribution des aliments comme un lieu de re-connaissance. Pour elle, le point de chute est l'occasion de constater une différenciation sociale en regard des autres consommateurs:

«C'est intéressant de voir les gens qui s'intéressent d'avoir les produits organiques. (...) Beaucoup de gens avec l'argent, ouais, yuppies. Je pense que maintenant ça change. Le monde commence d'avoir peur des choses qu'y mangent. » (L, femme 31-45 ans)

Il est à souligner que seule cette femme, parmi les sept individus rencontrés, est allée travailler à la ferme dans le cadre d'un projet d'ASC. Comme pour le point de chute, l'expérience directe de la production (par le travail aux champs, la visite des lieux, les échanges avec les gens de la ferme) donne lieu au constat d'une différenciation sociale par rapport aux agriculteurs : elle est étonnée qu'ils ne soient pas végétariens, entre autres choses. La différenciation sociale entre producteurs et consommateurs, qui semble liée aux modes de vie associés à la vie et à la campagne, est ici éloquente.

IV.3 L'échange monétaire en ASC

La forme de mise en marché qu'est l'ASC est une forme économique complexe par laquelle les repères de l'échange sont beaucoup plus flous, étant donné l'organisation des points de distribution, le mode de paiement fondé sur l'achat des aliments dans le cadre d'un investissement qui n'est pas assuré et la forme de l'échange appelant à une altération du statut consommateur/producteur des individus en présence.

D'abord, la répartition des points de chute dans une ville - et plus particulièrement Montréal où se trouvent la majorité des consommateurs associés aux projets d'ASC - est généralement organisée dans un esprit de coopération entre les fermes

(une organisation principalement prise en charge par *Équiterre*), faisant en sorte que les agriculteurs se partagent le marché, plutôt qu'ils ne se font concurrence. La stratégie mise en œuvre est d'essayer de répartir les points de chute le mieux possible sur le territoire afin de desservir le plus de personnes possibles, plutôt que de les concentrer en un même endroit. Les points de distribution des denrées sont là en nombre suffisant pour desservir la population d'un quartier et le consommateur s'associera généralement avec l'agriculteur le plus près de chez lui, à moins de faire un effort en ce sens. De plus, dans la forme de l'échange telle qu'elle prend forme actuellement à Montréal, le consommateur ne négocie pas le prix d'une part de la récolte pour la saison, pas plus que le contenu des paniers au moment de la « réunion du printemps ». Les paniers sont plutôt une offre à prendre ou à laisser au moment de la présentation du projet au début de la saison par les agriculteurs. L'étendue du choix en regard des produits alimentaires (prix unitaire ou au poids, choix des aliments un à un, etc.), caractéristique fondamentale de la structure de l'économie alimentaire de marché actuelle, est au moins partiellement éliminée.

Aussi, s'il s'agit bien d'un échange économique, cet échange ne repose pas sur une vente directe, par laquelle le consommateur pourrait juger du produit avant d'acheter et avoir ce produit immédiatement au moment de l'achat. En fait, le consommateur reste incertain de ce pour quoi il a payé jusqu'au moment de la livraison des paniers. L'argent déboursé par le consommateur au tout début de la saison, soit ordinairement trois ou quatre mois avant le début de la récolte, sert à la fois de paiement et de rôle d'investissement de roulement, permettant aux agriculteurs de commencer la saison d'agriculture sans s'endetter. Le consommateur paie un montant prédéterminé par l'agriculteur pour une part incertaine de la récolte. Il ne s'agit pas d'un échange au sein duquel est offert de l'argent contre un bien, mais d'une forme d'investissement dans la production par laquelle le consommateur paie à l'avance pour des produits qui ne sont pas assurés, mais bien relatifs aux conditions extérieures et au travail ainsi qu'aux diverses compétences de l'agriculteur. Cette incertitude est cependant amenuisée

par certains agriculteurs qui offrent verbalement l'assurance que si d'importantes parties de la récolte s'avéraient perdues, le producteur verrait à offrir des légumes provenant de d'autres fermes.

Enfin, la complexité de cette relation économique repose également sur l'altération du statut des individus en présence; le consommateur prenant le rôle d'investisseur, possiblement de producteur, etc. La clarté du statut du consommateur tel qu'il existe dans le cadre des relations socio-économiques de marché – et nous avons vu dans la première section portant sur les habitudes alimentaires que ces individus sont des consommateurs avertis qui connaissent très bien la logique du marché et le « rôle » du consommateur – est ici beaucoup plus diffuse, la participation en ASC impliquant potentiellement la compréhension et la prise en compte de plusieurs rôles dans la relation d'échange. Quelle relation s'établit avec l'agriculteur au moment de l'échange dans le cadre d'un projet d'ASC?

IV.3.1 La relation directe à l'agriculteur : l'échange dans l'évaluation des aliments

Au cœur du discours de tous les répondants, l'ASC est d'abord posée comme une forme de mise en marché par laquelle on est en relation directe avec le producteur des produits que l'on consomme. On accepte d'investir dans cet échange économique dont les modalités sont plus complexes qu'un échange fondé sur l'offre et la demande puisque la forme de cet échange permet par ailleurs une meilleure évaluation des produits qui seront reçus. Pour les individus rencontrés, l'incertitude économique est pondérée par la confiance envers les agriculteurs, confiance qui, comme nous l'avons constaté, est de plus en plus problématisée dans le cadre de l'économie alimentaire de marché.

Cette répondante note qu'elle ne souhaite pas faire affaire avec un autre agriculteur en ASC pour acheter ses légumes, et ce malgré qu'elle désire se

procurer de la viande biologique que ce dernier n'offre pas, puisqu'elle connaît déjà la qualité de ses légumes et fait confiance aux agriculteurs.

« On aime les légumes qu'on a. On sent vraiment qu'ils sont bio. Alors, d'établir un lien avec une autre ferme, on sait pas quel genre de légumes on va avoir aussi. » (J, femme 31-45 ans)

En comparant sa première année de participation en ASC avec l'expérience de deux amies membres de deux autres fermes, une interlocutrice souligne l'importance de la relation qui s'établit avec les agriculteurs comme révélatrice de la participation future à un projet d'ASC. Les interactions avec les agriculteurs s'avèrent ici déterminantes de l'évaluation de l'expérience.

« Avec la saison de, la mauvaise saison de culture qu'y eu, si en plus y'ont pas eu un très bon rapport humain avec l'agriculteur ils ont pas nécessairement le goût de revenir. » (B, femme 31-45 ans)

Cette même répondante explique très clairement dans cette longue citation l'importance de la relation directe avec le producteur non seulement pour évaluer l'expérience de participation à un projet d'ASC, mais aussi dans l'établissement de la valeur des aliments en ASC. Elle pose bien comment cette relation de co-présence par laquelle se définit l'ASC est déterminante et distingue cette forme de mise en marché par rapport à l'économie alimentaire de marché. La question de la propriété des aliments est aussi soulevée :

« C'est sûrement un peu psychologique que l'légume goûte meilleur, parce qu'on y fait confiance, parce que y nous a été vendu par quelqu'un qu'on connaît, donc on sait qu'y a pas été tripoté par vingt-cinq mille personnes avant. Tu vois, c'est toute ça, c'est toute l'expérience. Le monsieur y parle de ses poireaux, tu manges ces poireaux, là. Y'a un rapport qui est beaucoup plus amoureux avec les légumes. Ça, ça une valeur inestimable aussi, là. (...) C'est un rapport personne à personne, c'est extraordinaire. Y'a pas ça pas nulle part ailleurs. Même les légumes biologiques qu'on va acheter chez Tau ou chez Rachel Berry y'a pas c'rapport là. Tu sais pas c'est qui qui les a cultivés. Y'a quand même plusieurs personnes qui vont les avoir manipulés. Tu peux pas l'savoir. » (B, femme 31-45 ans)

Faisant également la comparaison entre l'échange économique en ASC et l'échange marchand fondé sur l'offre et la demande, cette interlocutrice note que

la certification des aliments biologiques qui s'est mise en place récemment dans l'économie de marché n'a plus d'importance du moment où l'on fait directement affaire à un producteur à qui l'on fait confiance.

« Disons qu'moi mon producteur y m'dirais qu'y produit ça biologique pis qu'c'est pas certifié, je l'croirais. (...)» (V, femme, 18-30 ans)

Aussi, la relation directe avec l'agriculteur apparaît pour ces personnes comme déterminante dans l'évaluation des aliments reçus et à recevoir. Ces critères permettant de statuer sur la valeur des aliments en regard des agriculteurs peuvent être regroupés autour de deux points de vue principaux, relatifs au mode de vie des agriculteurs ou à leurs compétences. (Nous verrons par ailleurs au moment de l'analyse des logiques d'appropriation sociale des aliments que ces points de vue relèvent respectivement de logiques sociales organisées par des valeurs en termes absolus et relatifs, ou encore rédéfinie à la lumière des médiations intervenant dans la production.)

- Le mode de vie des agriculteurs

Certains répondants diront faire confiance aux produits reçus puisqu'ils ont confiance aux producteurs, que l'on associe avec un certain rapport au monde. Pour ces personnes, les propriétés personnelles des agriculteurs deviennent déterminantes de la relation de confiance, i.e. garantes de la qualité des aliments. On met en lien la vie sociale de ces producteurs, liée à un certain type de production, et la qualité des produits cultivés. La présente citation est éloquentes à cet égard. Expliquant le premier contact avec les agriculteurs qu'elle et son conjoint ont eu avec l'agriculteur, une femme dira :

« J'avais envoyé mon conjoint à une scéance, à la séance d'information au Cégep de Rosemont. Et là je lui avais d'mandé : "Qu'est-ce qu'y avaient d'l'air les fermiers?" "Des vrais fermiers!" (*Éclats de rires*) Là, j'y ai dit : "Tu penses-tu qu'y disent la vérité?" Y'a dit : "Ah, oui! J'pense que oui! " (*Rires*) Alors, j'ai dit c'est correct. Parce que nous c'était bien important qu'on sente que ce qu'ils disaient c'était bio, c'était vraiment bio. Ça c'était comme bien important. Parce que n'y étant pas, n'étant pas sur les lieux

pour être certain qu'ils le font, vraiment, on voulait le sentir et pour nous, on a eu comme, on s'trompe peut-être, on, on pense qu'ils sont vraiment, qu'ils sont intègres. Et c'est pour ça qu'on a dédidié de continuer, parce qu'on pensait vraiment que, qui, euh, qu'y faisaient ce qu'y prêchaient. » (J, Femme, 31-45)

Un autre répondant note à maintes reprises l'importance d'être associé à une ferme biodynamique, qu'il définit comme une ferme dont les techniques de production permettent l'autosuffisance et dont les procédés sont en accord avec le rythme de la nature et les courants énergétiques. Aussi, les agriculteurs sont posés comme des gens qui cultivent avec amour.

«C'est des gens là qui sont en ASC, qui sont fermiers ASC, ben, croient à ça pis si y croient pas, y sont mis face à ces choses-là. Autrement dit si c'est juste des gens qui sont axés pour la santé, pour le biologique. Tsé, quand t'entends parler des aliments biologiques au départ, t'entendras pas parler nécessairement de forces, de courants, pis toute ça, Tu vas entendre parler l'aspect santé, y vont t'dire c'est plus vitaminé, moins d'herbicides, moins de pesticides pis toutes ces choses-là. C'est sûr que c'est ça que tu fais face en premier. Plus que tu t'intéresses à ces choses là, plus d'autres choses t'apparaissent, plus d'autres choses t'apparaissent. Comme, euh, c'est ça, cultiver avec amour. C'est pu juste d'la culture, c'est un rythme de vie. C'est toute ta vie qui rentre là-d'dans. Et non pas juste ton travail. C'est pu juste ton travail, c'est toutes tes principes de vie qui est intégré à ça. C'est ça qui est magnifique.

M-C. -Si je comprends bien ça été un peu ton cheminement?

C. -Oui!

M-C – Au début t'as pris des produits bio question santé, pis là tu découvres d'autres choses?

C.- J'découvre d'autres choses, pis je sais qui en a d'autres à découvrir. » (C, homme 31-45 ans)

Pour ce même répondant, la valeur des aliments relève essentiellement de la « qualité » des agriculteurs qui permet d'avoir des légumes plus vitalisés :

« T'as des forces pis des courants pis y'a des gens qui sont capables de travailler avec ces forces là pis c'est courant. Quand tu, tu vas juste prendre une plante pis tu y parles avec amour ou tu lui portes de l'attention ou quoique ce soit... Je sais pas si c'est prouvé, mais me semble que les gens qui leur font attention, pis qui parlent à leurs plantes, pis qui aiment leurs

plantes, euh, les plantes fleurissent mieux. C'est le même principe avec les fruits et les légumes. C'est quecque chose qui s'transmet, c'est un énergie qui s'transmet. » (C, homme 31-45 ans)

La relation de co-présence avec l'agriculteur est ici définie comme une relation sociale supposant une certaine intimité par cette interlocutrice, avantageant notamment le consommateur au sens où s'exerce sur le producteur une certaine pression à offrir des produits de qualité. C'est la mise au jour des médiations intervenant dans la production des aliments mais aussi dans leur consommation que soulève cette femme.

« Les grands producteurs n'ont pas le même rapport avec leur culture que ces p'tits cultivateurs, là. Non, non. En plusse, y viennent te l'porter ton panier. Y l'voient là. Y t'voient l'déballer devant lui. Si t'es pas content, y l'voient là. C'est un rapport émotif, là. J'peux pas croire que, j'veux dire... C'est différent, ça peu pas faire autrement qu'être différent. Parce que, il a à rendre compte de sa tomate jusqu'au bout de la ligne. Si tu l'as pas aimé la semaine prochaine tu vas lui voir la face encore à cette personne là. Tu comprends? Donc, plusse intime que ça, c'est pas possible. » (B. femme 31-45 ans)

- Les compétences des agriculteurs

Une répondante évalue pour sa part la possibilité d'obtenir de bons produits dans le cadre d'un projet d'ASC à travers des compétences des producteurs avec qui elle est associée. L'évaluation de la compétence des agriculteurs est réalisée en référence avec les propres compétences techniques de la répondante. Ici, ce sont les relations de travail qui permettent de situer l'échange avec l'agriculteur.

« Moi, en étant agronome, y'a des p'tites choses qui m'faisaient comme gricher² des fois là (...) dans le discours de, bon, des propriétaires. J'sais que, bon, on aime ça la nature et tout ça, pis qu'on peu bien parler à nos plantes, mais tsé des choses, y'a certaines affaires, des fois c't'un discours pseudo-scientifique que les gens adoptent qui ressemble plus à ...j'sais pas comment dire. Quand t'as une formation scientifique tu dis, pourquoi est-ce qu'a dit ça le PH de telle affaire? Y utilisent des termes scientifiques mais pas nécessairement, sans savoir qu'est-ce que ça veut dire. Moi ça me, ça me crise un peu. Pis j'me dis oups!, ça remet en question un peu la confiance vis-à-vis de l'agriculteur.

² Gricher : grincer des dents, être agacée.

M-C - La crédibilité?

H - La crédibilité. Bon X, ce qui m'avait aussi, euh, à part le p'tit côté comptabilité très très suivi. Bon, que tu peux faire confiance, pis les maïs. Y'avait aussi le fait que X avait été coopérant, euh quelqu'un a posé une question sur du bouturage ou quecque chose comme ça, pis y t'a répondu, là, bon tu voyais qu'y connaissait sont affaire. Euh, bon, évidemment ça faisait plus longtemps qu'il était dans le domaine. J'pense qu'y était technicien agricole.» (H, femme 31-45 ans)

IV.3.2 Un échange monétaire qui prend des formes hétérogènes

À travers la définition que l'on donne du principe du partage des risques et des bénéfices entre les producteurs et les consommateurs dans le cadre d'un partenariat en ASC, qui est posée chez Équiterre comme la caractéristique principale de cette forme de mise en marché, et par les interactions avec les cultivateurs ainsi que les autres consommateurs, nous pouvons identifier trois principaux rapports d'échange: un échange à dominance économique, un échange a-économique, un échange dans lequel le contrat est posé dans les termes d'un compromis pour les deux parties.

- Une relation d'échange fondée sur l'offre et de demande

Cette répondante redéfinit la relation d'échange dans le cadre des relations dominantes de marché, où le rôle du consommateur et du producteur se voient posé dans les termes classiques de l'offre et de la demande et où l'on souhaite principalement en avoir pour son argent.

« M-C – Concernant le partenariat en ASC, est-ce que tu pourrais me dire ce qui t'as intéressé dans c'projet là?

H – Ben, j'trouvais qu'ça faisait du sens, parce que tout l'monde y gagne, hein? On parle toujours maintenant de gagnant-gagnant. J'pense que c'est bien. Pis, une solidarité avec l'agriculteur (...) des produits bio, et puis le prix évidemment, là, qui se situe, qui est quand même avantageux par rapport à ce qu'on pouvait acheter à notre magasin d'aliments naturels. On a un magasin d'aliments naturels qui a un super comptoir de produits bio.

Souvent importés de Californie. Souvent très, très, très cher. » (H, femme 31-45 ans)

Cette interlocutrice pose bien comment en ASC la dimension de l'offre et de la demande est beaucoup plus floue. La répondante nous explique le cheminement par lequel, à travers une relation posée en termes professionnels, elle reconstruit une relation marchande, telle qu'elle que se pose dans les rapports économiques dominants.

« On a changé un p'tit peu pour des raisons, euh ... (...) Avec Y(*un agriculteur avec qui elle a fait affaire une première année*), c'était bien, là, y'avait l'aspect social qui était très emballé. Par contre, on payait un montant au début, pis là, bon, tu faisais confiance. X (*un second cultivateur avec qui elle fut associée les deux années suivantes*), eux-autres on était facturé, pour chaque chose qu'on recevait. Alors là, on s'disait, on paye pour s'qu'on reçoit. C't'un p'tit côté, un peu ... J'veux bien payer, j'veux bien faire confiance, mais d'un autre côté tu l'sais plus ou moins. Tandis que X c'tait toute suivi. En tout cas, ça m'avait impressionné ce côté comptabilité, là. D'un autre côté, j'me dis, c'est beaucoup de travail pour eux. » (H, femme 31-45 ans)

« C'est plusse une relation j'dirais, ... c'est mieux qu'aller au supermarché, là mais c'est plusse une relation quand même d'affaire. Dans l'sens qu'on est pas impliqué, c'est pas une co-op. » (H, femme 31-45 ans)

Pour cette autre répondante, l'ASC permet de prendre un répit du stress que représente gestion d'un budget avec très peu de moyens financiers. Elle apprécie que soit offert un mode de paiement plus souple permettant de payer moins, moyennant du travail à la ferme, mais surtout de payer un peu chaque mois plutôt que de donner la totalité du montant en début de saison. La relation établie avec les agriculteurs consiste principalement à en avoir plus pour son argent, elle souligne par exemple avoir payé moins que convenu avec les agriculteurs au début de la saison et qu'une erreur administrative n'a pas permis à ces derniers de retracer l'absence des derniers paiements.

« Nous avons pas beaucoup d'argent. (...) Il y a une façon de payer qui est moins chère, on participe plus, comme sur la ferme. Mais aussi une chose qui était plus important pour moi était que j'étais pas obligée de payer tout à la même temps, parce que j'avais pas. (...) Pour moi c'est assez difficile de trouver 35 \$ chaque mois. (...) Mais en plusse, par accident, ils ont perdu,

comme ils ont pas révisé, ils ont fait une miscalculation.» (L, femme 31-45 ans)

Pour cet homme, la forme de mise en marché qu'est l'ASC est comprise dans les termes d'un investissement financier dans la production avec rendement. La notion du partage des risques et des bénéfices est posée comme transaction financière en fonction de laquelle on peut obtenir plus ou moins de légumes d'une partie de terre donnée, dans laquelle on a investi au début de la saison.

« Qu'est-ce que j'croisais, moi c'est mettons on payait 20\$ par semaine pour un 12 semaines, on va dire que ça représente 240\$. Donc, j'payais 240\$, j'avais droit hypothétiquement, on va dire à un huitième d'hectare, on va dire que ça m'donnait droit à la production d'un huitième d'hectare. Pauvre ou riche, c'était à moi, c'était à moi, façon de parler là, la récolte j'en recevais les choses. (...) C'tait plus contrôlé que ça. Autrement dit, si y'aurait eu des surplus, au lieu, mettons qu'y s'attendaient à avoir 5 kilos sur un hectare, pis y'en obtiennent vingt kilos, ben ça s'rait pas nécessairement nous qui en profiteraient. Y prendraient ces fruits là pis y'é vendraient à la vente libre. Tu comprends? Y'a quecque chose qui m'bogue un p'tit peu là-dedans. Parce que, je sais que mettons y s'attendent à 5 kilos pis y'en on seulement 1 kilo dans l'année, ben moi en ayant payé le 240\$ dès le départ, ben j'accepte ce risque là, pis c'est un risque de confiance, et c'est ça qui est beau dans l'ASC, c'est beau dans l'ASC. Mais le retour de l'ascenseur doit s'faire de chaque bord. (...) On en a eu pour notre argent pis toute ça, sauf que j'ai senti que si y'avait eu une récolte phénoménale, ou quoique ce soit, j'en aurais pas été nécessairement bénéficiaire. » (C, homme 31-45 ans)

- Une relation a-économique

Dans ce cas-ci, la question du coût des produits obtenus dans le cadre d'un projet d'ASC est absente. La répondante se dit être prête à accepter toutes les contraintes liées à la nature, dans la mesure où l'échange n'est plus posé dans les terme d'une relation économique marchande. La dimension économique de cet échange est évacuée pour laisser place au point de vue des agriculteurs:

« Cette année on a eu une super mauvaise saison. C'est-à-dire que y a fait super pas beau, facque les récoltes ça été vraiment, là, désastreux pour la plupart des producteurs. Disons, y'a pas eu d'tomates. On a eu beaucoup de verdure, mais on a pas eu autant de variété que d'autres années, y'a des choses qu'y ont pas marché ou qu'y ont pas grossi autant qu'd'habitude. Mais nous, en tout cas, moi pis mon frère, on est des vrais partenaires. C'est-

à-dire que nous on est prêt à accepter tous les risques. Qu'on en ait eu pour 100 ou 200\$, parce qu'on a payé 200, là ... (...) On est des vrais partenaires, facque ah! On suivait la saison : *Ah! Y'a plu cette semaine, pauvre fermier.* Pis tsé, y nous expliquait « *On aura pas gros de tomates cette année, bla bla...* » Ça nous dérange pas, on comprend! Tsé, on l'sait, tu fais pas exprès. Mais même si on avait, finalement, y nous a donné des plus grosses récoltes à la fin pour compenser. Mais même si on avait pas eu ça. Écoute, on est prêts à accepter n'importe quoi. » (V, femme 18-30 ans)

- *une relation d'échange élargie*

Le coût des paniers en ASC est tout à fait honnête selon une autre répondante, puisqu'il est moins cher que les prix du bio sur le marché. Cependant, elle-même a un accès privilégié à des produits biologique à faible coût, travaillant dans un magasin d'aliments naturel où elle pourrait trouver toutes les denrées biologiques au même prix qu'en ASC. Néanmoins, elle préfère se procurer ses légumes par l'achat d'un panier en ASC, puisque l'échange est plus qu'une aubaine du point de vue économique. Ces légumes ont une valeur particulière, au-delà du fait qu'ils sont biologiques et abordables. Une fois l'équivalence économique avec le marché posé, il y a, selon elle, beaucoup d'autres facettes à considérer dans cet échange.

«Y'a pas l'transport, pis veux veux pas, ça goûte meilleur, t'as toutes les vitamines, t'as toutes les minéraux, veux veux pas, ça s'compare pas. Moi j'pense, qu'une fois qu't'as commencé ça. J'vois mal que tu puisses pas continuer à avoir un panier. Moi j'me vois pas en tout cas pas d'panier. Même si j'ai accès (*aux produits biologiques à faible coût*). » (A, femme 46-60 ans)

Tout comme dans la citation précédente, la prochaine répondante soutient que l'ASC est une forme de mise en marché mettant en relation agriculteur et consommateur, afin d'établir un contrat plus équitable de part et d'autre. L'ASC permet à des gens de vivre de la terre sans être contraint par les règles du marché mondial et à des consommateurs d'obtenir des aliments à « valeur ajoutée », i.e. dont on connaît la provenance. Cet échange est posé comme un investissement de la part du consommateur, en échange d'une expérience d'éducation et de plaisir.

« On prend le risque avec le cultivateur. Quand on s'inscrit là-dedans. On partage le bonheur et le risque. Pis on apprend en même temps comment ça se passe pis les problèmes de la culture biologique. On vit un p'tit peu par procuration avec la campagne, mais vraiment par procuration parce qu'on a pas les problèmes du tout, là. Mais, donc c'est ça. C'était un beau moment à chaque semaine d'aller chercher le panier, voir c'qui a dedans et c'qu'on va faire avec ça. Des choses qu'on aurait pas acheté. » (B, femme 31-45 ans)

Les paniers qu'apportent les agriculteurs et que l'on va chercher à toutes les semaines sera pour cette même répondante l'occasion de développer une relation d'amitié avec le producteur. Elle parle du fermier comme quelqu'un de sympathique, travaillant, passionné. On peut par ailleurs noter un échange élargi qui dépasse le strict échange économique; la participation à l'ASC est l'occasion de s'informer sur les aliments, sur le mode de vie des agriculteurs, se lier d'amitié avec des gens d'un milieu fort différent du sien. À la fin de la saison, cette répondante offrira une tarte à l'agriculteur avec qui elle est associée dans le cadre d'un projet d'ASC.

« Quelqu'un qui est très stimulé par l'agriculture biologique et par les légumes aussi, les légumes nouveaux. En même temps qu'il nous en informe, j pense qu'y renseigne lui-même en même temps. Écoute, mon, ce cultivateur là, y'avait jamais mangé de citrouille et pourtant y'en cultivait. Y'en avait jamais mangé. On en a parlé, j'ai dit « Ah! On va s'faire des bonnes tartes à la citrouille. » Y dit : « Ah! Ouin, je sais pas c'qu'on peut faire avec d'la citrouille. Y paraît qu'c'est bon... » Tu vois, y'en avait jamais mangé! (*Rires*) La dernière semaine qu'on est allé chercher nos légumes, on lui a apporté une tarte à la citrouille pour qu'il y goûte. Pour l remercier aussi, là. » (B, femme 31-45 ans)

IV. 4 La consommation des denrées des projets d'ASC

Dans le cadre de l'économie alimentaire de marché, l'information que l'on a sur les moments de la production et de la distribution des aliments est révélée sous l'éclairage des médias. Cette situation est posée comme problématique par plusieurs individus, d'où l'émergence de pratiques visant à s'informer par l'entremise de d'autres médiums. Le cas des OGM est un exemple type de l'opacité des relations sociales de marché soulevée par les répondants et qui justifie la construction d'informations différenciées permettant l'établissement de

critères d'objectivité à même de palier à ce manque d'expérience directe de la production alimentaire. Avec les OGM, la déconnection du rapport à l'aliment par le senti est totale, i.e. qu'il n'y a plus possibilité d'objectiver les produits par l'apparence, l'odeur ou le goût, en ce qu'ils relèvent de procédés de production auxquels on n'a pas accès.

Les aliments achetés dans le cadre d'un projet de mise en marché différencié peuvent quant à eux être objectivés par le senti. Au-delà de la considération de la production, la consommation des aliments est aussi une façon d'en connaître la valeur dans le cadre d'un projet d'ASC. Pour les personnes rencontrées, l'expérience directe à la production en ASC offre la possibilité de juger de la valeur des aliments par le goût et l'apparence, alors que cet exercice s'avère hasardeux lorsque les relations sociales de production et de distribution sont opaques.

IV.4.1 Le goût

S'il en est une, la question du goût fonde l'expérience commune de tous les répondants, comme moyen de juger si les aliments achetés sont sains. Le goût permet de juger de la qualité des produits obtenus en ASC et d'établir la valeur de ces denrées, que l'on met par ailleurs en relation avec les produits qu'il est possible d'acheter dans les épiceries conventionnelles.

« Le goût, hein, le goût est pas pareil. Depuis à peu près cinq ans, nous on note que les légumes sont gorgés d'eau et pourrissent très rapidement. Pas les légumes de la ferme, là. Les légumes de la ferme eux, contiennent presque pas d'eau, sont même des fois trop secs, qu'on trouve. Mais, goûtent, goûtent les minéraux. On sent qu'y a des minéraux dans la nourriture. Les vitamines j'pourrais pas dire, y'en a sûrement, là, parce qu'ils sont colorés, mais on sent qu'y a des minéraux. (...) C'est vraiment pour ça qu'on continue à faire l'effort d'aller les chercher. Ça demande un effort quand même de faire cet endroit là de plus, tsé. » (J, femme 31-45 ans)

« Y'a une différence. Les légumes sont plusse goûteux. La salade particulièrement (...) elle est mille fois plus goûteuse celle du cultivateur. Ça goûte, ça goûte le vert. T'as l'impression de manger du vert, que ça va te

sortir par les oreilles. Ouais, ouais, c'tait plus goûteux, c'tait meilleur, tout à fait. » (B, femme 31-35 ans)

« Les affaires dans les paniers, là. Les tomates, quand t'as commencé les tomates.. Moi j'mange pu d'tomates à l'extérieur d'la saison, pis moi j'suis une fille qui adore les tomates, j'mange beaucoup beaucoup d'tomates. Quand t'as eu des tomates dans les paniers. Pis X à des serres, facque on en a relativement longtemps. Quand t'as pu de tomates dans les paniers, là tu manges pu d'tomates. C'est vraiment, là tu vois le goût. » (A, femme 46-60 ans)

Une autre femme, la seule ayant pris connaissance des projets d'ASC par l'entremise d'une amie, dit avoir été intéressée par les produits très goûteux offerts dans le cadre de cette mise en marché. Expliquant la première fois dont elle a entendu parler des projets d'ASC :

« So, une journée, *you know*, elle est entrée, elle m'a visitée, cette voisine. Et m'a donnée des carottes qui sont incroyables! Elle m'a dit, oui, ils viennent d'une ferme biologique, *you know*, je suis un membre de ça. Et les carottes ils avaient comme un goût! Comme je me souviens de mon enfance en Angleterre, les légumes ils avaient comme des goûts, comme les pommes, des choses comme ça. Maintenant moins et moins les légumes, ils ont un goût de quecque chose. (...) Quand j'ai vu ça, j'avais ça dans ma tête : "Ah! Ah! Il faut que je trouve une ferme organique" (Rires). » (L. Femme 31-45 ans)

IV.4.2 L'apparence

L'apparence est aussi un moyen de connaître la valeur des aliments. Un répondant pose la qualité de l'aliment par sa forme en l'opposant à l'apparence uniformisée des aliments issus de l'industrie agro-alimentaire dominante, c'est-à-dire par la critique de l'esthétique sur laquelle se fonde l'objectivation des produits dans les épiceries conventionnelles. Ici, la présence d'insectes ou de saleté témoigne d'un mode de production et de distribution préconisés :

« Dès que j'vois que les fruits y'ont été travaillés, y'ont été embellis, ou quoique ce soit. Moi on vient de m'perdre. J'suis conscient que des fruits, des légumes, d'la salade pis toute ça, ça doit v'nir avec d'la terre dedans. Si y'a pas d'terre, pis qu'y a pas de p'tits vers dedans... Dans une laitue qu'y ait des p'tites ch'nilles, c'est très bon signe. Ou dans l'brocoli. Si y'a présence de ça, c'est bon signe. Je sais qu'y ont pas utilisé quecque chose

pour les faire tuer ces choses là. Donc, mon légume risque d'être probablement meilleur. » (C., homme 31-45 ans)

Une autre consommatrice nuance pour sa part ce qu'est un aliment biologique de qualité, répondant aux commentaires souvent faits sur les aliments biologiques comme étant nécessairement bons. B. soulève que si le légume est mangé par les insectes avant qu'il ne se rende dans l'assiette, il n'est pas meilleur qu'un produit ayant été cultivé avec des pesticides. En ce sens, l'esthétique du produit n'est pas sans importance.

« Par exemple d'avoir une tomate qui a plein de, de p'tits vers dedans parce qu'elle a été cultivée biologiquement pis y'a pas eu de pesticides. Elle est pas meilleure que la tomate qui a eu des pesticides, pis qui est comme parfaite. Tu vois? Tout ça c'est bien relatif, là. Le légume est meilleur à condition qu'y soit bon. Euh, y'a eu des légumes, j'veux dire, des fois on a eu des bettes de cardes, elles étaient tellement rongées par les bibittes que, on avait plus le goût d'les manger! C'est bon parce qu'y a pas eu de pesticides, mais bon, c'est les bibittes qui les ont mangés à notre place, c'est pas tellement mieux. C'est arrivé peu souvent, mais on a fait des blagues là-d'ssus. » (B, femme 31-45 ans)

IV.4.3 L'usage des produits achetés dans un projet d'ASC

L'ASC suppose que l'on ait certaines habitudes alimentaires, du moins un certain intérêt ainsi que le temps de cuisiner : il faut apprendre à cuisiner de nouveaux produits et apprêter les légumes que l'on peut recevoir en grandes quantités et qu'il faudra nettoyer. Tout comme sa distribution peu flexible, nous avons souligné que le contenu des paniers hebdomadaires de denrées biologiques ne fait pas l'objet d'un choix de la part des consommateurs. Contrairement aux produits offerts dans les épiceries où l'on peut désormais trouver de tout à l'année, nonobstant la saison et la provenance des aliments, les denrées que contiennent les paniers dans un projet d'ASC sont relatifs à la température, aux produits cultivés par l'agriculteur et sont constitués uniquement ou majoritairement de produits locaux et de saison. Le consommateur n'a pas le choix des produits, ni de leur quantité ni de leur qualité.

Dans les paniers d'ASC, se trouvent majoritairement des produits de base qu'il faut nettoyer et cuisiner (les légumes sont généralement terreux, ils peuvent contenir des insectes, etc). Nous nous trouvons ici à l'opposé de la tendance actuelle du rapport à l'alimentation fondé sur la facilité. (Dont témoigne notamment l'engouement pour les laitues nettoyées et ensachées, les légumes hachés, les fromages tranchés que l'on trouve désormais sur les rayons des supermarchés, sans compter les plats préparés et les mets prêts-à-servir) De nombreux individus notent le travail que suppose la préparation des légumes obtenus dans un projet d'ASC : ils ne sont généralement pas lavés, on en reçoit parfois beaucoup et il faut les congeler, les blanchir, les mettre en pots, etc.

« Le vendredi matin, c'est la tâche de laver les légumes. On lave pas les légumes le soir, on lave seulement le lendemain. (...) »

M-C - pour éplucher tout ça ...

J - On épluche pas tellement nous, on enlève toute la terre. C'est notre routine, c'est un rituel quasiment. Les enfants r'gardent qu'est-ce qu'on a eu, qu'est-ce qui est nouveau. Quand j'les lave, ben les enfants y sont à côté de moi. « *J'brosse longtemps, hein?* » On brosse nos affaires beaucoup, là. Pis, après ça on les étend sur la table sur les linges à vaisselle on les laisse sécher. (...) Dans un sac brun de l'épicerie on met les carottes, les patates ensemble. Les poireaux, ça habituellement j'les blanchis tout de suite et j'les congèle ou j'en garde une certaine quantité. Toutes les fines herbes, j'les arrangent tout de suite. On travaille fort. On trouve qu'on travaille fort, mais on trouve que c'en vaut la peine. » (J, femme 31-45 ans)

Comment s'inscrivent au quotidien ces paniers de légumes dont on ne choisit pas le contenu? Pour certaines personnes, les paniers de légumes en d'ASC ne présentent changement, les produits obtenus s'inscrivant dans des pratiques alimentaires déjà existantes, alors que pour deux personnes, les paniers de légumes sont inappropriés à leurs habitudes alimentaires. Plusieurs répondants soulignent qu'il s'agit d'une opportunité de se renseigner sur les légumes, on note aussi que cette contrainte que représente les paniers de légumes pré-déterminés les poussent à être créatifs. Enfin, une répondante considère que les paniers contenant beaucoup de légumes sont une opportunité d'en manger plus que ce qu'elle aurait

cuisiné en s'approvisionnant soi-même au supermarché, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un « choix-santé ».

- Des paniers en accord avec des habitudes alimentaires bien établies

Nous avons déjà vu que les participants à un projet d'ASC ont des habitudes de consommation alimentaire qui se distinguent de la façon dominante de s'alimenter au Québec. Une interlocutrice souligne que les paniers de denrées obtenus dans le cadre d'un projet d'ASC, quoiqu'on n'en choisissent pas le contenu, s'apparentent à ses habitudes alimentaire tout au cours de l'année. Elle consomme les mêmes produits en hiver, qu'elle trouve à un magasin d'aliments naturels près de chez elle :

«M-C – Est-ce qu'y a des produits que tu connaissais pas dans les paniers, qu'y a fallu apprendre à cuisiner?»

H – Non.

M-C – T'étais familière avec tout ça?

H – Oui, ça allait.

M-C – Parce qu'on m'a dit qu'y avait des produits qu'on r'trouvaient presque jamais en épicerie ...

H - C't'une bonne variété, mais encore là, ça dépend de c'que tu défini comme variété, si tu t'attends à avoir toujours les mêmes choses, là. » (H, femme 31-45 ans)

Pour cette autre femme aussi, les légumes en ASC sont en continuité avec des habitudes alimentaires qui occupent déjà une grande partie du quotidien. Elle cuisine beaucoup et prend plaisir à découvrir de nouveaux produits. Elle a même écrit un livre de recettes. Cette répondante note par ailleurs que ce plaisir à cuisiner et la possibilité, en terme de temps et aussi relativement aux personnes avec qui seront partagés les repas, de préparer les denrées obtenues est une condition importante pour que les gens participent à un projet d'ASC au fil du temps.

« J'ai écrit un livre de recette, le deuxième est en gestation, mais très très très longue. Mais mon premier livre, mon premier livre... (*rires*) Facque, j'popotte beaucoup, facque ça c'est sûr que c'est une autre chose, un autre avantage du panier, peut-être quelqu'un qui popotte moins. Mais, moi j'fais beaucoup beaucoup à manger. Pour moi, les nouvelles découvertes, pis toutes les différents légumes, pis qu'on ait quelque chose qu'on connaît un p'tit peu moins, pour moi ça, ça fait partie du plaisir du panier. » (A, femme 46-60 ans)

Une troisième femme note qu'elle ne perd pas les produits achetés en ASC, malgré qu'elle, son conjoint et ses deux jeunes enfants reçoivent un panier de légumes prévu pour quatres adultes.

« On mange beaucoup, c'qu'on mangera pas, j'vais le mettre dans des jus de légumes, ça va être très nutritif, on l'perd pas. (...) Des fois, on a trois, quatre, cinq légumes dans notre assiette. Nos salades, c'est pas juste d'la laitue, on peut mettre des échalottes, des radis, on peut mettre des pommes, des poires. On met beaucoup de choses dans nos salades. Les enfants sont habitués aussi. » (J, femme 31-45 ans)

Pour cette répondante, la seule pour qui les rapports familiaux constituent une référence dans l'établissement d'un rapport à l'alimentation, les paniers de denrées en ASC permettent la continuité des relations sociales antérieures en recréant une situation sociale vécue dans son enfance. La participation à un projet d'ASC est ici mis en relation avec les surprises que leur apportaient leur père au retour de chez des agriculteurs.

« Nous on est resté avec eux parce qu'on avait eu une bonne variée, de, des épices, des choses qu'on mangeait pas. Des choses que mes enfants aimaient, comme des cerises de terre, que ma fille adore. Et quand on a eu ça d'la ferme, elle a dit : "*Oh! Wow, wow, wow*". Chaque semaine, l'année passée on en avait eu comme trois fois, p'être même plus. Elle était tellement contente. C'était comme son cadeau d'la ferme. Nous c'était comme si on faisait du camping. Mon père revenait, et y'arrêtait chez les fermiers Il nous amenait des gros paniers de pêches ou de tomates. Et là c'était la fête quand y'arrivait. Alors là c'est comme, avec ma fille, c'est la même chose mais on l'fait à la ville. On amène nos légumes d'la ferme... » (J, femme 31-45 ans)

- *Des paniers comme source de création*

Parmi les individus qui considéraient déjà l'alimentation comme une occasion de créativité, les paniers en ASC pourront se révéler une source supplémentaire d'inspiration dans la préparation des repas. Étant donné que d'une semaine à l'autre les individus ne savent pas ce qui se trouvera dans le paniers, certains prennent plaisir au défi de cuisiner des « aliments-surprises ».

« Pis le trip, le trip, le trip du mercredi. De pas savoir c'qui a dans le panier. Pis de faire ta p'tite affaire. Ça fait partie de la créativité. » (A, femme 46-60 ans)

« Ça fait partie de la surprise d'la s'maine. Après ça tu fais, le fameux, moi j'appelais ça la soupe du mardi soir. Moi mon panier c'est le mercredi. Tout c'qui reste le mardi, tu fais une soupe, l'été tu fais une salade! Ou ben en tout cas, tu fais quec' chose, c'est le souper du mardi soir! Quand y en reste. » (A, femme 46-60 ans)

Alors que certaines personnes que nous avons rencontrées éprouvaient de la difficulté à trouver le temps nécessaire pour cuisiner des produits de base et parfois inconnus, nous voyons bien dans la dernière citation, ainsi que dans les extraits suivants que ces femmes prennent plaisir à cuisiner.

« J'aime ça manger qu'est-ce qui est dans mon panier! (*Rires*) (...) Ça te pousse à être créatif. (...) Tu r'cois ton panier : « *Bon o.k. qu'est-ce qu'on va faire avec ça?* » (...) Disons qu'on a tel tel légumes, ça nous rappelle « *Ah! Oui, des patates, pis du chou, pis des fèves, on va faire un curry aux patates!* » (V, femme 18-31 ans)

Cette même répondante explique comment elle cuisine les légumes reçus occasionnellement en grandes quantités. Si les produits obtenus en ASC sont l'occasion de faire des repas auxquels on invite les amis, elle note par ailleurs que s'organisent à l'année des repas pris entres amis.

« Là on en a plein, on fait une grosse bouffe, *Hey, j'vous invite à souper!* Ça on le fait même qu'en on en a pas trop, là. Ou on faisait un gros blitz. Bon y reste toute ça, qu'est-ce qu'on peut faire avec ça? Plein d'carottes, une soupe aux carottes, des patates, un pâté chinois. On faisait un blitz bouffe pour passer toutes les légumes qui restent. » (V, femme 18-30 ans)

Parlant elle aussi des légumes nouveaux qu'il aura fallu apprendre à cuisiner, cette interlocutrice fait état de son désir de cuisiner davantage, de connaître de nouvelles recettes, de nouveaux produits qui sont ensuite devenus des plats quotidiens.

« Avec les légumes nouveaux qu'on a eu y'a fallu trouver des recettes pour les apprêter. Mais maintenant, ça y est c'est rentré carrément dans les menus quotidiens. Pis maintenant on a plus les légumes biologiques donc on r'tourne au marché Jean-Talon. C'est des légumes non biologiques, on les aime autant, mais c'est pas la même valeur, là, c'est sûr. Mais on continu d'ach'ter des légumes qu'on a découvert cet été. Oui, vraiment. Ça changé des plats qu'on faisait, on fait des nouveaux plats, des nouveaux potages. » (B, femme 31-45 ans)

- Des paniers peu en accord avec les habitudes alimentaires

Les légumes offerts dans les paniers en ASC ne correspondent pas aux habitudes alimentaires de tous les répondants. C. a peu de temps pour cuisiner et consomme des produits très spécifiques dans le cadre d'un régime alimentaire végétalien, sans alcaloïde et principalement axé sur les fruits. Pour sa part, L. vit avec son adolescent qu'elle dit être plutôt réticent aux nouvelles recettes. Le peu de choix en regard des produits reçus chaque semaine est souligné par ces deux répondants qui déplorent d'obtenir des aliments qu'ils ne cuisinent généralement pas.

« Ouin, c'est ça, ça m'a porté à cuisiner plus. Mais j'ai réalisé qu'un panier pis toute ça, pour vraiment en profiter de ton panier, pis vraiment, la démarche que t'as fait, la maximiser, tu te dois de cuisiner, de prendre le temps de cuisiner, c'que j'ai pas nécessairement. [...] Moi, mon idéal ce s'rait un produit, un panier où ce s'rait beaucoup plus axé sur les fruits. » (C, homme 31-45 ans)

« Ça d'mande une très grande flexibilité. Y'a certains légumes que moi j'connais pas. J'suis ouvert à beaucoup d'choses mais j'ai des particularités comme j'mange aucun alcaloïdes. (...) Toutes des choses qui modifient le comportement cellulaire, son comportement normal. (...) L'ail et l'oignon, j'évite ces choses là. Facque c'est des choses que premièrement j'avais dit dès le départ, au niveau d'mon panier, j'veux pas d'ail, j'veux pas d'radis, j'veux pas d'oignon.

M-C – Tes colocs en mangent pas non plus?

C- Euh, mes colocos non plus, eux-autres aussi son selon ces principes-là. Ça ces principes-là, c'est selon, dans le jeûne, t'as Robert Shelton.» (C, homme 31-45 ans)

Comme dans le cas de cet homme, le contenu des paniers de légumes est très peu en accord avec les habitudes alimentaires de la prochaine répondante, puisqu'il s'y trouve de nombreuses denrées inconnues et qu'elle n'a pas beaucoup cuisiné au cours de la saison. L'adolescent de L. n'apprécie pas les nouveaux produits qu'elle a tenté de cuisiner. Elle dit que les paniers de légumes sont trop variés et que cuisiner de nouveaux mets pour un adolescent n'est pas nécessairement une tâche aisée. Quand je lui demande ce qu'il y avait dans les paniers de légume, cette femme répond avec une certaine hésitation :

« Y'a des patates et des carottes, et euh, hum, *you know*, ... il y a beaucoup des racines, des *vegetal* racine que d'habitude je mange pas! (*Rires*) Il y a des tomates, quand il y a le saison. Pas beaucoup de fruits, j'étais un peu triste qu'il n'y a pas le fruit. J'aime beaucoup le fruit. (...) Pas beaucoup de choses qui sont vertes. (...) Mon fils n'aime pas beaucoup de choses. J'utilise pas le *celery roots*, et les choses comme ça. J'ai essayé un p'tit peu avec lui, il aime pas du tout. Si j'utilise, y mange pas.

M-C -Fallait acheter d'autres légumes pendant la s'maine?

L - Ah! oui, bien sûr. » (L, femme 31-45 ans)

« J'commence à avoir une grande accumulation de légumes. (...) Aussi des squash et des choux, j'ai comme quatre choux. Ah! I mean, combien de potages on peut faire avec des choux? Combien de salades de choux? Je commence d'être tanée de ça! (*Rires*) (...) J'espère que je peux garder pour l'hiver un p'tit peu (...) J'ai trop de patates et de carottes parce que j'ai changé tout le temps des autres choses que je n'aime pas.» (L, femme 31-45 ans)

« Des fois j'pense que je suis là pour les patates et les carottes! » (L, femme 31-45 ans)

Une certaine proportion des légumes fut ainsi échangée au point de distribution dans une boîte prévue à cet effet, et quelques autres légumes donnés à une amie. Comme je lui demande si les légumes obtenus en ASC ont été l'occasion de faire de nouvelles recettes, elle répond :

« *Well*, une. J'ai utilisé les bettraves, j'ai jamais faite ça avant. (...) J'ai trouvé une recette, j'ai fait une adaptation d'une recette autrichienne, un goulache de patate avec des bettraves maintenant. (...) À part de ça, non pas tellement.

M-C -En fait, les légumes que vous vouliez pas consommer, vous les échangez à la boîte là-bas?

L. -Oui, sinon j'ai donné à mon voisine! » (L, femme 31-45 ans)

- Des paniers qui permettent une meilleure alimentation

Une répondante parlera des aliments achetés en ASC essentiellement selon des critère de santé : elle considère que les paniers contenant beaucoup de légumes sont une opportunité d'en manger plus que ce qu'elle aurait cuisiné en s'approvisionnant soi-même au supermarché. Elle a d'ailleurs un panier prévu pour quatre adultes, alors qu'elle vit en couple avec son conjoint. Non seulement les produits sont-ils évalués comme étant en soi meilleurs pour la santé, le fait d'avoir chaque semaine des légumes en grande quantité oblige, en quelque sorte, à consommer beaucoup de légumes. Le thème de la santé est ici clairement exposé.

« Y'a des surplus des fois, pis on est deux et on avait pris pour une famille. Tu vois, alors, on voulait un peu ce surplus là. Mais ça nous dérange pas, dans l'sens qu'on est végétarien. Pis on s'dit, ben tsé les quatres laitues là, on va les manger, ça nous fait juste manger plusse de légumes.

M-C - Parce que tu veux pas les perdre...

H - Ben ça s'rait un peu ridicule, là. (...) Les quatres laitues, ça tu peux pas congeler ça, tu les manges. Pis le reste, j'ai plein de carottes dans la tablette du bas, mais ça ça s'garde. Pis le reste ben c'est transformé un peu, des soupes pis des choses du genre. (...) Pis on est content parce qu'on en mangerait pas tant que ça. » (H, femme 31-45 ans)

- Usage comme redéfinition du rapport à la nature

Enfin, pour certains participants, connaître la provenance des aliments et les moments de la saison durant lesquels on les cultive au Québec, permet l'amorce d'une redéfinition du temps, du rapport au corps en relation avec le rapport à la

nature. Les paniers des légumes en ASC sont à quelques reprises posés comme possibilité de renouer avec la nature par l'usage des aliments. Pour cette femme, manger au rythme de la terre signifie de retrouver une relation privilégiée à la nature. Avoir un contrôle et une réflexion sur notre alimentation nous garde en contact avec la nature, le vrai.

« Je m'habitue plusse à manger selon le rythme, pour comme, comme l'hiver on dort plusse, l'été on mange plusse de telles choses, l'hiver on mange plusse de telles autres choses. Comme pour suivre le rythme de la terre. C'que j'faisais pas avant, j'étais pas *in tune*. Ouais, c'est ça.» (J, femme 31-45 ans)

Cette autre répondante se dit heureuse d'avoir appris à manger en saison, de connaître à quels moments de l'année poussent chacun des produits qu'elle consomme.

« T'apprends à manger c'qui est en saison. Vraiment en saison, au début d'juin t'as la laitue, les fraises, quecques fines herbes, les p'tits oignons verts (...) en plein milieu, là, c'est tout là, concombre, tomates, piments, pis à la fin quand on en a beaucoup, c'est beaucoup les pommes de terre, les oignons, les légumes qui s'conservent plusse, les carottes, les courges, les poireaux. » (V, femme 18-31 ans)

À la suite de cette description des entretiens du point de vue des pratiques alimentaires d'individus participants à un projet d'ASC, nous sommes désormais à même de proposer une analyse des logiques sociales d'appropriation de l'alimentation au sein de cette forme de mise en marché différenciée. Il s'agit de l'objet du prochaine chapitre d'analyse.

- CHAPITRE 4 -

ANALYSE DE L'APPROPRIATION SOCIALE DE L'ALIMENTATION AU SEIN DES PROJETS D'ASC

Dans ce chapitre d'analyse, nous revenons sur les régularités sociales qui émergent de la description des pratiques alimentaires que nous avons présentées au chapitre précédent. Nous proposons une analyse de l'appropriation sociale des aliments considérée du point de vue des relations sociales par lesquelles circulent les denrées, qui déterminent l'échange et l'usage des aliments. Nous faisons état d'hypothèses qu'a permis de préciser la description des discours portant sur les pratiques alimentaires. Notre démarche consiste à mettre au jour les logiques sociales d'appropriation de ces pratiques. Nous verrons que l'espace social des pratiques étudiées est fait de diverses tensions que nous exposons en trois axes : la continuité / discontinuité de la vie sociale, le dilemme entre opacité et transparence des relations sociales de marché, puis la différenciation de l'espace domestique et de l'espace du travail. C'est à travers l'analyse de ces diverses tensions qu'émergent les logiques sociales d'appropriation des pratiques alimentaires qui s'articulent à partir de valeurs absolues, de valeurs relatives ou de valeurs redéfinies à la mesure des médiations de l'ordre du vivant.

I - La santé : une question de continuité

Au fondement de ce projet de recherche, nous nous sommes intéressée aux pratiques alimentaires d'individus participant à un projet d'Agriculture soutenue par la communauté. Il est clairement ressorti de la description des entretiens que les individus posent leurs pratiques de consommation alimentaire dans l'horizon de la survie humaine, qu'il s'agisse de leur propre santé ou de la santé envisagée à l'échelle de la protection de la terre comme condition première de la survie des êtres humains et de l'écosystème. En considérant comment les individus nous ayant relaté leur expérience ont redéfini les cadres initiaux du schéma d'entrevue,

nous avons noté qu'il est commun à toutes les personnes de resituer leurs pratiques de consommation à l'intérieur de ce cadre plus général des fondements biologiques de l'existence humaine. Les participants ont tous un rapport à la santé différencié du modèle dominant de santé, et c'est au sein de cette construction préalable de la santé en terme de prévention que s'inscrit la question de l'alimentation¹. Cette « survie » a une dimension politique. Les habitudes alimentaires sont considérées comme des actions concrètes et sont principalement ancrées dans un rapport politique; elles ont pour but de reprendre le contrôle de son existence.

Du point de vue de nos interlocuteurs, l'économie alimentaire de marché Nord-Américaine, guidée par le jeu de l'offre et de la demande et érigée au nom du profit, ne permet plus la constitution d'informations satisfaisantes, i.e. susceptibles d'orienter les pratiques alimentaires, que ces informations soient véhiculées à travers les discours politiques, économiques ou médiatiques. C'est une critique de la marchandisation de l'alimentation, source première de la reproduction physique de l'existence, c'est-à-dire de la santé, dont il est question en dernière instance. On se dit très inquiet des rapports dominants à l'alimentation, en regard notamment des enfants. C'est donc la possibilité qu'il y ait reproduction de la vie dans des conditions acceptables dans le cadre des rapports sociaux actuels, qui est ici mise en doute. Cette inquiétude prend la forme d'une problématisation de l'alimentation, comme moment essentiel pour assurer la survie humaine.

C'est ce qui nous amène à considérer dans notre analyse qu'une régularité fondamentale propre aux discours que nous avons décrits repose sur la problématisation de la durée. Ces individus nous parlent de la durée des relations sociales qui n'assurent plus la continuité. Les diverses expériences des individus rencontrés les mènent à poser les rapports amoureux, familiaux et/ou de travail comme autant d'espaces sociaux précaires qui ne sont plus des terrains propices à

¹ Pour une discussion approfondie sur les représentations sociales de la santé et de la maladie au Québec, voir L. Bouchard, 2002.

l'établissement de relations sociales de longues durées, permettant d'inscrire l'individu dans le monde. On a fait l'expérience de séparations et de divorces, de situations de travail instables, de relations familiales friables, etc. et on éprouve une difficulté à s'inscrire dans une durée, à constituer des pratiques sociales ayant une continuité. Aussi, il semble que nous puissions avancer que la durée est posée à travers l'alimentation; il s'agit d'une base permettant de se réapproprier la durée de l'existence humaine. L'alimentation structure la vie de plusieurs répondants. Elle organise notamment la temporalité de leurs relations sociales. La reconstruction d'un rapport à l'alimentation se pose comme l'établissement de régularités dans leur vie sociale. C'est-à-dire que **les efforts considérables menés relativement à l'appropriation des aliments à travers les pratiques d'information visent l'établissement d'une continuité de la vie sociale.**

Pour le dire autrement, les propriétés communes des relations sociales propres aux personnes participant à un projet d'ASC, s'avèrent être le manque de régularité dans les autres domaines d'activités de la vie sociale. Il est clair que la continuité sociale est d'abord conçue comme la continuité biologique de l'existence. On parle de survie, i.e. que l'on est toujours à l'affût d'assurer une continuité, que la vie se trouve précarisée, notamment par les conditions de travail et le stress qui en résulte. C'est pourquoi il et elles consacrent temps et efforts à objectiver un rapport à l'alimentation pour parvenir à « survivre ». Ceci explique comment, à travers la participation à l'ASC, des pratiques sociales visant à favoriser la santé en viennent à s'élargir jusqu'à des préoccupations sociales, comme le dit cette femme :

«M-C - Est-ce que ces gens [autres partenaires] ont une vision particulière de l'alimentation, à ton avis ?

A - Euh, j'dirais que, en grande partie oui, oui. J'pense que ça va, en tout cas moi dans mon entourage, ça va de paire pas mal avec la santé, aussi. Oui. J'pense c'est beaucoup ça, ouais, c'est beaucoup ça. Le reste vient par la suite. J'pense que pour la plupart d'entre nous, on rentre là-dedans pour le bio, pour la santé, pis ensuite le reste vient. (...) Avec mes amis j'me rend compte que c'est ça aussi. On est tous entrés là-dedans pour la santé pis pour le bio, pis aujourd'hui c'est plusse la philosophie. » (A, femme 31-45 ans).

Pour J, le panier de denrées obtenu via l'ASC est l'affaire de toute la famille. Les légumes de la ferme sont une occasion d'offrir aux enfants un contact avec la réalité de l'agriculture. Cette mère de deux jeunes enfants, parlant de son conjoint dira:

« Y s'force à manger (*Rires*) toutes mes, mes tests que j'fais là! (*Rires*) (...) Y goûte à tout. C'est ça. Les enfants, des fois y disent non, non, non! Mais, lui oui! (*Rires*) Parce qu'y connaît la valeur du travail, de préparer la nourriture, l'ayant déjà fait quelques fois, là. Et c'est aussi un, un fait pour lui très important, il demande toujours à mes enfants, il fait pas de prière, mais il demande toujours à mes enfants : « *Qu'est-ce qu'on dit à maman pour le bon souper-là? Merci maman!* » Pour les habituer à être reconnaissants que maman elle a travaillé fort. Ça c'est tous les repas que mon conjoint fait ça. Immanquable. Et ça m'fait tout l'temps plaisir, hein? Pour pas que les enfants prennent pour acquis que la bouffe, ben, s'est normal qu'on l'ait dans l'assiette. Tsé, ça se fait pas tout seul, ça vient de quecque part. Pis, quand on mange les choses, y' reconnaissent les légumes qu'on a lavés. Ou mon mari, mon conjoint y dit « *Ah!, ça c'est les légumes de la ferme. C'est d'notre ferme!* » C'est notre ferme à part de ça! « *Ça vient d'là ferme* », (*Rires*) comme si c'était notre ferme. (*Rires*) Ah! C'est drôle. » (J, femme 31-45 ans)

Les agriculteurs font en quelque sorte, par transposition des relations de parenté et d'alliances, partie de cette famille. On parle de la ferme au moment du repas pris en famille. La participation à un projet d'ASC favorise ici la continuité des relations familiales.

II – Opacité et transparence dans les relations de marché : de la déconstruction de la valeur à sa reconstruction à venir

Une régularité propre aux discours de tous les individus rencontrés associés à une ferme en ASC, est la critique de **l'opacité des relations sociales de production dans le cadre de l'échange marchand fondé sur l'offre et la demande**. Ces personnes nous disent que le marché est insatisfaisant lorsqu'il existe une forte asymétrie d'informations entre le producteur et le consommateur. Le peu de transparence des activités de production est le propre des relations socio-

économiques dominantes : les connaissances diffusées dans le cadre du marché étant mises en doute puisque les informations sur les produits (par l'entremise des médias, le discours dominant sur la santé, les décisions politiques, mais aussi par la connaissance immédiate des produits relativement à l'apparence et l'étiquetage) sont contrôlées par une minorité de gens animés par des intérêts économiques. Les pratiques d'informations relèvent d'un travail de conquête de l'expérience à l'alimentation afin de recréer de nouveaux référents permettant de guider les pratiques alimentaires, dans un contexte social où la connaissance dans le cadre du marché, quoique plus abondante que jamais, est remise en cause. Les pratiques visant à s'informer deviennent même centrales.

Lorsqu'ils s'inscrivent dans des pratiques alimentaires de marché, les individus en concluent à la nécessité de s'informer, par une pluralité de sources de renseignements, afin d'objectiver les produits qui circulent au sein de chaînes alimentaires. Pour tous les individus, l'objectivation de nouvelles pratiques alimentaires passe par des pratiques d'information sous diverses formes, soit par l'entremise de la formation scolaire, professionnelle et l'auto-formation. Les référents passés et les autres cultures alimentaires permettent aussi la constitution de nouveaux référents d'espace des pratiques alimentaires, en regard de ceux prévalant.

Nous avons mis en évidence qu'un rapport à l'alimentation et à la santé inscrit dans une critique politique est commun à tous les répondants. Par l'entremise des pratiques alimentaires de marché, principalement comme pratiques d'information, la description des entretiens a permis de montrer qu'il s'agit de consommateurs avertis, qui s'informent et s'impliquent, au moins par leurs discours, mais aussi par la mise sur pied d'un site Internet, par l'implication politique et par différentes formes de bénévolat ou d'ateliers d'éducation, afin de dénoncer les méfaits de l'économie alimentaire de marché en regard de la santé humaine. Il semble que l'ASC n'arrive pas à s'inscrire du point de vue de la forme dominante

d'alimentation. Il faut que l'alimentation soit située à travers un rapport politique ou religieux, et plus généralement dans le cadre d'un rapport différencié à la santé.

Ce qui mène les personnes à une participation en ASC est le souci d'acquérir des connaissances sur une division du travail qui ne leur apparaît plus suffisamment transparente. Le lien entre la production et les produits est opaque pour les personnes rencontrées. Aussi, doit-on recommencer à zéro. À cause de cette opacité dans les relations sociales de marché, et particulièrement dans les rapports de production, on redéfinit parfois entièrement le rapport à l'alimentation. Notre description des activités d'information des répondants fait bien état de cette déconstruction des évidences et de l'élaboration d'une nouvelle conception.

II. 1 Rapport individualisé à l'alimentation

Le moment commun du constat et de la critique de l'opacité des relations de marché dominantes, donne forme à des pratiques alimentaires très hétérogènes (régimes alimentaires végétarien, végétalien, fondées sur l'école macrobiotique, sur les principes de biodynamie, orientées par des considérations écologiques, religieuses, etc.) Si une caractéristique commune au groupe des partenaires est leur « engagement vis-à-vis de la nourriture », cet engagement relève d'expériences très différenciées (expérience de la maladie, expérience de travail et le stress, enfants, etc.) et s'inscrit dans des pratiques d'informations tout aussi hétérogènes. Dans le cadre du marché, ces pratiques alimentaires sont différenciées, chacun s'appropriant les aliments à la mesure d'expériences propres aux groupes sociaux auxquels ils appartiennent. Il n'y a pas de pratiques collectives en regard d'un nouveau rapport à l'alimentation de marché, sinon celles d'acquérir chacun à sa manière des informations permettant de structurer les pratiques alimentaires à la lumière d'informations ponctuelles.

Notons que ce rapport à l'alimentation des individus participant à un projet d'ASC est bien à la mesure du rapport à la santé actuel qui passe par la culpabilisation

publique des comportements individuels². Il est propre à nos sociétés de poser l'individu comme « lieu social », de réifier les contradictions sociales à l'échelle individuelle. Finalement, c'est à l'individu qu'il revient de prendre en charge sa santé et de s'assurer de voir à son alimentation. Quoique de nombreuses personnes que nous avons rencontrées déplorent le laissez-aller politique face aux réglementations relatives à la santé et l'alimentation au Québec, pour leur part, elles ont intériorisé la responsabilisation personnelle dont fait état le discours dominant, prescrivant que chacun soit responsable de son bien-être, compris dans le cas présent comme la prise en charge de sa propre santé malgré la complexité de la situation³. Dans le cadre des pratiques alimentaires de marché, la construction d'un rapport à l'aliment est prise en charge individuellement, ne s'inscrivant pas ou peu dans la continuité des relations sociales antérieures.

La source commune de la préoccupation pour l'alimentation repose sur l'expérience de scolarisation et de formation des participants à l'ASC. Nous touchons là aux pourtours de la forme sociale constitutive de ce rapport aux aliments, représentant les limites et les possibilités de la généralisation de ce rapport alternatif à l'alimentation : le mode de socialisation à ces pratiques alimentaires s'effectue en général par l'éducation, plutôt que par la famille. Par ailleurs, notre description montre que la substitution d'un mode de socialisation par l'autre n'assure pas pour autant une transmission des pratiques alimentaires. Jusqu'avant la révolution tranquille au Québec, la famille est le lieu de production de l'économie québécoise, et de sa reproduction par la socialisation des enfants au sein même de cette économie. (Houle, 1979 : 131) Pour leur part, les individus rencontrés, membres d'un projet d'ASC, nous parlent d'expériences alimentaires

² Par exemple, pensons à la campagne sanitaire anti-tabac, comme comportement individuel nuisant à la santé, par laquelle des fonds importants ont été consacrés pour la promotion de la santé publique, alors qu'est évacuée du débat politique la question fondamentale de nos rapports sociétaux à la nature.

³ Parmi les changements actuels des conceptions sur la propriété, Boltanski note la croissance très importante des industries ayant pour objet le déploiement d'une image de soi, qu'il s'agisse de la mode, de la santé, la diététique ou la cosmétique, jusqu'à l'industrie du développement personnel. Dans cette logique, la propriété relève entièrement de la responsabilité personnelle : « *chacun, en tant qu'il est le producteur de lui-même, est responsable de son corps, de son image, de son succès, de son destin.* » (Boltanski et Chiapello, 1999 : 235-236)

fondées sur l'acquisition d'informations spécialisées sur la nourriture et la santé (à travers l'éducation, la formation et l'auto-formation) pour orienter un rapport alimentaire constitué à l'échelle individuelle. Or, l'appropriation de l'échange et de l'usage des aliments ne se transmet que très peu par l'école. Si on peut y acquérir des connaissances sur la production et la circulation des denrées, on n'y enseigne cependant à peu près pas comment acheter et cuisiner les aliments.

Nous voyons clairement que dans le cadre des pratiques alimentaires de marché, il n'y a pas de cadres sociaux communs aux individus participant à un projet d'ASC, permettant une appropriation collective des aliments. Chacun réinvente des pratiques de consommation à partir de ce problème à l'échelle individuelle : on s'informe sur les relations sociales économiques et politiques, on s'implique au niveau de la sensibilisation des organismes génétiquement modifiés par un site internet, on investit temps et efforts dans une pluralité de pratiques d'achats complexes, etc. La lourdeur des différentes pratiques alimentaires dont nous font part les consommateurs rencontrés, peut être expliquée par l'absence de cadre collectif permettant de guider les pratiques alimentaires.

III – Espace domestique et espace de travail

Un troisième axe de différenciation sociale chez les participants en ASC qui nous ont livré leur expérience à l'alimentation, repose sur le rapport aux sphères domestique et de travail. Le dilemme entre opacité et transparence des relations sociales de marché, soulevé plus tôt, nous semble nous renvoyer au processus de transmission de l'alimentation⁴. Avec la réduction du temps domestique au profit de la montée du temps de travail qui a massivement touché les femmes, au cours des quarante dernières années au Québec, c'est toute une connaissance de

⁴ Une répondante nous dit d'ailleurs, que malgré que les rapports familiaux structurent son rapport à l'alimentation, dans les conditions actuelles, même la transmission familiale ne suffit pas à élaborer une objectivation permettant la valorisation des aliments. Compte-tenu notamment des transformations nouvelles de l'aliment et des nouvelles données environnementales.

l'alimentation de base qui a eu tendance à se perdre. Le discours de plusieurs répondantes est construit sur une problématisation de cette situation.

L'alimentation structure la vie des répondants. Le rapport aux aliments organise notamment le temps des relations sociales. Pour les personnes que nous avons rencontrées, l'alimentation est à la base de la santé. Elle est conséquemment à la base de la vie. Il n'en fut certainement pas toujours le cas à travers l'histoire du rapport alimentaire des différents groupes sociaux au Québec. Il est intéressant de prendre la mesure de cette importance accordée aux activités relatives à l'alimentation, comme structurantes des relations sociales, constitutives d'un rapport à la nature, aux autres et à sa propre nature.

III. 1 Les trajectoires sociales vers l'ASC : la sphère domestique

En dernière instance, c'est d'un réinvestissement de la sphère domestique dont nous parlent certaines répondantes. La montée du marché du travail a dévalorisé la sphère domestique. Avec la réduction du temps domestique, les Québécois se sont tournés vers les aliments pré-fabriqués en accord avec un temps économique, où le rapport d'échange est venu casser le rapport à l'activité alimentaire. On note chez certaines personnes que l'activité alimentaire s'élabore au sein de la revalorisation de la sphère domestique. Ici, il ne s'agit pas d'un rapport à l'alimentation comme loisir, une tendance notée par S. Langlois (1990) (auto-consommation, cuisiner et partager les repas envisagés comme détente, etc.), mais d'un rapport à l'alimentation comme structuration de l'existence suite à la revalorisation de l'espace domestique, qui est par ailleurs corrélative à une moins grande valorisation de l'espace travail. Dans le cadre dominant de la sphère du travail, certaines personnes nous disent que les principes de vie sont contradictoires avec les principes de la santé, comme nous l'avons souligné dans le chapitre de description.

Plutôt qu'un rapport à l'alimentation comme sous-tâche utilitaire, ces personnes caractérisent les activités dans l'espace domestique en tant que moment essentiel de la réalisation de l'existence. On parlera de la préparation des mets comme création, comme possibilité d'assurer la survie et de contrôler son existence. Deux femmes en font explicitement état : on affirme que le rapport actuel au travail rend difficile sinon impossible de cuisiner les aliments de base. Elles sont des femmes instruites qui vont faire le choix de réapprendre à cuisiner d'une façon que l'on juge plus saine.

Une première interlocutrice soulève que les pratiques dominantes de travail ne permettent pas de reproduire les conditions minimales d'existence, notamment d'être en santé. Au moment de la trentaine, elle décide d'effectuer un important virage dans sa vie professionnelle, quittant un emploi bien rémunéré pour se tourner vers l'herboristerie. Le rythme de vie que suppose l'organisation actuelle du travail, lui permettait d'allouer trop peu de temps aux pratiques relatives à la santé, mais aussi pour entretenir des relations sociales, de « se soucier du voisin ». C'est à ce moment qu'elle fait une « transition » et se « conscientise » aux questions relatives à la santé, se tournant notamment vers la consommation des produits biologiques :

« Moi j'ai travaillé, euh, à une industrie, à l'industrie d'aviation pendant vingt quelques années. J'ai tout, j'ai tout balancé pour, pour m'orienter vers queccque chose ... facque c'est sûr que tout ce qui a rapport à la santé pour moi c'est important. Par rapport à la santé, par rapport à la communauté, la pollution, l'environnement et tout...

M-C - Des choses dont tu t'soucies...

A – que j'me soucie et puis trouvais que j'pouvais pas dans le contexte professionnel que j'avais, j'avais pas le temps d'accorder, que j'pouvais accorder à tout ça. Et j'voyais des choses aussi, qui, qui, j'avais des conflits de principe avec moi-même. Facque, c'est là que j'ai décidé de tout balancer ça. Et pis quand j'ai choisi de m'en aller en médecine douce, j'ai choisi l'herboristerie pour ces mêmes raisons-là. Pour moi c'était plus important. Naturopathe j'trouvais c'était encore, euh, plus réactif, c'est encore dans les suppléments, dans les p'tites pilules, dans les choses. L'herboristerie c'est la terre, on cultive nos plantes, on récolte nos plantes, on fait nos transformations. Facque pour moi ça correspondait là aussi à plusse. Facque,

j'pense que c'est vraiment la base. Pour moi c'est l'alimentation pis les herbes. C'est rare que j'vas prendre autre chose, pis j'me trouve très en santé. Ben plus en santé que pendant plusieurs... Plus cassée⁵ aussi mais c'pas grave! (*Rires*) (...) j'le suis beaucoup plusse que quand, que durant l'temps, que j'avais la grosse job à Bombardier. » (A, femme 46-60ans)

Cette autre femme nous explique qu'elle quitte son emploi afin d'avoir le temps nécessaire pour bien s'alimenter, i.e. faire les achats, préparer la nourriture et la partager en famille. Les pratiques alimentaires sont clairement posées comme moment déterminant de la continuité des relations sociales, vu sous l'angle de la continuité biologique.

« Moi, j'ai laissé mon travail pour élever mes enfants, et les nourrir. C'était comme pas mal important, nous, que nos enfants aient des repas assez, des lunchs. Quand tu travailles, ça t'enlève du temps ailleurs, un moment donné tu peux pas tout faire. Pour nous c'tait important d'avoir une qualité de vie familiale et ne pas vivre à la course tout l'temps. Alors, oui, pour les repas, ça faisait partie du temps qu'on a besoin, que la mère a besoin pour que toute la famille bénéficie d'une bonne alimentation.(...) J'ai laissé un bon travail, j'tais très bien rémunérée. » (J, femme 31-45 ans)

Pour J, si elle a laissé son travail, c'est pour assurer une alimentation saine à ses enfants, ce qui nécessite que soit aménagé du temps pour cuisiner. Le repas en famille est très important et fait l'objet d'un rituel. Elle parle beaucoup de l'alimentation en regard de ses enfants et de son conjoint aussi. La forme d'échange qu'est l'ASC s'inscrit dans les souvenirs de son enfance, des façons de faire de son père, et en affirme la continuité.

Cette autre répondante parlera de l'alimentation comme étant la base de la vie, non seulement biologique mais aussi de la vie sociale :

« La première chose dans la vie, j'veux dire c'est un élément extrêmement important. Parce que c'est à la fois le carburant d'la vie. Pour moi, bien manger c'est, c'est le départ de bien vivre. Pis autrement, ça remplit une grande part d'la vie dans l'sens que l'alimentation à un niveau plus large, c'est le partage de la nourriture avec d'autres personnes, c'est un point de rassemblement, c'est de la communication non-verbale parce que quand on

⁵ Cassée : avoir peu d'argent, peu de moyens financier pour subvenir à ses besoins.

cuisine on offre queque chose à quelqu'un d'autre. C'est tout ça là, finalement, l'alimentation c'est le départ pour moi d'la vie. Donc c'est très très très important. Ça pas toujours été mais depuis quelques années, depuis que je suis végétarienne, c'est devenu extrêmement important. C'est comme un, ça prend beaucoup de mon, de mes pensées, de mon énergie, mais de façon positive. J'passe beaucoup de temps à me renseigner sur la nourriture, les choses de santé, faire mon épicerie et tout ça, ça prend beaucoup de temps dans ma vie, mais par plaisir. J'suis contente de faire ça. J'suis contente de m'occuper de moi et de mes proches avec, avec ça. » (B, femme 31-45 ans, 1^{ère} minute)

Une autre répondante fait référence aux aliments et à l'alimentation comme une forme de communication, c'est une façon d'entrer en relation avec les autres, ou pour le dire en terme sociologique, à travers l'alimentation, se trouve reconstruit le collectif. Elle dira que les aliments sont en partie l'attention que l'on met à les préparer. Comme elle, plusieurs répondantes notent que recevoir des légumes que l'on ne choisit pas, est l'occasion d'user de créativité, d'être inventive en travaillant avec des denrées parfois peu connues.

« Je préfère de manger la nourriture que j'ai créée. Et, j'ai entendu une philosophie que c'est très important, (...) le personne qui prépare le nourriture, le repas. Son esprit, ce qu'y met dedans, ça devient une partie de création et des choses que tu manges. Nous sommes pas séparés, moi j'pense pas que nous sommes si séparés de ça. Tu comprends? C'est important quand tu, quand tu prépares quelque chose, tu donnes quelque chose de toi-même, l'attention, je vais pas dire de l'amour, mais (*Rires*) (...) Y'a un restaurant, je donne pas le nom, je mange pas là-bas, parce que le gars qui est le propriétaire, qui fait la cuisine, je n'aime pas du tout, je n'aime pas son attitude envers les femmes, envers le sexualité, rien. Je veux pas manger la nourriture que lui y fait. » (L, femme 31-45 ans)

« Des fois, comme, il y a certains plats que je prépare et je pense de mon histoire, de ma famille, j'ai des gâteaux que je faire et je pense à ma grand-mère quand je les prépare, et y'a des autres choses que je pense d'eux, mes anciens colocs japonais, *you know*, c'est comme ça, *you know*, c'est bien, parce que ... c'est comme une façon, comme une réflexion. J'adore ça. » (L, femme 31-45 ans)

À première vue, on pourrait dire que la forme de mise en marché en ASC s'inscrit en continuité avec les formes traditionnelles (la relation de co-présence fondée sur les rapports religieux et familiaux viennent définir ces pratiques alimentaires). Mais cette forme nous apparaît plutôt, de par ces caractéristiques sociales, comme

une forme nouvelle construite à la mesure de l'altération des formes sociales antérieures et de la critique des formes dominantes à l'alimentation. Elles font état de la mise au jour des médiations dans l'échange et dans l'usage des aliments. Dans l'espace social traditionnel, on se pense à l'échelle de la famille : il n'y a pas spécifiquement de temps de travail ou de sphère économique à proprement parler puisque tous ces moments constituent une facette du temps familial. Nous n'avons pas affaire ici à une forme de socialisation traditionnelle des femmes. Elles ont un discours élaboré sur la question du travail rémunéré, ayant elles-mêmes connu des situations de travail, dans certains cas très valorisantes en accord avec le modèle dominant. Elles posent les activités de consommation en tant qu'activités valorisées, comme temps de production de la société. Ici, nous parlons d'une forme sociale originale qui ne se résume ni aux rapports sociaux anciens, ni à la forme dominante, mais se construit aussi à la mesure de nouvelles valeurs constitutives de la mise au jour des médiations sociales du vivant dans notre société. Nous y reviendrons.

III.2 Les trajectoires sociales vers l'ASC : la sphère du travail

Pour d'autres individus, c'est l'activité de travail qui structure les activités quotidiennes, y compris les activités relatives à l'alimentation. L'usage des aliments est posé dans l'optique d'une optimisation. C'est-à-dire que les pratiques de consommation alimentaire sont essentiellement comprises dans un rapport utilitaire. Pour être en santé, il faut nécessairement mettre temps et efforts afin de se nourrir convenablement : les mets préparés, les menus des restaurants, jusqu'aux produits qui se trouvent sur les tablettes des supermarchés n'étant pas toujours en accord avec ce qu'on considère être des aliments sains.

Dans cet extrait, cette interlocutrice met en relation son rapport à l'alimentation et la formation professionnelle. En accord avec le rapport dominant à la sphère du travail, c'est le temps du travail qui organise ici ce qu'on aura le temps ou non de cuisiner.

« J'suis sur la même longueur d'ondes que bon, si j'avais pas été en agronomie, probablement j'aurais fait un cours de nutrition aussi. Robert Lagacé, là j'trouve, "ah! Oui, ç'a du bon sens." Pis, bon les livres de cuisine aussi c'est quelque chose qui m'intéresse.

M-C - T'es quelqu'un qui aime popoter?

M-H - Oui, oui, oui, j'fais d'la cuisine aussi, euh, un peu par la force des choses, mais oui. C'est comme ... Mais ça c'est personnel. Y'a des gens qui aiment ça, y'a des gens qui aiment pas ça. Pis les restaurants existent Pis de plus en plus là on a moins de temps. J'me rends compte que nous, nous aussi on a évolué, moi aussi j'évolue. Pis les tartinades toutes faites, là plutôt que d'piler mes p'tits pois chiches, j'les achètent au magasin. Mais encore là j'sais pas d'où ça vient. Mais, dans l'expédient, dans la vie de tous les jours, ça peut être un, j'me dis, bon, c'est pas si mal. » (H, femme 31-45 ans)

Le seul répondant masculin que nous avons rencontré pose le travail comme conditionnant l'alimentation d'une façon encore plus explicite. Dès les premières minutes de l'entretien, cet homme parle de sa façon de s'alimenter et met ses habitudes alimentaires en relation avec son travail :

« J'suis quelqu'un qui mange beaucoup plus de fruits que de légumes en tant que tel. Beaucoup plus frugivore que de légumes. À cause de, à cause de mon rythme de vie qui, toujours su' l'go, toujours parti, constamment, pis les fruits sont plus facilement, euh j'ai pas besoin de cuisson pis ces choses-là. Le matin en me l'vant c'est uniquement des fruits que j'mange. L'après-midi, quand j'travaille, une fois sur deux c'est des fruits, l'autre fois ça va être quelque chose de consistant. Mais, euh, consistant, on parle avec des bonnes combinaisons alimentaires juste pour une bonne digestion. Parce que mon travail est extrêmement physique. J'peux pas me permettre d'avoir, euh que mon estomac travaille trop fort. Faut qu'ça soit énergétique, faut qu'ça soit nutritif au maximum, c'est vraiment maximisé...[...] la digestion, faut pas que j'sente absolument rien. J'me bourre jamais, j'vas m'bourrer mais quand j'arrive en soirée chez nous. » (C, Homme 31-45 ans)

Avec cette citation, nous sommes au plus près de saisir les pratiques alimentaires dans leur caractère concret d'une économie de l'alimentation. La dimension économique est évoquée : on peut noter un optimum énergétique en fonction du travail qui vient caractériser un rapport utilitaire à l'alimentation chez ce répondant masculin. L'alimentation permet ici la continuité d'une l'existence envisagée sous l'angle de la sphère du travail.

IV - La reconstruction des valeurs en ASC : les logiques sociales d'appropriation des pratiques alimentaires

Les participants à un projet d'ASC ont une trajectoire qui a des caractéristiques particulières (rapport politique à la santé et à l'alimentation, individus scolarisés) et qui n'hésitent pas à mettre l'effort nécessaire à des pratiques alimentaires complexes. Nous l'avons souligné, la forme de mise en marché qu'est l'Agriculture soutenue par la communauté peut être posée comme l'opposé de la flexibilité⁶, ce que Boltanski et Chiapello (1999) identifient comme une forme sociale dominante actuellement dans l'échange marchand. L'usage des produits obtenus en ASC impose un temps : de part la distribution, mais aussi l'usage des produits qui demandent que s'élaborent une certaine routine, que l'on organise son temps afin de cuisiner les produits obtenus.

En regard du caractère très éphémère des relations sociales de marché – où il est très difficile de faire confiance étant donné l'absence d'une transparence dans la relation d'échange – toutes les personnes soulignent que la forme de mise en marché qu'est l'ASC permet l'établissement d'une confiance par la relation de co-présence avec l'agriculteur.

L'ASC permet la constitution de nouveaux référents d'espaces des pratiques alimentaires. Dans cette forme de mise en marché, les individus misent d'abord sur l'échange pour objectiver la valeur des produits, et non sur l'usage des

⁶ Ce rapport aux aliments comme moment déterminant des relations sociales se distingue des référents à l'alimentation comme facilité, caractéristiques du développement d'un volet de l'économie alimentaire de marché depuis quelques années. Pour tous les répondants, le souci de s'alimenter sainement, de telle sorte à préserver sa santé ou celle des autres, ne peut pas aller de paire avec la facilité telle qu'elle s'organise dans l'économie alimentaire de marché. La participation à un projet en ASC s'ancre dans un rapport aux aliments qui se différencie du rapport dominant posé en terme de facilité. On parle des aliments en terme d'utilité, plaisir, communication, nature. Cette forme d'échange économique complexe qu'est l'ASC et la contrainte que représente une collecte des aliments une fois par semaine, dans un lieu et à un moment déterminé, par rapport à la distribution dans le cadre de l'économie alimentaire de marché, suppose que le rapport à l'alimentation ne s'inscrive pas d'abord comme facilité.

produits eux-mêmes. On ne sait pas quels légumes seront reçus au cours de la saison et pour lesquels on paie à l'avance (en terme de variété, quantité, diversité, qualité, etc.). C'est de la forme de l'échange qui se pose déjà comme information sur la production dont on est assuré en s'engageant auprès d'une ferme pour la saison. Au départ, cette forme de mise en marché est avant tout posée par les répondants comme une expérience directe des moments de production, distribution et d'échange des aliments. Nous avons vu dans la description qu'il est commun à toutes les personnes de noter l'importance d'être associées à une ferme biologique, voire biodynamique, de connaître les techniques de production, de voir les lieux où sont produits les denrées.

C'est suite à une première expérience de participation que l'usage est construit, s'il y a lieu. L'usage des produits n'est construit qu'*a posteriori*, puisque ce ne sont pas d'abord des produits spécifiques que l'on achète, mais une gamme de produits dont on peut avoir une expérience directe de la production et de la distribution. La description de la consommation des produits dans le cadre d'un projet d'ASC fait état d'une appropriation qui reste dans plusieurs cas problématique. Parmi les trois répondants qui participaient pour la première année à un projet d'ASC, deux personnes soulignent à maintes reprises la difficulté de cuisiner les denrées obtenues.

La description des entretiens pose clairement la construction d'un autre rapport à l'économie alimentaire. Si à première vue, il apparaît une pluralité de logiques sociales d'appropriation de l'alimentation dans le cadre des projets d'Agriculture soutenue par la communauté, il semble que l'on puisse parler d'une différenciation sociale de la valeur parmi les participants. Nous notons trois types de rapports entre les valeurs qui semblent venir définir la façon dont on évalue les denrées, et qui viendra par ailleurs définir la participation à un projet d'ASC. Le rapport à l'alimentation se pose soit par l'entremise de valeurs absolues (spirituelles, politiques, santé), des valeurs relatives (les moyens sont neutres comme dans la forme dominante, et l'ASC est compris comme autre façon de produire les

aliments au sens où il suffit de mettre au jour les médiations intervenant dans la production des aliments) ou des valeurs qui sont reconstruites sur la base de la connaissance des médiations de l'ordre du vivant intervenant dans la production.

IV.1 La logique sociale articulée à partir de valeurs absolues

Une première forme sociale d'appropriation des aliments dans le cadre d'un projet d'ASC s'ancre dans des valeurs posées comme absolues, valeurs qui priment sur le rapport économique. On parle de valeurs de l'ordre du politique, de la santé ou du religieux incommensurable, où la question du prix des produits est plus ou moins éliminée.

On peut noter l'expression d'un rapport politique où la santé – définie soit comme santé personnelle et des proches ou comme écologie - est posée comme valeur absolue. Cette répondante qui a un faible revenu dira ne pas considérer le prix des produits, la « santé n'ayant pas de prix ». Malgré que le contenu des paniers correspond assez peu à ses habitudes alimentaires, elle souligne que le peu de produits sans OGM qu'elle peut acheter par l'entremise d'un projet d'ASC vaut bien l'effort que suppose cette participation :

« Finalement, *you know*, j'pense que je préfère quand même d'avoir la nourriture comme ça, que je sais que j'ai besoin d'augmenter ça avec des légumes qui sont pas du tout biologiques. Un peu de biologique est mieux que rien! Et les patates sont un grand problème pour les *GMO*, *so* j'suis contente d'avoir ça. (...) Il y a des problèmes horribles sur les patates! Comme les pesticides. Mais, il y a certains produits aussi que les *GMO* sont concentrés comme les tomates et des patates. Alors ça c'est pour ça que j'avais envie d'avoir les deux, là. [dans les paniers] » (L, femme 31-45 ans, 6 : 23)

Envisagés sous l'angle politique posé comme valeur prédominante, cette femme nous explique comment la mauvaise récolte de la saison et le peu de légumes reçus a peu d'importance, la solidarité avec les agriculteurs primant sur les produits reçus. Par ailleurs, on voit ici la consitution d'une durée à travers des relations sociales de l'ordre du politique (les agriculteurs sont ici perçus comme

des gens qui souhaitent changer les choses à travers une implication dans l'agriculture). Cette répondante envisage sa participation à un projet en ASC à long terme et suppose qu'elle aura sûrement droit à des surplus au cours des prochaines années, lorsque la température sera plus clémente.

« Cette année on a eu une super mauvaise saison. C'est-à-dire que y a fait super pas beau, facque les récoltes ça été vraiment, là, désastreux pour la plupart des producteurs. Disons, y'a pas eu d'tomates. On a eu beaucoup de verdure, mais on a pas eu autant de variété que d'autres années, y'a des choses qu'y ont pas marché ou qu'y ont pas grossi autant qu'd'habitude. Mais nous, en tout cas, moi pis mon frère, on est des vrais partenaires. C'est-à-dire que nous on est prêt à accepter tous les risques. Qu'on en ait eu pour 100 ou 200\$, parce qu'on a payé 200, là ... (...) On est des vrais partenaires, facque ah! On suivait la saison : *Ah! Y'a plu cette semaine, pauvre fermier.* Pis tsé, y nous expliquait « *On aura pas gros de tomates cette année, bla bla...* » Ça nous dérange pas, on comprend! Tsé, on l'sait, tu fais pas exprès. Mais même si on avait, finalement, y nous a donné des plus grosses récoltes à la fin pour compenser. Mais même si on avait pas eu ça. **Écoute, on est prêt à accepter n'importe quoi.** » (V, femme 18-30 ans) (C'est moi qui souligne)

Cet homme dit trouver la forme de mise en marché exigeante, par sa distribution et le peu de choix quant aux produits achetés. Quoiqu'il en soit, la participation s'ancre dans un rapport religieux, posé comme valeur absolue et structurant le rapport à l'alimentation.

« La facilité est là, écoute j'ai le marché Métro, Provigo. J't'entouré, la facilité est là. Mais ça fait partie de ma propre conscience, du fait que j'veux évoluer, pis que j'veux aller vers ce monde meilleur là. Pis pas juste que ça reste au niveau des idées, mais que ça se transmette au niveau des actes. » (C, homme 31-45 ans, 4 :8)

Malgré que les paniers répondent très peu à ses habitudes alimentaires, ce même répondant dit souhaiter participer à nouveau à un projet d'ASC. Il magasinera possiblement le projet auquel il s'associera, mais la question de participer ou non, nonobstant les produits obtenus, semble déjà réglée.

« À mon avis, j'devrais encore embarquer dans l'ASC juste pour le principe, pour le principe que j'trouve fantastique. (...) Ça répond à 60 % d'mes besoins, j'te dirais. Si j'ai l'temps j'vais magasiner ma ferme l'année prochaine. J'ai adoré avec X (*prénom de l'agricultrice*) toute ça, pis j'sais la

qualité de leurs produits. Sauf que c'tait p'êtr trop axé sur des légumes que moi j'priorise pas. » (C, homme 31-45 ans)

On peut voir dans tous les extraits cités que l'usage des aliments est relativement peu considéré dans le cadre d'une logique sociale d'appropriation des aliments constituée à mesure de valeurs posées comme absolues. Dans l'extrait qui suit, une femme explique sa consommation alimentaire dans le cadre d'un projet d'ASC comme la résolution d'une inquiétude inscrite dans l'espace politique, auquel est accordée une valeur prédominante. Lorsque je lui demande si les paniers de légumes en ASC ont été l'occasion de modifier ses habitudes alimentaires, c'est d'abord de la résolution d'une tension qui existe au moment des achats dans le cadre du marché qui est soulevée:

« M-C - Est-ce que tu dirais que ça a changé ta façon de t'alimenter?

V - Ben, ça fait que l'hiver j'regrette qu'y est pas d'ASC d'hiver, là. Parce que l'été, c'est facile de manger bio. Pis là l'été, j'me sens complètement bien, parce que là j'mange local, biologique, en saison, frais, tsé, toute en même temps. Pis là au moins, tout c'qui est dans mon panier correspond à 100% à mes valeurs. Tandis que l'hiver faut que j'fasse les compromis de l'étudiante qui a pas trop d'cash. » (V, femme 18-30 ans)

Nous pouvons constater dans ces représentations et ces pratiques alimentaires comment celle-ci sont surdéterminés par d'autres pratiques sociales à l'exemple du militantisme politique. Il y a une transposition de la conception et de l'organisation de ces activités à celle alimentaire sans que soit nécessairement explicité, bien que c'est souvent le cas, le rapport établi entre ces activités sociales différenciées.

La vie des producteurs

Pour certains, les qualités des aliments dépendent des caractéristiques des producteurs avancées comme la détermination la plus importante de la production. La valeur est substantive, relative aux caractéristiques personnelles des agriculteurs, comme garantes de leur authenticité. Ne sont pas considérées les

compétences des agriculteurs en tant que producteurs, en tant que gestionnaires, etc. dont dépendent certainement les produits reçus au cours d'une saison. De leur mode de vie, de la vie sociale et des qualités des agriculteurs, l'on déduit un type de production de laquelle dépend la valeur du produit en dernière instance. On veut savoir si ce sont des gens honnêtes, vivant selon une certaine éthique, dont le rapport au monde est cohérent avec celui du consommateur. À cet égard, la question de la qualité des produits reçus est déjà réglée dans la mesure où l'on fait confiance aux agriculteurs.

Cette définition substantive de la valeur des objets, le déplacement de la définition de la qualité du produit aux qualités des producteurs, rejoint ce que notent Boltanski et Chiapello quant à la nouvelle critique de l'authenticité dans les années 90 :

« La tension entre la vérité de l'originel et de l'artificialité de ce qui a été « fabriqué » à son image, oriente la signification de la qualification d'authentique dans une direction qui fait moins référence à l'objet lui-même qu'aux intentions de celui de qui on le tient : est alors authentique ce qui a été fait sans intention stratégique seconde, c'est-à-dire sans autre intention que celle de le faire (par opposition à l'intention de faire vendre, comme dans l'exemple des éco-produits) (...) » (Boltanski et Chiapello, 1999 : 544)

Les agriculteurs sont définis par la négative au sens cognitif: ce ne sont pas des capitalistes. On parle aussi de l'artisanat comme une façon de faire substantivement bonne en regard d'une industrie agroalimentaire ne permettant plus d'évaluer les qualités des produits. Ce répondant, exprime son rapport à l'alimentation dans l'ordre du religieux et parle des agriculteurs comme étant des individus « qui croient ».

« Si tu t'diriges là-dedans avec un aspect monétaire et économique, c'est qui dirige la majeure partie d'notre société, tu t'fourres le doigt dans l'œil! (...) Des gens qui ont soit une conscience au niveau santé ou soit ça et en plusse, plus poussé que ça. Plus poussé, comment j'te dirais, des gens qui croient euh, ouais, des gens qui croient. » (C, homme 31-45 ans)

Cet homme pose la relation d'échange en ASC comme étant à l'opposé des échanges économiques dominants à travers lesquels il n'est plus possible de faire

confiance, ni aux produits, ni aux producteurs. Des rapports de production fondés sur l'intérêt économique, on déduit la mauvaise qualité des produits.

« J'aime énormément c'te concept-là, justement que, de faire affaire direct avec le fermier, connaître c'est qui qui fait tes, c'est qui qui fait pousser tes fruits pis tes légumes. Comme j'te disais tantôt, le côté superficiel ben, j'suis persuadé qu'y a beaucoup plus que ça. (...) T'as des forces pis des courants pis y'a des gens qui sont capables de travailler avec ces forces-là pis c'est courant. Quand tu, tu vas juste prendre une plante pis tu y parles avec amour ou tu lui portes de l'attention ou quoique ce soit... Je sais pas si c'est prouvé, mais me semble que les gens qui leur font attention, pis qui parlent à leurs plantes, pis qui aiment leurs plantes, euh, les plantes fleurissent mieux. C'est le même principe avec les fruits et les légumes. C'est quecque chose qui s'transmet, c'est un énergie qui s'transmet. C'est gens-là qui sont en ASC, qui sont fermiers ASC, ben, croient à ça pis si y croient pas, y sont mis face à ces choses-là. Autrement dit, si c'est juste des gens qui sont axés pour la santé, pour le biologique. Tsé, quand t'entends parler des aliments biologiques au départ, t'entendra pas parler nécessairement de forces, de courants, pis toute ça, Tu vas entendre parler l'aspect santé, y vont t'dire c'est plus vitaminé, moins d'herbicides, moins de pesticides pis toutes ces choses-là. C'est sûr que c'est ça que tu fais face en premier. Plus que tu t'intéresse à ces choses-là, plus d'autres choses t'apparaissent, plus d'autres choses t'apparaissent. Comme, euh, c'est ça, cultiver avec amour. C'est pu juste d'la culture, c'est un rythme de vie. C'est toute ta vie qui rentre là-d'dans. Et non pas juste ton travail. C'est pu juste ton travail, c'est toutes tes principes de vie qui est intégré à ça. C'est ça qui est magnifique. » (C, homme 31-45 ans)

Nous verrons un peu plus loin comment nous discernons cette logique fondée sur des valeurs totalisantes par rapport à une autre fondée sur la mise au jour des médiations sociales du rapport à l'alimentation. Pour l'instant, la logique sociale qui se différencie le plus de celle que nous venons d'exposer se caractérise par son organisation relative.

IV. 2 La logique sociale articulée à partir de valeurs relatives

Une seconde forme sociale de la construction de la valeur que l'on peut noter dans le discours des répondants est un rapport aux aliments constitué à la mesure de valeurs relatives. Comme dans la forme dominante de marché, on met en équivalence des valeurs commensurables, et la pratique alimentaire se trouve

définie en accord avec les relations sociales dans lesquelles on se retrouve. L'ASC est une façon d'acheter qui comporte ses avantages et ses inconvénients, et une participation à un projet est relative à la somme de ces « plus » et ces « moins ».

Pour certains répondants, l'échange en ASC a pour avantage le plus important d'assurer la délivrance des biens qui sont autrement plus difficiles à obtenir dans le cadre de la distribution dominante dans les magasins conventionnels d'alimentation. Soit que l'on considère qu'ils sont trop dispendieux ou encore que se procurer les produits que l'on juge sains suppose des pratiques alimentaires exigeantes, dans le cadre de l'économie alimentaire de marché (diverses pratiques d'informations, des achats effectués dans de nombreux endroits, etc.). Si l'échange monétaire sans offre et demande suppose certaines contraintes (distribution et choix), il n'en reste pas moins que les types de produits achetés dans le cadre d'un projet d'ASC sont plus difficiles à obtenir autrement (fraîcheur, produits locaux, etc.) ou sont très dispendieux sur le marché. Aussi, l'expérience de participation à l'ASC représente une autre façon, particulièrement efficace, de se procurer des produits biologiques. Cette forme de mise en marché permet d'alléger des pratiques de consommation relativement complexes dans le cadre de l'économie alimentaire de marché, étant donné la particularité des critères de sélection des produits qui sont élaborés en accord avec un rapport au monde désiré.

On peut noter que, dans le cadre de l'expérience à l'alimentation de certains individus au sein d'un projet d'ASC, la valeur d'échange marchande est réintroduite. L'ASC est ici une façon plus avantageuse économiquement d'obtenir des produits biologiques, locaux, voir de saison⁷. Une première

⁷ Plusieurs agriculteurs ont soulevé, au cours des diverses réunions et ateliers organisés par *Équiterre*, que le coût des produits était inférieur non seulement aux coûts des produits biologiques sur le marché, mais inférieur aux coûts de production mêmes de ces denrées (en considérant, par exemple, le salaire que devrait se verser l'agriculteur). Certains consommateurs font le même constat, considérant que les produits en ASC sont moins dispendieux que les aliments biologiques que l'on se procurerait en magasin.

personne note que les paniers en ASC n'ont aucunement modifié sa façon de cuisiner. Elle connaissait déjà tous les produits achetés en ASC.

« Les produits bio, et puis le prix évidemment, là, qui se situe, qui est quand même avantageux par rapport à ce qu'on pouvait acheter à notre magasin d'aliments naturels. On a un magasin d'aliments naturels qui a un super comptoir de produits bio. Souvent importé de Californie. Souvent très, très, très cher. » (H, 31-45 ans)

Cette répondante explique comment sont évalués l'échange et les produits au sein d'une relation d'échange monétaire qui n'est plus fondée sur l'offre et la demande :

« J'avais envoyé mon conjoint à une séance, à la séance d'informations au Cégep de Rosemont. Et là je lui avais demandé : "Qu'est-ce qu'y avait d'air les fermiers?" "Des vrais fermiers!" (Éclats de rires) Là, j'y ai dit : "Tu penses-tu qu'y disent la vérité?" Y'a dit : "Ah, oui! J pense que oui!" (Rires) Alors, j'ai dit c'est correct. Parce que nous c'était bien important qu'on sente que ce qu'ils disaient c'était bio, c'était vraiment bio. Ça c'était comme bien important. Parce que n'y étant pas, n'étant pas sur les lieux pour être certain qu'ils le font, vraiment, on voulait le sentir et pour nous, on a eu comme, on s'trompe peut-être, on, on pense qu'ils sont vraiment, qu'ils sont intègres. Et c'est pour ça qu'on a décidé de continuer, parce qu'on pensait vraiment que, qui, euh, qu'y faisaient ce qu'y prêchaient. » (J, Femme, 31-45)

Ces deux femmes sont des consommatrices critiques qui connaissent très bien l'échange marchand fondé sur l'offre et la demande. C'est en évaluant les produits en ASC par rapport au prix et à l'effort que suppose cette participation que l'on décide d'être membre d'une ferme. Ce type de pratique correspond particulièrement bien au modèle de la formule d'investissement de l'économie des grandeurs de Thévenot et Boltanski où les valeurs sont commensurables et sont coordonnées d'un point de vue pragmatique. (Boltanski et Thévenot, 1991)

IV.3 La logique sociale articulée à partir de valeurs reconstruites à travers les médiations

L'ASC permet ici d'obtenir des aliments à « valeur ajoutée » par la mise au jour des médiations de l'ordre du vivant auxquelles on a accès par le lien direct avec le producteur, une meilleure connaissance de la terre, etc. Cette logique sociale d'appropriation donne lieu à une redéfinition de l'usage des aliments achetés dans cette forme de mise en marché. On parlera d'une expérience d'éducation dans la mesure où la participation à un projet d'ASC permet une expérience directe de la production, renseignant notamment sur le travail à la terre, sur les différents produits cultivés selon les saisons, mais aussi sur la préparation des aliments par des fiches sur la valeur nutritive des produits, leur historique, les façons de les cuisiner, etc., que les agriculteurs ou certains participants engagés préparent chaque semaine. Cette éducation permet de reconstruire la valeur des aliments à travers les médiations de l'ordre du vivant intervenant dans la production, la distribution et la consommation.

Ici, la relation d'échange dépasse l'échange économique pour comprendre une relation d'échange d'informations sur ce qu'est la nature et le rapport de l'homme à cette nature. On parle d'un partenariat économique fondé à la fois sur l'échange monétaire et sur un autre rapport aux aliments résultant de l'expérience d'éducation que permet la participation à un projet d'ASC. Dans la prochaine citation, la valeur des aliments est posée à la mesure d'une relation d'échange élargie avec l'agriculteur.

« Tu les aimes plusse ces légumes-là. Ça c'est absolument. Moi j'les aimais plus, j'les aimais d'amour, là. C'était nos p'tits légumes biologiques pis les autres c'était les bâtards. Après c'tait systématique, on avait nos légumes biologiques pis les bâtards. (*Rires*) Ceux qui viennent de l'épicerie, c'est les anonymes, ... C'est ça, c'tait vraiment les sous-classes après, là. (*Rires*)

M-C - Quand tu les apprêtes, quand tu les consommes, tu y penses ...

B - Ah, oui! C'tait beaucoup plusse... L'assiette flashait plusse. Tsé. Y'avait une valeur, euh, d'estime et d'amour qui réchauffaient l'assiette. C'était

clair. Ils avaient une valeur différente ces légumes-là. Peut-être parce que c'était notre première année, qu'on était ben excité par l'expérience, pis on aimait ça, pis c'était nouveau. Pis c'tait l'fun de parler au cultivateur qui v'nait nous les porter, pis qui était super sympathique, pis y nous expliquait, pis toute l'idée d'apprendre toute l'historique de ces légumes-là. Depuis la nuit des temps qu'on mange des épis de blé d'inde. Là on avait l'historique, les valeurs nutritives, facque c'était comme des cadeaux, des surplus qu'y nous donnait. Facque oui, on les aimait d'amour ces légumes-là. C'était différent. Ils avaient vraiment une place particulière, pour nous, dans l'assiette. » (B, femme 31-45 ans)

Une seconde répondante souligne comment l'établissement d'une relation sociale avec les agriculteurs a été pour elle l'occasion de revoir la valeur des aliments. Les produits obtenus en ASC ont une autre valeur, notamment sur la base de la connaissance des médiations intervenant dans la production des aliments. Elle nous dit ici ne pas gaspiller un seul morceau de légume qui a été cultivé par des gens dont elle reconnaît la valeur de leur travail.

« A - Quand y'en restait ...

M-C - Pour pas perdre ...

A – Pour pas perdre, bien oui. Ça fait partie d'la conscience, tu prends conscience aussi d'la nourriture, d'où elle vient, comment c'est difficile. T'es avec le fermier à chaque semaine. Tu l'vois, là, pauvre p'tit pit. Y'a pu d'ongles. Y'a les yeux rouges, y'é fatigué ... Y travaille fort, y travaille dur. C'est pas un boulot facile être agriculteur. (...) Ces gens-là y sont d'bout à quatre heures, pis l'été sont pas couchés avant 10-11 h. Tsé, souvent. C't'un gros travail. Ça t'fais prendre conscience de la valeur de la nourriture. Quand tu vois ton brocoli qui é a trois piasses au lieu d'être à 69 cents, tu comprends pourquoi y'é a trois piasses, tsé? Pis là tu vois, qu'y vaut trois piasses. (...) Ça t'fais apprécier, ben moi en tout cas. Facque c'est sûr que s'il t'restes un p'tit bout d'carotte comme ça le mardi soir, tu l'manges! » (A, femme 46-60 ans)

Par ailleurs, pour cette même interlocutrice, la participation à un projet d'ASC est l'occasion de faire des repas communautaires avec ses proches au moment de la distribution des paniers.

« Quand c'était ma semaine, j'amenais le panier de mes amis. Pis c'qu'on faisait, c'est qu'on s'rencontrait ... Ça c'était super cool. Ça c'est une autre affaire qu'on peut faire avec les paniers. (...) On s'rencontrait chez nous, pis on s'faisait un souper communautaire le soir des paniers. (...) Tout l'monde

on s'prenait chacun quecque chose du panier. Pis on s'faisait à manger juste du panier! » (A, femme 46-60 ans)

Cette même répondante explique que la relation qui s'est établie avec l'agriculteur au cours des années lui est précieuse et qu'elle souhaite continuer à faire affaire avec lui. Toutes les semaines, elle se rend à la ferme chercher les légumes et discute de sa semaine avec les cultivateurs. Sont ici considérés à la fois la compétence des agriculteurs, la relation établie avec eux, les produits cultivés et le plaisir de la participation que l'on envisage relativement à l'échange économique dominant et comme une relation d'amitié :

« On a des paniers nous autres de mai à février. Tsé, y fait de tout : euh, y'a ses serres, c'est bien organisé, c'est des spécialistes, c'est du beau monde. Moi mon point de chute pis mon fermier ça marche super bien. Mais c'est sûr que j'suis aussi prête à faire plein pour rester avec ce fermier-là. Parce que j'suis ben consciente que si on a un point de chute ici l'année prochaine, ça s'ra pas X (*prénom de l'agriculteur*) parce qu'y a pas de place pour prendre un autre point de chute. Facque moi j'vais rester avec X. Même si j'coordonne le point de chute ici. Moi j'vais rester avec X. Pis même si j'aide ma chum, ma copine à s'trouver des partenaires, à monter son groupe. Moi reste chez X! Comment est-ce qu'on dit ça? Je sais de quel côté mon pain est beurré! (*Rires*) » (A, femme 46-60 ans)

Cette répondante qui en est à sa première année de participation, parle elle aussi de l'émergence d'une relation d'amitié qui promet de se développer dans le temps:

« Je sais pas c'qui faisait avant. Mais l'année prochaine, si on s'reparle j'te dirai parce que j'vais certainement m' renseigner. » (B, femme 31-45 ans)

V – Appropriation sociale des aliments dans un projet d'ASC

Les projets d'ASC donnent lieu à une hétérogénéité des formes de participation. Si de cette participation résulte des points de vue et des pratiques très diversifiées, c'est qu'il n'y a pas de cadre collectif qui vient donner une forme générale à ce rapport à l'alimentation. Il n'y a pas une appropriation collective de l'échange, ni de l'usage des produits en ASC par les consommateurs. Il faut cependant noter

que, quoique individualisées, il s'agit de pratiques sociales qui se construisent à l'échelle des différents groupes d'appartenances différenciés auxquels se rattachent les personnes membres d'une ferme en ASC. Les cadres sociaux sont constitués à l'échelle de la famille, des amis, du couple, de rapports politiques ou religieux, etc. En général, il n'y a pas de constitution d'une durée qui serait collective à l'échelle des participants des projets d'ASC. Pour le dire simplement, les consommateurs participant aux différents projets d'ASC ne forment pas un groupe social. Notre description de l'expérience de l'alimentation des répondants ne permet pas de conclure à l'existence de cadres sociaux généraux à l'échelle des participants, ni même d'un cadre qui définirait des oppositions entre groupes sociaux.

La description et l'analyse de l'appropriation de l'alimentation mettent bien en évidence que la participation à une même forme de mise en marché socialement différenciée et le souci commun à toutes ces personnes de consommer des produits biologiques n'infèrent pas un seul rapport à l'alimentation, ni n'induisent en soi des relations sociales alternatives aux relations sociales constitutives des pratiques de marché. (Comme nous l'avons notamment montré dans les cas où le rapport aux aliments et la participation en ASC sont constitués à la mesure d'une logique sociale articulée à partir de valeurs relatives.) L'absence de représentations collectives de l'aliment donne lieu à des pratiques alimentaires toujours à reconquérir, puisqu'elles ne sont pas constituées à la mesure d'une objectivité sociale élaborée et diffusée collectivement et propre aux consommateurs en ASC. S'il y a opposition commune par l'entremise de pratiques alimentaires de marché différenciées des pratiques alimentaires dominantes, on ne peut cependant parler, après cinq ans d'expérience et tenant compte de l'importance du renouvellement des membres à chaque année, à la constitution d'un nouveau rapport collectif à l'alimentation à travers la participation à l'ASC – qui donnerait lieu à la construction de critères empiriques dans l'évaluation des aliments au sens d'une norme commune pouvant fonder une nouvelle pratique de l'alimentation à l'échelle du réseau québécois des projets d'ASC.

- CONCLUSION -

L'étude des pratiques d'alimentation nous a permis d'éclairer certaines modalités d'appropriation sociale du rapport au monde dans un groupe de consommateurs participant à un projet d'Agriculture soutenue par la communauté. Nous avons vu que les consommateurs membres d'un projet d'ASC différencient clairement l'économie alimentaire de marché fondé sur l'offre et la demande en regard de l'échange monétaire dans le cadre d'un projet d'Agriculture soutenue par la communauté. Tous soulèvent que la valeur d'échange marchande construit une valeur d'usage problématique, i.e. que les pratiques alimentaires de marché ne permettent plus d'assurer la durée biologique de l'être humain. Les projets d'ASC s'inscrivent dans une réponse à la problématisation des connaissances issues de l'économie alimentaire de marché et qui prend la forme d'une inquiétude alimentaire donnant lieu à une redéfinition des pratiques de consommation. Le modèle de croissance capitaliste occidental est posé comme entrave à la continuité de différentes facettes de l'existence humaine, dont sa survie biologique. C'est pour cela que l'on se tourne vers la forme de mise en marché socialement différenciée qu'est l'ASC, cette dernière offrant une possibilité de constituer une régularité de la vie sociale à travers un rapport nouveau à l'alimentation.

L'idée de la détermination de la vie par le biologique est présente chez tous les répondants, comme nous l'avons décrit à travers la problématisation de la santé comme appropriation sociale de l'irréductibilité biologique de la vie. Par l'entremise des discours écologique et politique, on voit l'émergence de la transition d'une logique d'organisation sociale fondée sur une valorisation matérielle vers une logique organisée du point de vue de l'univers biologique. À cet égard, le groupe écologique associatif Équiterre fait le lien, par l'entremise de

ses initiatives¹, entre pratiques sociales et production de l'existence. Alors que la science du biologique qui s'est développée depuis quelques années échappe majoritairement au contrôle politique (ex. les biotechnologies), on voit ici émerger une logique du biologique en réaction au principe d'organisation matérialiste qui caractérise le domaine de l'activité économique.

L'ASC, une organisation de producteurs?

Notons à nouveau que les projets d'ASC sont très généralement mis sur pied à l'initiative des agriculteurs plutôt que des consommateurs, quoique le premier projet du réseau québécois ait été organisé par des membres d'*Équiterre* et certains consommateurs. La majorité des individus membres d'une ferme en ASC se sont joints aux différents projets alors que ces derniers avaient déjà pris forme, la distribution des denrées et les modalités de la participation étant déjà établies. À travers le portrait des agriculteurs en ASC que nous avons rapidement brossé dans le premier chapitre, ressort l'émergence d'une organisation collective parmi ces agriculteurs. Ils se rencontrent plusieurs fois par année pour discuter de la direction du réseau québécois des projets d'ASC et pour échanger sur les pratiques d'agriculture, mais aussi pour discuter des diverses modalités de l'association avec les consommateurs, du fonctionnement des points de distribution, etc. Pour les agriculteurs, l'ASC est un embryon d'organisation sociale autour de l'agriculture. Plusieurs sont d'ailleurs membres du syndicat agricole québécois en voie de constitution qu'est l'*Union Paysanne*.

Il ressort clairement des différentes discussions avec les producteurs - ainsi que des résultats de la recherche d'évaluation du réseau québécois des projets d'ASC réalisée chez *Équiterre* en 2001 - que, du côté des agriculteurs, on souhaite que l'échange en ASC prenne la forme d'un échange généralisé. On souhaite connaître qui sont les consommateurs, travailler en association avec eux en leur proposant, entre autres, de discuter des produits à cultiver au cours de la saison

¹ Le café *Équitable*, l'énergie écologique et les projets d'Agriculture soutenue par la communauté.

suiivante et en les invitant pour récolter les légumes. Il s'agit d'entrer en relation avec les consommateurs selon des modalités différentes de celles prévalant dans l'échange alimentaire marchand dominant, où producteur et consommateur s'affrontent dans un rapport d'offre et de demande. Par ailleurs, plusieurs commentaires des agriculteurs en ASC laissent croire que ce lien souhaité avec les consommateurs s'établit difficilement.

Cette organisation collective parmi les agriculteurs dont nous faisons l'hypothèse est-elle présente chez les consommateurs? À la lumière de la description et de l'analyse des entretiens, il n'y a pas de représentation collective de la nature de l'usage et de l'échange chez les consommateurs dans le cadre des projets d'ASC. En ASC, nous avons affaire à un échange individualisé selon les consommateurs, i.e. d'un échange construit à la mesure de la transposition de certains traits des relations sociales de l'ordre de la parenté et d'alliance, du religieux, de travail, du communautaire, etc. Alors que de part et d'autre on critique, dans l'ordre du politique, l'opacité des relations de marché qui témoignent d'un rapport au monde problématique, n'assurant plus la « survie » (la santé, les conditions de travail des agriculteurs) cette problématisation de la vie sociale semble s'élaborer différemment à la mesure des relations sociales propres aux modes d'existence de la ville et de la campagne.

Pour les agriculteurs, la continuité se construit au sein de l'échange élargi avec les consommateurs, possiblement par la transposition de certains traits constitutifs des rapports de parentés et d'alliance antérieurement caractéristiques de la vie rurale. Cette continuité s'exprime aussi clairement dans la possibilité de faire affaire avec un bassin unifié de consommateurs et d'assurer la vente de leur récolte dans les conditions de production alternatives préconisées. C'est aussi de la survivance d'un mode de vie agricole et de la conservation de la terre dont il est ici question. Pour les consommateurs, cet échange prend des formes hétérogènes : un échange marchand fondé sur l'offre et la demande, un investissement monétaire, un échange redéfini par les relations de parenté et d'alliance, dans l'ordre du spirituel,

etc. Pour les individus rencontrés, l'ASC s'inscrit dans la constitution d'une continuité sociale dans la mesure où elle permet d'abord d'assurer la durée biologique, mais aussi de s'inscrire dans un certain rapport au monde (travail, religieux, communautaire, écologique) et elle permet un certain usage de la nourriture en famille et entre amis. Pour nombre d'entre eux, la durée ne s'inscrit pas dans l'échange avec l'agriculteur, mais bien dans la continuité des habitudes alimentaires qu'il est plus facile de constituer à travers la forme de mise en marché qu'est l'ASC.

Il semblerait que, comme dans le cadre des pratiques alimentaires de marché, on s'approprié les aliments de façon individualisée, ce qui donne lieu à un échange et un usage hétérogènes parmi les participants à un projet d'ASC. Ainsi, s'il y a une organisation collective des agriculteurs, notre analyse de l'expérience à l'alimentation des individus participants à un projet d'ASC démontre que l'appropriation de l'alimentation s'effectue à l'échelle individuelle parmi les consommateurs. Notons que cet échange, s'il est approprié à l'échelle individuelle, relève néanmoins d'une appropriation sociale. Les travaux d'Halbwachs sur la consommation de la classe ouvrière au début du vingtième siècle (1912, 1933) montraient déjà la relative hétérogénéité des pratiques de consommation, non pas qu'elles ne relevaient d'aucune organisation, mais plutôt qu'elles étaient à la mesure des différents groupes sociaux composant la classe ouvrière.

La présente étude a permis de montrer que les pratiques de consommation sont d'autant plus hétérogènes au début du vingt-et-unième siècle. Les représentations et pratiques sociales d'alimentation témoignent bien du processus d'individuation caractéristique de nos sociétés. C'est-à-dire que ce sont des formes sociales complexes que nous avons étudiées à travers l'expérience à l'alimentation d'individus participants à une forme de mise en marché différenciée. La trajectoire de ces personnes, leur participation en ASC qui s'élaborent dans la constitution d'un échange et d'un usage – que nous avons principalement abordées

sous l'angle de la relation entre producteurs et consommateurs – s'ancrent dans des expériences hétéroclites relatives à autant de groupes sociaux auxquelles appartiennent les répondants. Ce qui est commun à tous ces individus, c'est leur niveau d'éducation et leur rapport à l'alimentation élaboré à travers les pratiques d'information permettant de jauger de la valeur des informations dominantes issues de l'économie alimentaire de marché. Nous ne pouvons pas parler d'un groupe unifié de participants dont les pratiques de consommation en ASC seraient guidées par des cadres collectifs.

Au terme de ce travail de recherche, nous concluons à l'absence actuelle de la constitution d'une réciprocité des perspectives parmi les consommateurs en ASC, alors que ce cadre social semble exister parmi les agriculteurs. Comme il n'y a pas de point de vue généralisé permettant l'appropriation des aliments parmi les consommateurs, les pratiques alimentaires des individus sont toujours à reconquérir, à ré-inventer à la mesure des informations dont ils disposent et des référents des différents groupes sociaux d'appartenance, puisqu'il n'y a pas de représentations collectives permettant de statuer sur un échange et un usage de l'aliment, i.e. sur une valeur sociale collective permettant de juger des aliments. L'expérience de l'alimentation et de la participation en ASC ne relève pas de représentations communes aux participants rencontrés, ni d'une généralisation au niveau des pratiques. La critique politique de la santé et de l'alimentation telles qu'elles prennent forme dans le cadre de l'économie de marché ne trouvent pas de résolution dans une réponse politique organisée, mais à l'échelle d'une appropriation sociale individuelle des pratiques alimentaires au sein de la participation à un projet d'ASC.

Une note pour *Équiterre*

Il ressort clairement de la description du contenu des entretiens que les pratiques d'information sont au centre des pratiques alimentaires. À la lumière de l'analyse des matériaux, nous voyons que ces pratiques d'information se constituent à

l'échelle individuelle, renvoyant aux groupes sociaux dans lesquels s'insèrent ces personnes et qu'elles ne sont pas essentiellement construites à la mesure d'une expérience commune d'objectivation que serait la participation à un projet d'ASC. Si ces individus sont très informés il n'y a pas, par ailleurs, de connaissance collective aux consommateurs en ASC qui permettrait la constitution de régularités sociales, c'est-à-dire d'un point de vue général et de pratiques sociales collectives.

Pour la majorité des individus que nous avons rencontrés, les lieux de distribution des paniers de produits biologiques ne sont pas l'occasion de l'élaboration d'une connaissance commune. On ne fait qu'y passer ou encore les interactions qui s'y déroulent ne sont pas de nature à constituer un point de vue généralisé sur l'alimentation. D'autre part, aller à la ferme n'est pas une expérience d'éducation garante de la redéfinition du rôle du consommateur qui en assurerait l'altération. Discuter avec le producteur n'assure pas non plus l'établissement d'une redéfinition de l'échange économique marchand à la mesure d'une autre forme sociale d'échange. La possibilité de s'éduquer par les recettes présentes dans les paniers, par les fiches nutritionnelles, par l'historique des produits, etc., est notée par tous les répondants qui ont pour la plupart la volonté de s'informer d'avantage sur les aliments qu'ils consomment. Mais il s'agit là d'informations qui, pour le moment et compte-tenu de l'absence d'un lieu commun de discussion, ne s'élaborent pas à la mesure de normes communes permettant d'objectiver un nouveau rapport alimentaire. Ce qui ressort de la participation de tous ces consommateurs est l'absence de lieu où ces gens se rencontrent pour discuter d'alimentation.

Au fondement de ce travail de recherche, nous souhaitons mettre au jour les relations sociales dans lesquelles s'inscrivent les pratiques de consommation des participants à un projet d'ASC. Nous avons pu constater que les pratiques alimentaires des individus se constituent à la mesure des divers groupes sociaux auxquels l'on appartient, sans qu'il y ait une organisation collective des

pratiques alimentaires au sein même des projets d'ASC. Ceci explique probablement pourquoi dans la dernière recherche menée par Équiterre en 2001, on n'était pas parvenu dans l'analyse à identifier des variables pouvant expliquer que les individus renouvellent ou non leur participation à un projet d'ASC². Il y a une hétérogénéité de formes de participation, inscrites dans des appropriations sociales de l'alimentation relatives à la construction de la valeur des aliments en termes absolus, relatifs ou redéfinis à la mesure des médiations, ce qui explique qu'il semble y avoir une pluralité de raisons expliquant l'engagement et le désengagement à un projet d'ASC.

Une étude sociologique a montré comment le mouvement associatif ATTAC³ est organisé sur l'articulation de différents supports de communication (site Internet, bulletins internes, documents peu dispendieux diffusés à large échelle, etc.) permettant de construire une réflexion, un discours et des représentations collectives propres aux militants du groupe. (Wintrebert, 2000) Cette association s'est organisée en misant sur la formation des membres, mais surtout sur leur auto-formation en mettant à la disponibilité des personnes des outils d'information, dont un site d'échange sur Internet, pour discuter et débattre des questions relatives aux instances économiques mondiales.

Dans le cas des individus participant comme consommateurs à un projet d'ASC, ce lieu commun propice à la constitution de représentations collectives sur l'alimentation semble faire défaut. Le travail à la terre et le point de distribution des produits de la ferme restent pour le moment des lieux où il y a peu ou pas d'interactions permettant la constitution d'une connaissance collective. Les consommateurs s'approprient l'alimentation à l'échelle individuelle sans qu'existe de régularité sociale entre les participants des projets d'ASC permettant d'assurer la durée de ces projets. Le mandat d'éducation et de coordination que se donne Équiterre, comme lieu d'échange et de rencontre des consommateurs et des

² Par exemple, le nombre d'années de participation, la ferme, la satisfaction en regard de la qualité, de la quantité ou de la diversité des produits, etc.

³ Association pour la Taxation de la Transaction financière pour l'Aide aux Citoyens (ATTAC)

producteurs, pourrait possiblement aller en ce sens. Nous pensons notamment à la mise sur pied d'espaces permettant une formation et l'auto-formation des consommateurs, lesquelles peuvent prendre des formes variées tel qu'un site de discussion sur Internet, des réunions de consommateurs, des ateliers, des dépliants informatifs écrits par les membres consommateurs et producteurs, etc.

Nous avons vu que chez ces individus, le mode de socialisation principal menant à un rapport à l'alimentation différencié est l'éducation et l'information. La façon dont on prend contact pour la première fois avec les projets d'ASC, le niveau de scolarisation des individus rencontrés, ainsi que leurs diverses pratiques sociales d'information en font foi. La régularité de ce rapport à l'alimentation constitué à l'échelle individuelle repose essentiellement sur la critique du modèle industriel appliqué à l'alimentation qui a donné lieu au terme la "malbouffe", popularisé par le militant français José Bové, de la Confédération paysanne. Le rapport alimentaire se définit par la négative, i.e. opposé à l'économie alimentaire de marché, sans que soit pour l'instant défini collectivement ce qu'est un rapport satisfaisant à l'alimentation. Sur cette critique commune, la participation à un projet d'ASC pourrait être une occasion de créer des espaces permettant la constitution d'une réciprocité des perspectives sur ce que signifie une saine alimentation, constitutive d'un rapport à la nature et à notre nature.

Notons enfin que nous considérons avec Halbwachs, cité en exergue de ce projet de recherche, que pour qu'un rapport soit opérationnel, il ce doit d'être généralisé, au sens où des référents commun apparaissent à travers des positions qui peuvent même s'opposer. Un cadre collectif permettant une appropriation de l'alimentation, notamment via des pratiques sociales d'information collectives venant organiser des points de vue dont font état les participants en ASC, apparaît comme une condition pour que se généralise ce nouveau rapport à l'alimentation par l'entremise de la configuration sociale originale que sont les projets d'Agriculture soutenue par la communauté.

- BIBLIOGRAPHIE -

AGLIETTA, Michel. *Les métamorphoses de la société salariale : la France en projet*. France : Calmann-Lévy. 1984. 274 pages.

APPADURAI, Arjun. (éd.) *The social life of things. Commodities in a cultural perspective*. New York : Cambridge University Press. 1984. 317 pages.

ARENDT, Hannah. *La crise de la culture*. Paris : Gallimard. 1982. 355 pages.

AYMARD, Maurice, Claude GRIGNON et Françoise SABBAN. (éd.) *Le temps de manger : alimentation, emploi du temps et rythmes sociaux*. Paris : Éd. de la Maison de l'homme. 1993. 323 pages.

BAUDELLOT, Christian et Roger ESTABLET. *Maurice Halbwachs. Consommation et société*. Paris : PUF. 1994. 128 pages.

BAUDRILLARD, Jean.

- *La société de consommation : ses mythes, ses structures*. Paris : Gallimard. 1970. 318 pages.

- *Le miroir de la production, ou l'illusion critique du matérialisme historique*. Paris : Éditions Galilée. 1985. 187 pages.

BEAUVOIS, Jean-Léon. *Traité de la servitude libérale : analyse de la soumission*. Paris: Dunod. 1994. 247 pages.

BECK, Ulrich. « Liens personnels et individualisme positif: Le conflit des deux modernités et la question de la disparition des solidarités. » *Revue lien social et politique*. No39. Printemps 1998. pp.15-25.

BERNADINA, Sergio Bella. « "Équation personnelle" et statut de l'observateur dans la tradition ethnologique » in Turmel, André et Nicole Ramognino. « Connaissance et Altérité : Méthodes, méthodologies et concepts ». *Sociologie du Sud-Est*, No. 59-62. 1989. pp.7-26.

BOLTANSKI, Luc et Ève CHIAPELLO. *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard. 1999. 640 pages.

BOLTANSKI, Luc et THÉVENOT, Laurent. *De la justification des économies de la grandeur*. Paris : Gallimard. 1991

BOUCHARD, Luc. *La construction sociale des représentations de la santé et de la maladie chez les francophones et les anglophones de la MRC d'Argenteuil*. Mémoire de maîtrise, Université de Montréal. 2002.

BROWN, Thomas Ford. *Consumer Demand and the Social Construction of Industry*. 1997. <http://www.jhu.edu/~soc/pcid/papers/22.htm> Publication sur Internet.

CALDWELL, Gary et Dan CZARNOCKI. « Un rattrapage raté. Le changement social dans le Québec d'après-guerre, 1950-1974 : une comparaison Québec/Ontario. » *Recherches Sociographiques*, v.18, 1, 1977. pp. 9-58

CHEAL, David. « The social construction of consumption ». *International Sociology*, vol. 5, no 3. Septembre 1990. pp. 229-317.

COCHOY, Frank. *Une histoire du marketing : discipliner l'économie de marché*. Paris : éd. La Découverte. 1999. 362 pages.

COUTOUZIS, Mickès et Bruno LATOUR. « Le village solaire de Frangocastello : vers une ethnologie des techniques contemporaines » in *L'année sociologique*, No 36, 1986. pp.113-167.

De VROEY, Michel. « La théorie marxiste de la valeur, version travail abstrait. Un bilan critique » in Dostaler, Gilles et Maurice Lagueux (dir.) *Un échiquier centenaire. Théorie de la valeur et formation des prix*. 1985. pp.31-57

DENIS, Henri. *L'Économie de Marx. Histoire d'un échec*. Paris : PUF. 1980. 205 pages.

DeLIND, Laura B. et Anne E. FERGUSON. « Is this a women's movement? The relationship of gender to Community-supported agriculture in Michican. » *Human Organisation*, Vol 58, No 2, 1999. pp.190-200.

DONZELOT, Jacques. *L'invention du social : essai sur le déclin des passions politiques*. Paris : Fayard. 1984. 263 pages.

DOSTALER, Gilles et Maurice LAGUEUX (dir.) *Un échiquier centenaire. Théorie de la valeur et formation des prix*. Québec : Presses de l'Université du Québec. 1985. 225 pages.

DOUGLAS, Mary et Baron ISHERWOOD. *The world of goods; towards an anthropology of consumption*. New York: Basic Books. 1979. 154 pages.

DUMONT, Louis. *Homo Aequalis : l'idéologie allemande : France-Allemagne et retour*. Paris : Gallimard. 1991. 312 pages.

ÉQUITERRE, association écologique
 - Pochette d'information sur l'ASC. Équiterre, 1999
 - Dépliant Équiterre 2000

ESTEVA, Gustavo et Madhu Suri PRAKASH. « From global thinking to global thinking » in Rahnama, Majid et Victoria Bawtree (dir.). *The Post-Development Reader*. 1997. pp.277-289.

ESSEMYR, Mats. « Pratiques alimentaires : le temps et la distribution. Une perspective d'histoire économique. » in Aymard, Grignon et Sabban. (éd.) *Le temps de manger : alimentation, emploi du temps et rythmes sociaux*. Paris : Éd. de la Maison de l'homme. 1993. pp.139-150.

FORESTER, Viviane.

- *L'horreur économique*. Paris : Fayard. 1996. 206 pages.

- *Une étrange dictature*. Paris : Fayard. 2000. 222 pages.

GELL, Alfred. « Newcomers to the world of goods : consumption among the Muria Gonds », in Appadurai, Arjun (éd.) *The social life of things. Commodities in a cultural perspective*. 1984. pp. 110-138.

GERREFI, Gary et Miguel KORZENIEWICZ (éd.) *Commodity and global capitalism*. Connecticut : Praeger Publishers. 1994. 348 pages.

GERSCHENKRON, Alexander. « Economic backwardness in Historical perspective ». in Burt Hoselitz (éd.) *The progress of underdeveloped areas*. Chicago : University of Chicago Press. 1952. 297 pages.

GHERSI, Gérard. « L'économie agro-alimentaire canadienne en perspective », in « Le complexe agro-alimentaire et l'État ». *Cahiers de recherche sociologique*. Vol. 5, No 1, print. 1987. Québec : Département de sociologie de l'UQAM. 1987. pp.15-39.

GODELIER, Maurice.

- *Rationalité et irrationalité en économie*. Paris : Maspero. 1966. 319 pages.

- *Horizons et trajets marxistes en anthropologie*. Paris : Maspero. 1973. 395 pages

- *L'idéal et le matériel*. Paris : Fayard. 1984. 348 pages.

GOLDFRANK. « Fresh demand : the consumption of Chilean produce in the United States » in Gerrefi, Gary et Miguel Korzeniewicz (éd.) *Commodity and global capitalism*. 1994. pp.267-280.

GORZ, André et Michel BOUSQUET. *Écologie et politique*. Paris : Seuil. 1978. 245 pages

GORZ, André. *Métamorphose du travail. Quête de sens : critique de la raison économique*. Paris : Galilée. 1988. 302 pages.

GRANGER, Gilles-Gaston.

- *Essai d'une philosophie du style (philosophie pour l'âge de la science)*. Paris : A. Colin. 1968. 312 pages.

- « Peut-on assigner des frontières à la connaissance scientifique? », *Fundamenta Scientiae*, Vol. 3, No 1. 1982. pp. 9-19.

- « Proposition pour un positivisme », *Man and World*, no 3. 1969. pp.386-411.

GRANOVETTER, Mark.

- *L'inscription sociale du marché*. Colloque de l'Association pour le développement de la socio-économie. Paris: l'Harmattan. 1995. pp.11-21.

- « Economic Action and Social Structure: The Problem of Embeddedness », *American Journal of Sociology*. 1985, November 91, 3. pp. 481-510.

- « The strength of weak ties », *American Journal of Sociology*. Mai, 1973, 78. pp.1360- 1380.

GRAO, Frédéric et Nicole RAMOGNINO. « Les matérialités sociales et leurs observations. Leçons de méthode de M. Halbwachs. » *Sociologie et société*, vol. XXIX no2, automne 1997, pp.103-119.

HALBWACHS, Maurice.

- *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Presses universitaires de France. 1952 (1925). 298 pages

- *Évolution des besoins dans les classes ouvrières*. Paris : Félix Alcan. 1933. 152 pages.

- *La mémoire collective*. Paris : PUF. 1968 (1950). 204 pages.

- *Les classes ouvrières et les niveaux de la vie. Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*. Paris : Gordon and Breach. 1970 (1912). 491 pages.

HOULE, Gilles.

- « L'idéologie : un mode de connaissance ». *Sociologie et sociétés*, avril, vol.XI, no1. 1979. pp.123-145.

- « L'économie comme forme sociale de connaissance ». *Sociologie du Sud-Est*. No. 51-54. 1987. pp.145-166

- « Du bon sens des sociologues. Quelques éléments sur une théorie de l'altérité » in Turmel, André et Nicole Ramognino. (éd) « Connaissance et Altérité : Méthodes, méthodologies et concepts ». *Sociologie du Sud-Est*, No. 59-62. 1989. pp.47-68.

HOULE, Gilles et Rock HURTUBISE. « Parler de faire des enfants, une question vitale », *Recherches sociographiques*, vol.32, no3, 1991. pp.385-414.

HUNTER, Elizabeth. *Je cultive, tu manges, nous partageons. Guide de l'agriculture soutenue par la communauté*. Québec. 2000. 102 pages.

- ILLICH, Ivan. *La convivialité*. Paris : Seuil. 1973. 158 pages.
- JOULE, Robert-Vincent et Jean-Léon BEAUVOIS. *La soumission librement consentie*. Paris : PUF. 1998. 208 pages.
- KOSIK, Karel. *La dialectique du concret*. Paris : Maspéro. 1978. 178 pages.
- LAGUEUX, Maurice. « Le principe de conservation de la valeur et le problème de la transformation » in Dostaler, Gilles et Maurice Lagueux (dir.) *Un échiquier centenaire. Théorie de la valeur et formation des prix*. Québec : Presses de l'Université du Québec. 1985. pp.107-125.
- LANGLOIS, Simon. *La société québécoise en tendance. 1960-1990*. Institut québécois de recherche sur la culture. Québec. 1990. 649 pages.
- LATOUCHE, Serge. *Faut-il refuser le développement?* Paris : PUF. 1986. 203 pages.
- LATOURE, Bruno et Michel CALLON. « Les paradoxes de la modernité ». No. 36, hiver 1985, pp.13-29.
- LAVILLE, Jean-Louis et Renaud SAINSAULIEU (éd.) *Sociologie de l'association : des organisations à l'épreuve du changement social*. Paris : Desclée de Brouwer. 1997. 403 pages.
- LEISS, William. *The limits to satisfaction. On needs and commodities*. Londre : Marion Boyars. 1978.144 pages.
- LÉVESQUE, Benoît et Roger BÉLANGER. « La théorie de la régulation, du rapport salarial au rapport de consommation. Un point de vue sociologique » in Régulation et problèmes contemporains. *Cahiers de Recherche sociologique*. No 17, Montréal. 1991. pp.17-51
- LOJKINE, Jean. « Valeur, valeur d'usage et valeur symbolique » in *Cahiers internationaux de sociologie*, Vol. XC, 1991. pp. 25-48.
- MANNING, Edward W. et Diane LAMOUREUX. « La gestion et la conservation des ressources foncières » in Le complexe agro-alimentaire et l'État. *Cahiers de recherche sociologique*. Vol. 5, no 1, printemps 1987. Québec : Département de sociologie de l'UQAM. 1987. pp. 41-54.
- MARTIN, John Levi. « The myth of the consumption-oriented economy and the rise of the desiring sujet. » *Theory and Society*, Vol. 28. 1999. pp.425-453.
- MARX, Karl. *Le Capital : critique de l'économie politique*. Paris : Éditions sociales. 1975.

MASLOW, Abraham. *Vers une psychologie de l'Être*. Paris : Fayard. 1978. 267 pages.

MEARES, Alison C. « Making the transition from conventional to sustainable agriculture : gender, social movement participation, and quality of life on the family farm ». *Rural Sociological Society*. Vol 11. 1997. pp.227-54.

MINGIONE, Enzo. *Fragmented Societies : A sociology of Economic Life beyond the Market Paradigm*. Oxford : Basil Blackwell. 1991.

MONGEAU, Serge. *La simplicité volontaire*. Montréal : Écosociété. 1985. 151 pages.

PARSONS, Talcott et Neil SMELSER. *Economy and Society : a study in the integration of economic and social theory*. Londre : Routledge and Kegan Paul. 1956. 322 pages.

PERREAULT, Denis. « Une politique ou des politiques agricoles au Canada? » in « Le complexe agro-alimentaire et l'État ». *Cahiers de recherche sociologique*. Vol. 5, no 1, printemps 1987. Québec : Département de sociologie de l'UQAM. 1987. pp.103-124.

PIAGET, Jean. *Le jugement moral chez l'enfant*. Paris : Presses universitaires de France. 1957. 330 pages.

PIORE, Michael J. et Charle F. SABEL. *Les chemins de la prospérité. De la production de masse à la spécialisation souple*. Paris : Hachette. 1989. 438 pages.

POLANYI, Karl. *La grande transformation*. Paris : Gallimard. 1983. 315 pages

POUPART, Jean. « Discours et débats autour de la scientificité des entretiens de recherche » *Sociologie et Sociétés*, Vol. XXIII, No.2. 1993. pp.93-110

PRETECEILLE, Edmond et Jean-Pierre TERRAIL. *Capitalism, consumption and needs*. New York : Blackwell. 1985. 220 pages.

PRUS, Robert. C. *Pursuing Customers. An Ethnography of Marketing activities*. Californie : Sage. 1989. 326 pages.

- *Making Sales. Influence as interpersonal accomplishment*. Californie : Sage. 1989. 323 pages.

RACINE, Luc. « Théories de l'échange et circulation des produits sociaux » Montréal : Presses de l'Université de Montréal. 1979. 390 pages.

RAHNEMA, Majid. « La pauvreté globale: une invention qui s'en prend aux pauvres. » *Interculture* vol XXIV No 2/ print. 1991, *Institut interculturel de Montréal*. 51 pages.

RAMOGNINO, Nicole. « L'observation un résumé de la "réalité" : de quelques problèmes épistémologiques du recueil et du traitement des données. » *La sociologie contemporaine*, vol 4, no 1. 1992. pp.1-19.

RANGASAMI, Amrita. « The masking of famine: the role of the bureaucracy. » *Famine and Society*. New Delhi: The indian law institute, 1993. pp.51-64.

ROCHER, Guy. *Le Québec en mutation*. Montréal, HMH, 1973. 345 pages.

SABOURIN, Paul, Roch HURTUBISE et Josée LACOURSE. *Citoyens, bénéficiaires et exclus: usages sociaux et modes de distribution de l'aide alimentaire dans deux régions du Québec : la Mauricie et l'Estrie*. Conseil québécois de la recherche sociale. Janvier 2000. 480 pages.

SABOURIN, Paul.

- « Les enjeux méthodologiques de la construction de l'économie comme forme sociale ». *Anthropologie et société* Vol. 13, no3, 1989. pp.99-118
- « Formalisme des bases de connaissance et localités du savoir sociologique », *Technologies, Idéologies, Pratiques*. Vol. X. 1992. pp.387-402.
- « La régionalisation du social. Une approche de l'étude de cas en sociologie ». *Sociologie et société*, Vol 25, no2.1993, pp.69-91
- « Perspectives sur la mémoire sociale de Maurice Halbwachs ». *Sociologie et société*, vol. XXIX, no2, automne 1997, pp.139-161.

SACHS, Wolfgang et Gustavo ESTEVA. *Des ruines du développement*. Québec: Éd. écosociété. 1996. 138 pages.

SAHLINS, Marshall. *Âge de pierre, âge d'abondance : l'économie des sociétés primitives*. Paris: Gallimard. 1976. 409 pages.

SALM, Amunda. *Direct Connections : Farmer-consumer communication in a local food system*. Mémoire de maîtrise, Wageningen Agricultural University, Pays-Bas. 1997

SCHUDSON, Micheal. *Advertising, the uneasy persuasion : its dubious impact on American society*. New York : Basic Books. 1984. 288 pages.

SEN, Amartya. *Poverty and Famines. An essay on Entitlement and Deprivation*. New York: Oxford University Press. 1982. 166 pages.

SIMMEL, Georg. *Philosophie de l'argent.*. Paris : PUF. (1900) 1987. 662 pages.

SMELSER, Neil. *Sociology of Economic life*. Englewood Cliffs, New Jersey : Prentice-Hall. 1963. 120 pages.

SWEDBERG, Richard. *Une histoire de la sociologie économique*. Paris : Desclée de Brower. 1994. 254 pages.

TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*. Paris: Seuil, 1989. 524 pages.

TREMBLAY, Marc-Adélar et GÉRALD FORTIN. *Les comportements économiques de la famille salariée du Québec*. Québec : Presses de l'Université Laval. 1964. 250 pages.

VEBLEN, Thorstein. *Théorie de la classe de loisir*. Paris : Gallimard. 1978. 278 pages.

VOGT, Barbara. *Le réseau québécois des projets d'ASC : Évaluation de 5 années d'existence (1996-2000)*. Rapport de recherche Équiterre. Septembre 2001.

WALLERSTEIN, Immanuel. *Impenser la science sociale; pour sortir du XIXème siècle*. Paris : PUF. 1991. 318 pages.

WINTERBERT, Raphaël. « Connaissances scientifiques, connaissances militantes : l'appropriation de l'économie par les militants d'ATTAC. » E.H.E.S.S./Université Paris-V-Descartes. Publication sur internet. 35 pages.

WHYTE, William Foote. *Street corner society : the social structure of an italian slum*. 4^e éd. Chicago : University of Chicago Press. (1943) 1993. 398 pages.

ZELIZER, Viviana A. « Human Values and the Market : the case of Life Insurance and Death in 19th century America ». in Swedbert, R. et M. Granovetter (éd.) *The sociology of economic life*. Boulder : Westview Press. 1992. pp.285-304.

- ANNEXE 1 -

PRÉAMBULE ET SCHÉMA D'ENTRETIEN et exemples d'interventions

Les interventions du schéma d'entrevue sont mentionnées à titre indicatif. Elles ont été adaptées pour chacune des entrevues, en fonction de l'ordre du discours du répondant et des informations fournies.

Préambule :

Bonjour, je suis étudiante à la maîtrise en sociologie à l'Université de Montréal et je m'intéresse aux pratiques de consommation des montréalais. Je cherche à comprendre comment naît et se maintient dans le temps un projet comme le réseau d'Agriculture soutenue par la communauté dont vous êtes membre. Depuis quelques années, il y a plusieurs groupes sociaux qui tentent de proposer une redéfinition des rapports entre consommateurs et producteurs. Ce projet de recherche devrait, entre autre, mener à une discussion sur la possibilité que se généralisent ces formes alternatives de consommation.

Ce qui m'intéresse est votre expérience en tant que participant à un projet d'ASC, votre point de vue sur cette forme de mise en marché, ainsi que l'utilisation que vous faites des produits. Je souhaite étudier ce qui caractérise les partenaires de ce projet, leurs expériences communes; les trajectoires qui mènent à cette forme de consommation, la façon dont elle s'inscrit dans le quotidien, la vision sur l'alimentation, etc. Pour ce faire, il y a certains points que j'aimerais aborder avec vous. Il ne s'agit cependant pas d'un questionnaire, mais plutôt d'un entretien sous forme de conversation dans laquelle vous pouvez aborder les thèmes à votre guise. L'entrevue comportera quatre grands thèmes : soit, vos habitudes alimentaires, votre participation au réseau d'ASC, l'usage que vous faites des paniers d'aliments et les relations qui ont pu s'établir avec les agriculteurs et les autres partenaires.

Enfin, il est entendu que toutes les informations de nature confidentielles le resteront.

I- Habitudes alimentaires

Depuis quelques décennies, la façon dont les gens s'alimentent et le rôle que l'on accorde à la nourriture a relativement changé.

Qu'est-ce qu'évoque pour vous la notion d'alimentation? Qu'englobent-vous sous ce terme?

- Pouvez-vous me parler de vos habitudes alimentaires ?
 - Acquisition des aliments
 - Critères de sélection des denrées
 - Comment repère-t-on un produit biologique?
 - Préparation des repas (lieux, temps)
 - Prise des repas

Diriez-vous que ces habitudes alimentaires que vous me décrivez sont les mêmes qu'il y a cinq ans?

Vos habitudes de consommations actuelles sont-elles les mêmes que dans votre enfance?

II- Rapport au milieu rural

De quel milieu êtes-vous originaire?

III- Histoire de la participation à un projet d'ASC

Pouvez-vous me raconter comment vous en êtes venu à participer à un projet d'ASC?

- Qu'est-ce qui vous a intéressé dans cette forme de mise en marché?
- Avez-vous déjà participé à d'autres projets du genre? Avez-vous déjà essayé d'autres façons de vous procurer des produits biologiques? (coopératives, épiceries biologiques, etc.)

Comment avez-vous connu l'ASC?

VI- Usage des aliments

Qu'y a-t-il dans les paniers que vous recevez chaque semaine?

Comment les produits sont-ils consommés?

- Est-ce que les paniers occasionnent des changements par rapport à vos habitudes alimentaires l'hiver?
- Les paniers ont-ils donné lieu à des activités ou rencontres nouvelles? (ex. partage des repas, redistribution des surplus, cannage, nouvelles recettes)

V- Projet d'ASC – modalités

Comment s'est élaborée l'entente avec l'agriculteur? Réunion du printemps.

- Qu'est-ce qui en faisait partie? (enjeux, modifications, négociations, prix, point de chute, qualité, quantité, diversité)
- L'ASC suppose un partage des risques et des bénéfices entre l'agriculteur et le consommateur, comment a été défini ce partage?

Comment s'est déroulée la distribution cet été?

- Quel était le fonctionnement au point de chute? Qui est la personne responsable?
- Avez-vous eu connaissance d'arrangements particuliers entre l'agriculteur et certains consommateurs? (modalités de paiement plus souples, parts à prix réduits moyennant du travail sur la ferme, dons des autres participants)
- Y a-t-il eu des modifications en cours de saison en regard de l'entente initiale?
- Avez-vous fait des commandes additionnelles de produits?

VI- Relations sociales

A- agriculteur

Pouvez-vous me parler de l'agriculteur avec qui vous êtes partenaire?

- Histoire de la ferme, produits cultivés, lieu
- A-t-il une vision particulière de l'alimentation, selon vous?
- Quel lien établit-il avec les partenaires?
- Avez-vous choisi de faire affaire avec ce fermier en particulier?

Comment communiquez-vous avec le producteur au cours de la saison? (point de chute, documentation, téléphone, réunions)

Êtes-vous aller voir où étaient produits les aliments?

- Comment s'est déroulée la visite?

B- autres participants /activités

Est-ce que cette façon de se procurer des denrées biologiques a aussi donné lieu à des activités, outre l'organisation de la collecte des paniers? (Ex. visite de la ferme, journées de travail à la ferme, fêtes, pique-nique, journées thématiques, repas communautaires, mise en conserve en commun, partage des tâches au point de chute, etc.)

- Vous êtes-vous impliqué dans l'organisation du projet?
- Y a-t-il des choses que vous avez pu apprendre en étant associé avec un agriculteur?

Connaissez-vous d'autres individus qui participent à ce projet? Ou à des projets similaires? Ont-ils la même vision que vous concernant la consommation et l'alimentation?

Quelles sont les visées de l'ASC selon vous?

VII- Satisfaction

Quelle est votre appréciation générale du projet d'ASC?

- Comptez-vous être partenaire d'un projet d'ASC à nouveau l'an prochain?
- Y a-t-il des choses à améliorer pour que le projet auquel vous avez participé fonctionne mieux ou réponde mieux à vos attentes?
(question demandée par Équiterre)

VIII- Autre ...

Y a-t-il autre chose que vous aimeriez ajouter concernant l'alimentation, le projet d'ASC ou la consommation en général?